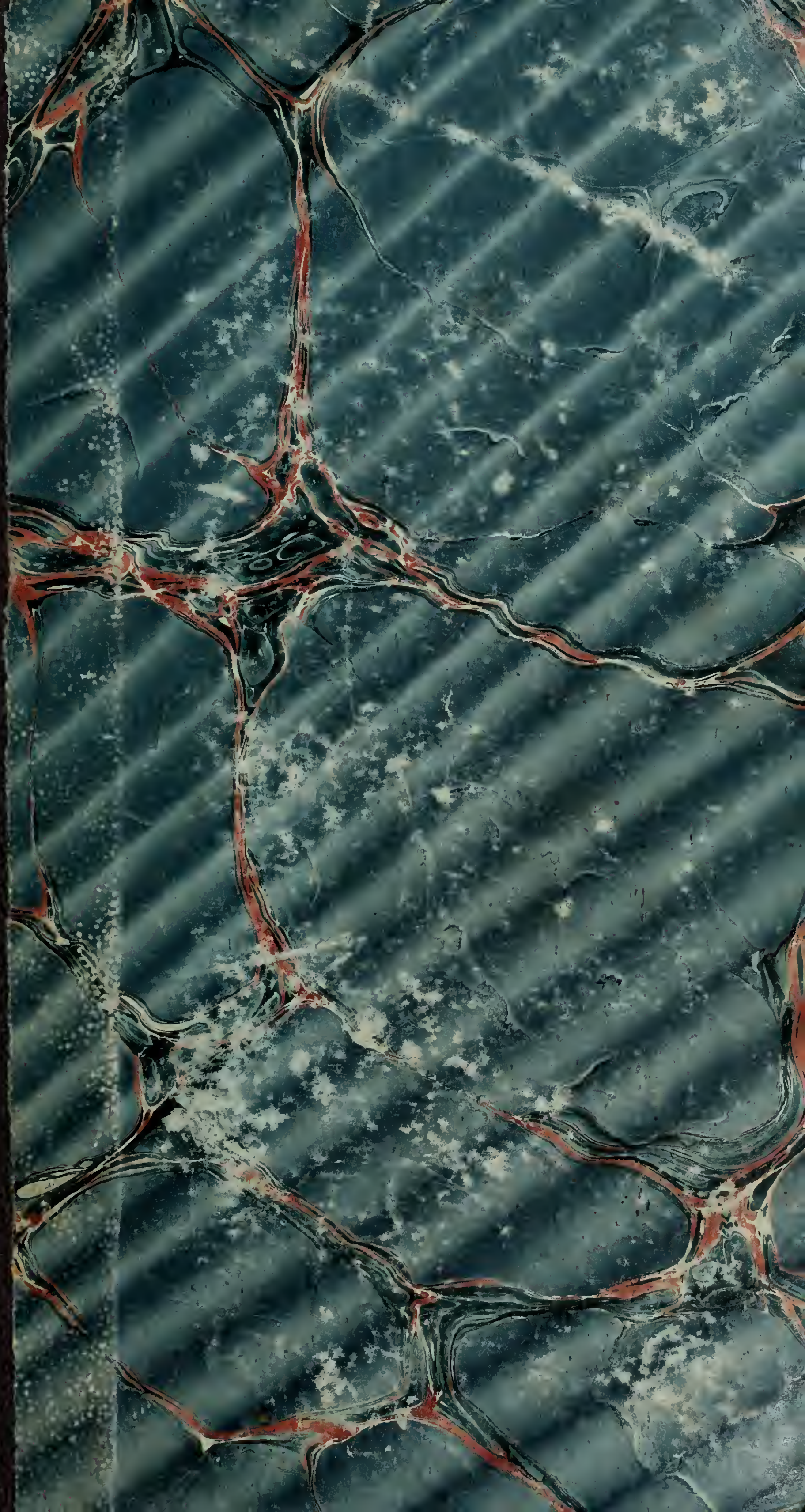


LES AMOURS

D'UN

SÉMINARISTE.

Paris. Imp. de Lacour, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.

LES AMOURS

D'UN

SEMINARISTE

PAR

ERNEST PÉAN.

TOME SECOND.

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

— COMON ET Ce. —

Quai Malaquais, 15.

ET AU CABINET DE LECTURE, RUE DES PETITES-ÉCURIES, 12.

1848

CHAPITRE I.

La pension de Demoiselles.

Depuis huit jours, Blanche était pensionnaire chez madame B... Tous les matins, je la voyais à la classe de littérature, dont elle était devenue, en peu de temps, une des meilleures élèves; tous les soirs, aussitôt après mon travail chez M. Morineau, je courais passer une heure ou deux avec elle et per-

sonne ne paraissait y faire attention dans la pension, parce que tout le monde la regardait comme ma sœur. On nous demandait quelquefois si nous n'étions pas jumeaux : tant on nous trouvait de ressemblance. C'était au salon, dans un coin retiré, que nos tête-à-tête avaient lieu ; nous étions souvent forcés de parler tout bas, parce qu'il y venait d'autres élèves avec leurs parents ou leurs bonnes. Quelquefois cependant nous avions la délicieuse félicité de parler un peu plus librement, soit dans le jardin, soit au fond de quelque salle déserte. Quoique gênés, nous n'en trouvions pas moins pleines de charmes, les suaves heures où il nous était permis de nous contempler, de nous adorer dans un céleste et innocent délire; mon âme nageait alors dans une tiède et ineffable béatitude, qui semblerait ne pouvoir être qu'au ciel.

Sorti d'auprès de mon amie, je ne voyais, je n'entendais qu'elle; je rêvais un bonheur qui n'a jamais existé pour personne, sur notre globe fangeux. Morineau m'avait offert de me vendre sa pension, moyennant une rente annuelle assez raisonnable; il semblait déterminé à prendre ce parti, autant par paresse et par amour des jouissances tranquilles, que par calcul et par crainte de voir sa maison périr, dans des mains aussi incapables qu'il commençait à sentir les siennes. Je me voyais donc, en idée, à la tête d'une institution que je gouvernais avec habileté, et qui devenait plus florissante de jour en jour. Mes élèves, guidés avec soin dans les bonnes voies, étaient pleins d'honnêteté et de politesse; ils étudiaient avec une ardeur surprenante, une passion étrange; on était obligé de les modérer. La méchanceté, la sottise, la gros-

sièreté, l'effronterie, le cynisme, avaient fait place à la fraternité, à l'esprit, au bon ton, aux bonnes mœurs. Mon institution offrait l'image d'une assemblée de jeunes amis de la science et de la sagesse, telle qu'Athènes en vit une autrefois autour du divin Platon. En vain, aurait-on cherché, dans ma maison, quelques-unes de ces physionomies repoussantes qu'on trouve en si grand nombre, dans presque tous les pensionnats et les colléges. Je quittais le local occupé par M. Morineau, et je transportais mon école dans une maison vaste et riante, un hôtel superbe situé au milieu d'une pelouse : à droite, un parterre dont les parfums embaument les alentours; à gauche, un bois de grands ormes, de tilleuls, d'acacias odorants et de cyprès, dont les pyramides toujours vertes, tantôt immobiles, tantôt

balancées par les vents, invitent à la méditation des devoirs envers les hommes et envers Dieu. J'avais changé en entier les bases actuelles de l'éducation et de l'enseignement; en un mot, j'avais réalisé les sublimes idées de M. F... Sortis de ma maison, les jeunes gens se montraient probes, charitables, sincèrement dévoués au bien de l'humanité ; ils ne connaissaient que la voix inflexible du devoir, n'étaient entraînés que par les nobles sympathies. Mon institution avait déjà formé des poètes, enthousiastes du beau et du grand ; des philosophes qui, partout sous leurs pas, répandaient les lumières, et les plus sublimes pensées sur la morale et la religion ; des mathémaciens, des savants de toutes sortes, qui reculaient les bornes des connaissances humaines, et portaient, au loin, le nom de la France et de Nantes,

ma ville chérie. Je me créais ainsi un éden, où je jouissais de tous les biens et surtout de ma Blanche, ce bien suprême qui m'aurait pu tenir lieu de tous les autres. Je la voyais heureuse, et le bonheur l'embellissait encore. Tout le monde l'admirait, la respectait, me l'enviait : c'était une reine céleste!

Un matin que je me laissais aller avec délices à ces doux rêves, le domestique m'apporta une lettre ; c'était de ma mère : « Mon pauvre enfant, tu me causes bien des souffrances ; tu me conduiras certainement à la tombe !... Malheureux ! Tu as avec toi, à Nantes, cette jeune fille que tes conseils pervers ont égarée. On m'avait déjà dit plusieurs fois qu'on te soupçonnait d'avoir caché, dans quelque maison suspecte, cette jeune fille, naguère si pure, que j'admirais et que tout le monde de la paroisse admirait avec moi,

pour sa modestie et sa douceur ; mais je ne voulais pas croire à une telle corruption dans le cœur d'un fils que j'ai élevé et fait instruire avec tant de soins ; je traitais ces propos de mensonges, de calomnies ; et voilà que hier j'ai reçu une lettre anonyme, qui me détaille si bien ta conduite scandaleuse, depuis bientôt quatre mois; qui me nomme si juste la maison où tu avais mis Blanche, où elle n'est plus, depuis quinze jours, qu'il ne m'est plus possible de douter de la triste réalité. O mon cher enfant, que tu es coupable ! J'ai porté cette abominable lettre à M. le curé. Le saint vieillard était à dire son bréviaire, dans sa charmille, au bas de son jardin ; en me voyant, il a interrompu sa prière ; mes larmes lui révélaient trop clairement l'état de mon âme. Qu'a-t-il donc encore fait? s'est-il écrié. Je lui ai tendu la lettre, il l'a

saisie et lue en un clin d'œil. « Eh bien ! ma pauvre enfant, m'a-t-il dit, en repliant le papier, et les larmes aux yeux, ma pauvre amie, je l'avais toujours pensé; mais je n'osais vous avouer cette funeste idée ; je savais trop bien que ç'aurait été doubler vos peines. Cependant, elle était là (il se frappait le front), là, cette affligeante persuasion que le misérable enfant était non-seulement une brebis égarée, mais encore, hélas ! un loup ravissant. Il a emporté sa proie au milieu de Nantes, cette ville impie, cette nouvelle Ninive, comme le loup de nos forêts, va cacher la sienne au plus épais d'un hallier. Eh ! quelle proie a-t-il choisie, ô mon Dieu ! la plus pure, la plus vertueuse, la plus belle des vierges de mon troupeau ; un ange du ciel, qui a encore communié à la dernière fête de la sainte Vierge ; une fleur tombée des nuages

avec la rosée, de laquelle le souffle impur du péché n'avait jamais approché! la voilà fanée, flétrie, et, ce qui me fait le plus de mal, par un lévite du Seigneur, un jeune homme né pour être une des plus belles pierres du sanctuaire!... Oh! prions pour lui, prions pour elle! Dieu est grand!... il change les cœurs quand il lui plaît. »

Ici, l'homme de Dieu a baissé la tête et réfléchi en silence; puis il m'a dit: « C'est l'orgueil qui le perd; je crains que Dieu ne l'abandonne à cause de cette affreuse passion. Son savoir l'a enflé, et Dieu permet, pour le punir, qu'il tombe dans l'abîme du péché, afin qu'il soit humilié de ses faiblesses, de ses chutes honteuses. Ecrivez-lui, pauvre mère, écrivez-lui de lire le chapitre II de l'*Imitation*. Peut-être, ces paroles divines: *Un humble paysan qui sert Dieu, est*

certainement fort au-dessus du philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère les astres. Peut-être ces paroles le feront-elles rentrer en lui-même. Un enfant, ou plutôt un jeune homme, si sensé dans ses discours ! je ne puis le comprendre ; se comporter ainsi! C'est peut-être aussi sur sa brillante imagination, sur sa trop grande sensibilité, qu'il faut rejeter tous ces funestes égarements. Il est poète, le malheureux enfant! Quand je me rappelle, ma chère amie, les devoirs qu'il me faisait à l'âge de dix ans ! Quelle belle imagination ! quelle prodigieuse mémoire ! quelle conception vaste et prompte ! quelle profonde sensibilité ! Oh! que je l'aime, ce cher élève ! Prions pour lui, prions sans cesse... Je le compare à saint Augustin, ce grand pécheur, qui devint un si grand saint, le

flambeau de la foi. Je vous compare, vous, pieuse femme, à sainte Monique. Cette tendre mère obtint, à force de prières, la conversion de son fils égaré; ainsi, vos vœux seront enfin entendus de Dieu. Priez sans relâche; moi, je célèbrerai de temps en temps le saint sacrifice de la messe pour sa conversion. Ne sanglotez pas, mère infortunée, la sainte Vierge aura pitié de vous. »

Est-il vrai, mon fils, que tu reviendras à Dieu? que j'aurai la joie de te voir rentrer au séminaire? ah! si tu faisais comme saint Augustin!... Que d'actions de grâces j'aurais à rendre à la sainte Vierge. Je veux passer le reste de mes jours en prières, en jeûnes et en mortifications. C'est dans notre église que désormais je vais habiter le plus souvent; dans cette église, où tu reçus le baptême, où tu fis, il y a peu d'années, ta première com-

munion. Ah! mon fils, tu étais pur alors! C'est dans cette église sainte que tant de fois je t'ai pris pour un chérubin; quand, aux pieds de l'autel, tu servais la sainte messe, ou, qu'au chœur, tu chantais les cantiques sacrés. Mon fils bien-aimé, je fais pour toi, deux fois le jour, le chemin de la croix; je me sens ensuite moins accablée de cette tristesse mortelle qui me suit partout. J'ai fait vœu d'une messe pour toi à la *Bonne-Vierge-des-Bois*, dans cette vieille chapelle que tu aimais tant autrefois; cette chapelle, solitaire, au milieu du silence des hauts taillis. Elle est loin; j'ai de la peine à marcher; il y a plus de vingt ans que je n'ai mis le pied hors du bourg; il faut traverser de grandes landes, marcher par d'étroits sentiers, au milieu des hautes bruyères et des genêts épineux; mais mon fils, rien ne me coûtera pour ton salut.

Mon enfant, aie pitié de ta malheureuse mère !... reviens à ton Dieu ! renvoie Blanche à son village, fais cesser les propos scandaleux, qui se tiennent sur toi et sur cette jeune fille. Mon cher fils, aie pitié de moi !..

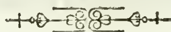
P. S. Je pliais ma lettre, quand est entré le père de la jeune malheureuse que ton amour a perdue. Voici ce qu'il m'a dit avec colère : « Madame, votre fils a fait perdre à ma fille sa réputation; il la cache à Nantes ; voilà une lettre que je viens de recevoir, et qui m'instruit de tout. C'est une personne charitable qui me l'écrit. Votre fils faisait passer mon enfant pour sa sœur, mais on a tout découvert et on les a chassés de chez un honnête épicier de la Grand'rue, où ils avaient loué une chambre garnie. Ma fille est maintenant dans une pension de demoiselles, dont la maîtresse ignore la vérité. Je ne dis pas

que ma fille soit tout-à-fait innocente, puisqu'elle s'est enfuie de ma maison; mais c'est certainement votre fils, qui est le plus blâmable. Je pars, demain à la pointe du jour, pour Nantes. Il faut que votre fils épouse ma fille; il n'y a que le mariage qui puisse sauver leur honneur à tous deux; mais en attendant je vais chercher ma fille.» Adieu, mon pauvre Léon!.. Que la sainte Vierge-Marie obtienne de Dieu ta conversion. Aie pitié de moi!.. C'est en versant un torrent de larmes que je te donne le baiser maternel.»

Cette lettre me déchira le cœur; ma poitrine se gonfla et mes larmes coulèrent. Mais la lecture des paroles du père de mon amie m'attéra. Je vis l'abîme où je m'étais précipité avec l'objet de toutes mes sollicitudes. Le père de Blanche allait venir me couvrir de confusion, me réclamer sa fille, m'enlever

celle dont je ne pourrais jamais vivre éloigné. Le laisser l'emmener, c'était m'exposer à ne la revoir jamais, ou, ce qu'il était mille fois plus cruel, à la revoir dans les bras d'un époux qu'on la forcerait d'accepter; on la maltraiterait peut-être; son père était si brutal! Puis, quelle honte pour elle! être contrainte à reparaître aux yeux des jeunes villageoises, ses anciennes amies; elle, à qui j'avais eu la folie de faire quitter son pimpant costume de jeune paysanne! quelle figure ferait-elle devant ma mère, devant M. le curé!.. Ce serait une lâcheté à moi de la laisser enlever à mon amour! Puisque j'ai creusé le précipice où nous sommes près de tomber, c'est à moi de le combler. — Je courus montrer la lettre à Blanche; l'effet en fut encore plus terrible sur elle que sur moi. Nous cherchâmes longtemps ce qu'il nous restait

à faire; enfin, nous nous arrêtâmes à la résolution suivante : C'était de nous cacher jusqu'à l'arrivée des beaux jours ; et, vers le commencement d'avril, de nous embarquer pour l'Amérique. Blanche quitta sa pension dès le soir, nous nous logeâmes dans un petit hôtel garni, à l'extrémité de la rue de Gigan. Je dis à la pension Morineau que je partais pour Paris. Quelques jours après, je fus assez heureux pour trouver une nouvelle place dans une institution, où l'on ne me demanda aucune espèce de certificats, où l'on ne ma même jamais connu sous d'autre nom que celui de Léon.



CHAPITRE II.

Promenades des deux amants. Départ de Nantes.

L'hiver acheva de s'écouler pour nous dans un repos que nous étions loin d'espérer. Il paraît que personne ne soupçonnait notre retraite, et qu'on nous croyait réellement partis pour Paris ou pour l'Amérique. Nous ne nous montrions jamais dans la ville, et, si quelquefois, pour rompre la monotonie, l'ennui de

cette vie claustrale, nous sortions un moment, c'était pour aller aux environs de la ville, le plus ordinairement dans les profonds ravins, qui coupent d'une manière si pittoresque le terrain, entre Chantenay et la ville en bois, le long de la Loire. Vers la fin de janvier, la neige blanchissant la terre, et le froid arrêtant tous les promeneurs dans leurs foyers, nous craignions moins d'être rencontrés, et nos promenades solitaires devinrent plus fréquentes.

Nous ne voyons que quelques rares chasseurs, qui le fusil sous le bras, gagnaient la campagne silencieuse, ou rentraient à la ville, avec le fruit de leurs courses.

Il faisait bien froid, mais nous ne sentions guère la rigueur de l'air. Notre amour, l'incertitude de notre destinée future, mille projets pour l'avenir, nous faisaient ces pro-

menades courtes et délicieuses. Souvent aussi nous nous occupions de ce que, dans notre petite commune, on devait dire de nous; nous pleurions de ne pouvoir nous aimer sans causer tant de peines à des êtres qui nous étaient si chers ; mais nous n'en persévérions pas moins dans l'idée que les torts n'étaient pas de notre côté, que c'était Dieu même qui avait fait naître notre amour, et qu'ainsi nous devions nous aimer jusqu'à la mort. Il y avait des jours où nos âmes, mieux disposées à la poésie et à l'enthousiasme, ne songeaient qu'à contempler la nature décorée de ses froids, mais brillants attraits d'hiver. Les guirlandes de frimas, les éblouissants cristaux de glace qui paraient les murs verticaux des profonds ravins, étaient l'objet de notre admiration. Les chênes, qui portaient sur leurs longues branches des couronnes et des

festons de neige, nous semblaient des pommiers fertiles couverts des blanches fleurs d'avril. Les prairies, au milieu desquelles coule la Loire, nous paraissaient plus belles qu'au printemps : à leurs vertes herbes avait succédé un manteau d'une blancheur qui fascinait l'œil; le silence dormait sur leur surface unie, où, de loin en loin, on apercevait comme des points noirs, quelques chasseurs ou quelques marins de la Basse-Indre, de Rezé ou de Trentemou. De longues files d'oies sauvages passaient en criant sur nos têtes.

— Elles quittent leur patrie, disait Blanche; elles portent leurs amours sous un ciel plus doux et plus chaud ; nous aussi, nous allons bientôt quitter ces lieux, où l'on ne veut pas que nous nous aimions; nous allons fouler une terre plus libre et plus favorable aux âmes aimantes. Remercions Dieu d'avoir fait

la terre assez vaste pour que nous puissions y trouver un lieu où vivre en nous aimant, ignorés et tranquilles, loin des préjugés de la société qui nous entoure.

— Oui, ta jolie bouche dit vrai, ma douce amie ; mais vois ces troupes de moineaux et de pinçons qui partout cherchent une nourriture qu'ils ne peuvent trouver; eh bien ! si Dieu n'a pitié de nous, peut-être dans les pays étrangers, nous nous verrons exposés à un sort semblable.

— Mais, mon ami, la Providence n'abandonne aucun être : ces petites créatures qui cherchent maintenant, effrayées, vont bientôt trouver ce qu'il leur faut. Oh ! Dieu ne nous abandonnera pas ! il est trop bon.

— Et notre amour trop pur.

— Cependant nous sommes peut-être coupables envers nos parents.

— Ma pauvre mère !...

Alors un lourd fardeau m'oppressait la poitrine, je ne respirais qu'avec peine, mes larmes voulaient couler, mais elles ne le pouvaient... Je levais les yeux sur Blanche, ses pleurs descendaient lentement le long de ses joues, quelques minutes auparavant fraîches et roses, maintenant pâles, mais toujours belles.

Nous nous élevions aussi parfois sur les monticules qui bordent les ravins, et, de là, tournés vers le midi, qui avait de secrets attraits pour nos âmes, nous laissions nos yeux s'égarer au loin dans l'horizon brumeux.

Un jour, c'était le lundi de Pâques, nous nous rendîmes sur un de ces monticules. Il faisait un soleil tiède et vivifiant, et quoique nous ne fussions qu'à la fin de mars.

l'air était si doux et si tranquille, le ciel si pur, qu'on eût dit d'un jour de mai. De là, nous promenâmes nos regards d'adieu sur la ville et ses alentours. Jamais nous ne les avions vus avec tant d'intérêt; jamais nous n'en avions tant admiré les beautés pittoresques. A notre gauche, se déroulait à perte de vue l'immense et brillante cité, comme un serpent sinueux, le long de la rive droite de la Loire; la haute tour de Saint-Pierre, et, à côté, celles du vieux château, dominaient tout à l'extrémité, comme des reines superbes assises sur leurs trônes. A nos pieds, roulait ses eaux débordées le majestueux fleuve, que couvraient d'innombrables navires de toutes dimensions, de toutes formes, portant à la pointe de leurs mâts les couleurs de toutes les nations du globe. Oh! qu'il était sublime

alors, — et il l'est ainsi tous les ans à la fin de l'hiver — ce géant qui a ses pieds dans les Cévennes et sa tête dans l'Océan!... Ce n'était plus ce large, bleu et transparent ruban, qui, dans les jours brûlants de juin, semble immobile par les immenses prairies. C'était un lac magnifique, des ondes duquel s'élançaient, comme autant d'obélisques flottants, des milliers de peupliers qui commençaient à verdir. Les belles constructions de l'île Feydeau et de plusieurs autres petites îles voisines, dont je n'ai jamais connu les noms, sortaient aussi des eaux, semblabes à des fantômes. Plus loin, vers la Vendée, la côte élevée de Saint-Jacques, où vivait ignoré, dans le silence de la retraite, un illustre soldat de Napoléon, le terrible Cambronne; un peu plus à l'ouest, l'île de Trentemou, qui ne fut jamais habitée que par des

marins et des pêcheurs ; tout à côté, le joli village de Rezé, où fleurissent les plus belles roses du printemps ; puis, en descendant toujours le fleuve, Roche - Maurice, la Haute-Inde, la Basse-Inde, bourgades de marins au teint noirci par le soleil de la zône torride ; Indret, qui fournit tant de canons à Bonaparte, et qu'on dirait une antre de Cyclopes ; Coéron, pays des belles filles, et vis-à-vis, sur la rive opposée, le Pélerin, qui doit, sans nul doute, son nom à quelque antique guerrier des Croisades ; tous ces lieux charmants, épars sur les flots, présentaient la gracieuse image des Cyclades au milieu de l'archipel, et jettaient notre imagination dans les rêves ravissants que doit avoir le voyageur qui se rend d'Athènes à Chypre.

Si nous portions nos regards dans le loin-

tain vaporeux de la Vendée, nous découvrions la Sèvre nantaise qui, belle, coquette et légère vendéenne, s'avance à travers de riantes campagnes jusqu'à la Loire, où elle mêle ses flots mélancoliques. Semblables à deux flèches ailées qu'aurait lancées une force surnaturelle, nos jeunes imaginations, franchissant l'horison. s'enfonçaient dans les vapeurs bleues, et cherchaient vers La Rochelle, Bordeaux et l'Espagne un ciel plus chaud et plus brillant. Quelles belles contrées, quels doux climats nous parcourions en idée! S'il nous eût été donné de nous métamorphoser en oiseaux!... Comme, l'un à côté de l'autre, nous aurions volé à tire-d'aile vers ces pays inconnus! Nous respirions déjà les suaves parfums que la terre exhale de la Garonne au Guadalquivir. Mais nous n'osâmes tourner nos regards du côté du Nord. Nous y aurions ce-

pendant vu un tableau digne de ceux que nous présentaient les autres points : l'Erdre, qui n'abandonne ses bords accidentés et poétiques que pour s'encaisser dans des quais élégants de granit, au sein de la ville, et mêler ses eaux solitaires aux flots dorés du grand fleuve; les collines de Barbin, où sont suspendues audacieusement et pêle-mêle de riches villas et de pauvres cabanes de blanchisseuses; les rubans blanchâtres des grandes routes qui partent de Nantes pour se rendre à Savenay la sauvage, à Rennes, à Châteaubriant l'antique guerrière, à Vannes et à tant d'autres villes. Bien des objets dignes de notre attention se seraient offerts à nos regards du côté du Nord; mais nous aurions peut-être découvert dans le vague des airs vaporeux, dans le lointain mélancolique, la pointe aiguë du clocher de ma

mère ; nous aurions cru entendre, à travers les grands arbres, par dessus les eaux tranquilles des étangs, couverts de mousse grise, et par dessus les landes solitaires ; nous aurions cru entendre les sons lents et rêveurs de la cloche de notre village ; alors les doux souvenirs des joies de nos premières années, les cruelles pensées des angoisses que notre absence causait au lieu de notre naissance, auraient troublé nos âmes et peut-être changé nos résolutions de quitter pour toujours ce pays. Cependant je surpris Blanche jetant à la dérobée un prompt regard vers notre village : tel, brillant et subit, l'éclair passe du midi au nord. Je sentis qu'une poignante douleur lui traversait la poitrine ; je gardai un moment le silence, je lui tendis la main et lui dis en l'entraînant : Partons, partons ; la nuit approche et la nature devient triste.

Léon avait achevé la lecture de son histoire.

— Ici, madame, dit-il à la comtesse, finissent mes aventures.

— Mais, mon cher précepteur, vous ne pouvez pas avoir fini.

— Pardons, madame, c'est tout ce qui peut vous intéresser, du moins jusqu'au moment où nous nous embarquâmes sur un petit brick, qui nous amena à Bordeaux.

— Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi, lorsque vous deviez partir pour l'Amérique, vous vous dirigeâtes vers Bordeaux. Mais nous voilà arrivés à B...; nous allons descendre une petite heure à l'hôtel, pour prendre notre repas. Vous me raconterez le reste quand nous nous serons remis en route.

Les voitures avaient recommencé à cheminer avec leur lenteur ordinaire.

— Eh bien! dit avec un sourire gracieux

et languissant, la fière comtesse: la suite de votre histoire? Léon, intimidé par le regard hardi et passionné que la comtesse fixait sur lui, baissa modestement les yeux, quoiqu'il n'eût aucun soupçon de ce qui se passait dans l'âme bouillante de cette femme; puis il commença ainsi :

— Avril était au milieu de sa course, les lilas avaient étalé leurs longs et odorants panaches au-dessus des blanches murailles des jardins, si nombreux dans le beau quartier de Gigan et des Folies-Chaillou. Dans nos promenades solitaires, au fond des ravins, nous voyions, le long des parois rocailleuses et humides, reverdir les capillaires argentés, les mousses plus douces que le velours, les molènes aux larges feuilles grasses et laineuses, les verveines aux petites fleurs bleues. Si nous nous élevions sur les buttes voisines,

ce n'était plus la blanche neige, mais l'herbe verte et déjà haute qui couvrait les prairies de la Loire. Nous n'avions plus un horison nébuleux pour y enfoncer notre imagination ; le ciel était si pur, si bleu, l'air si diaphane qu'il nous semblait découvrir les sommets verdoyants des Pyrénées, après avoir admiré les hautes tours et belvéders dorés de la somptueuse reine des villes du Midi, assise au bord de l'orgueilleuse Garonne. Nous vivions dans le plus heureux isolement, dans le repos dont les esprits célestes jouissent au ciel. Blanche, que la crainte de son père ne troublait plus, n'avait nulle envie de quitter Nantes. Elle pensait que nous pourrions vivre ainsi, cachés aux regards de ceux qui nous connaissaient, jusqu'au moment où il nous serait possible de nous marier.

Un dimanche matin que nous nous dispo-

sions à aller passer la journée loin de la ville, dans quelque petit bois fréquenté par les oiseaux seuls; merles, geais, pies et corneilles; au moment où nos deux cœurs, ivres du plaisir de passer ensemble une journée de soleil et d'amour, s'abandonnaient aux transports d'une innocente joie, je vis paraître un domestique du grand-séminaire.

— En vérité, dit ce garçon, je ne croyais jamais avoir le bonheur de revoir M. Léon; et, quand, hier soir, M. Jules m'a prié de vous apporter en secret cette lettre, j'ai été bien étonné. Je vous croyais au diable,... du côté de l'Amérique, comme tout le monde le dit.

— Une lettre de Jules, mon cher Pierre! et comment as-tu pu découvrir ma retraite?

— En effet, c'est difficile; et si M. Jules ne m'avait indiqué exactement la rue et le nu-

méro, jamais je ne serais venu vous dénicher ici.

— Et lui comment a-t-il pu?..

— Oh ! lui, je n'en sais rien du tout. Mais vous n'ignorez pas qu'il est fin.

— Je te remercie beaucoup. Mais ne dis à personne...

— Pas si bête ! je sais votre affaire. (*bas*) : C'est donc là votre jolie maîtresse, dont tous les abbés parlent, quand les supérieurs ne sont pas avec eux en récréation. Elle en vaut la peine ! Ah ! que nos jeunes abbés en voudraient bien chacun une comme ça !

— Tiens, pour ta peine, mon ami !... Dis à Jules que je l'aime comme autrefois, plus, si c'est possible.

— Merci ! bonne santé; bien du plaisir, M. Léon.

Voici cette lettre :

« Mon bon ami, hier au soir, j'ai, par hasard, rencontré au parloir de notre séminaire l'ancien condisciple et ami Bolet. Il m'a dit beaucoup de mal de toi. Je n'ajouterai jamais foi aux calomnies qu'on pourra répandre contre un ami dont je connais le cœur vertueux et l'esprit éclairé. Ce n'est donc point pour te morigéner, mon cher Léon, que je t'envoie cette lettre ; mais, pour t'avertir que Bolet m'a confié, comme un secret fort important pour lui, la découverte qu'il vient de faire du lieu de ta retraite. On doit, m'a-t-il dit, vous arrêter, toi et ton amante, par ordre de ta mère et du père de la jeune fille. D'après toutes ses paroles, je le juge bien informé. Puisse ma lettre t'être utile. Je t'embrasse. Ton ami, Jules. »

Cette lettre nous surpris, mais elle ne nous

terrassa pas comme celle que, quatre mois auparavant, ma mère m'avait écrite. Nous abandonnâmes notre projet de promenade; et aussitôt, de faire nos malles et tous les apprêts du départ. J'allai sur la Fosse pour découvrir quelque navire en partance. Il y en avait plusieurs. Je vis successivement trois capitaines, dont l'un partait le lendemain pour la Martinique, l'autre pour Caïenne, et le dernier pour la Nouvelle-Orléans. Il m'était indifférent d'aller ici ou là ; je ne m'inquiétais que du prix du passage. Mais tous les trois demandaient beaucoup plus que je ne pouvais donner, et l'inquiétude s'emparait déjà de moi, quand j'entendis quelqu'un à mon côté, sur la promenade de la Bourse, dire à un jeune homme dont l'air était fort doux : « Capitaine Boin, n'est-ce pas demain que vous partez pour Bordeaux? » Ah! me

dis-je, voilà un avertissement du ciel! C'est à Bordeaux qu'il faut que j'aille, moi aussi. Je m'approchai du capitaine, qui, content de trouver deux passagers sur lesquels il ne comptait pas, ne se montra nullement exigeant pour le prix, et me céda, pour moi et ma Blanche, sa petite chambre qui était propre et même élégante.

—Elle est donc à Bordeaux votre Blanche? dit, presque à voix basse, la comtesse troublée.

— Je croyais l'avoir dit à madame la comtesse, fit timidement Léon. La comtesse fixait sur le jeune homme ses grands yeux noirs, pleins de langueur et d'amour; Léon regardait tranquillement la comtesse, sur le visage de laquelle il ne découvrait, lui, qu'un embarras inaccoutumé. L'harmonie habituelle de la belle figure de la

comtesse était cependant complètement bouleversée.

— Seriez-vous souffrante, madame la comtesse?

— D'où vous vient cette idée, M. Léon?

— Vous paraissez agitée, madame; votre front, qui, tout-à-l'heure, était rouge comme un coquelicot naissant, a pris tout-à-coup la blancheur du calice odorant du lis. Voulez-vous que je fasse arrêter et que j'appelle vos femmes?

— Mais je ne suis pas malade, mon cher précepteur; votre âme sensible s'alarme trop promptement. Je suis bien, je vous ai ici; ici, à côté de moi. Je suis près de mon beau précepteur et.... Ah! M. Léon, que votre histoire m'a troublée! quelle impression inexplicable elle a faite sur mon cœur! Les moindres traits de votre naïf récit resteront

bien longtemps gravés dans ma mémoire.

— Vous êtes toujours trop bonne pour moi, madame la comtesse.

— Voulez-vous, mon cher précepteur, que je vous dise franchement ce que je pense de votre jeunesse?

—Vous me ferez plaisir, madame la comtesse.

— Eh bien! je trouve qu'elle a été très-heureuse, digne d'envie!

— Ah! madame!

— Mais certainement, digne d'envie! Vous avez aimé, toujours aimé, depuis l'âge de quatorze ans! vous avez été aimé, toujours aimé! Qu'y a-t-il de comparable à l'amour? Il enivre l'âme de délices célestes!

— L'amour qui n'est pas troublé.

— Au contraire, c'est justement l'amour persécuté qui me plait à moi. Oh! que

ne m'est-il permis d'aller, avec celui que j'aime, couler une vie d'amour et de félicité, dans quelques-unes de vos landes solitaires et fleuries de la Bretagne ! Que ne puis-je, à l'heure présente, fuir avec lui le long des bords de l'immense plaine de l'Océan, pour me rendre dans ces retraites sauvages de bruyère et d'amour !

— Mais, madame la comtesse, dans les landes solitaires de la Bretagne, comme dans tous coins de l'univers, la douce jouissance d'aimer est troublée par les regards des hommes.

— Ne connaîtriez-vous pas quelque lande immense couronnée par une haute et épaisse forêt ? Dites, M. Léon ?

— Il y en a une telle que vous le désirez, non loin du lieu de ma naissance.

— Conduisez-moi donc dans cette soli-

tude, mon bon précepteur ! C'est là que je veux passer ma vie avec.... Vous êtes distrait, monsieur Léon ! Sa voix s'étouffa, ses yeux se fixèrent à terre, elle s'approcha du jeune homme, elle brûlait d'appuyer sa tête en feu sur l'épaule de celui qu'elle aimait. Il régna un moment de silence, pendant lequel Léon crut entendre les battements du cœur de la comtesse : il commença à comprendre... Il fit sur lui-même un salutaire effort, et sa figure conserva son calme habituel. La comtesse pensa qu'il ne l'avait pas comprise ; tremblante, égarée :

— Monsieur Léon, dit-elle, que je suis à plaindre !... Mais laissons-là mes maux, ne parlons que de vous et de votre charmante maîtresse... Savez-vous bien que vous mériteriez tout mon courroux pour ne l'avoir jamais amenée à mon hôtel ? Ne m'avoir pas

présenté une jeune fille si belle et si vertueuse ! Ne m'en avoir pas même parlé !...

— Si j'eusse pensé que cela pût faire plaisir à madame la comtesse !...

— Comment ? si vous eussiez pensé !... Mon cher précepteur, je vous conterai aussi, moi, mon histoire, dès que nous serons arrivés, en nous promenant dans les montagnes. Vous serez surpris de l'étonnante similitude de goûts et d'idées qui nous rapproche. Si vous étiez né riche, et que j'eusse eu le bonheur d'être aimée dans ma première jeunesse, nos jeunes ans se seraient écoulés tout-à-fait semblables : vous avez eu le séminaire, moi, le couvent ; vous avez eu des persécutions de la part de vos parents et de vos amis, moi, j'ai été calomniée et en proie aux haines des méchants ; vous avez failli être immolé aux préjugés de

votre mère, moi, je l'ai été à ceux d'un oncle.

Léon baissait les yeux, une rougeur pudique inondait son visage, il lisait dans l'âme de la comtesse; il était effrayé.

— Cher précepteur, croiriez-vous que je suis jalouse du bonheur de votre Blanche! reprit-elle. Je voudrais, pour tout au monde, être, comme elle, l'objet de l'amour d'une âme de poète. Vous paraissez consterné ; sans doute, vous pensez à monsieur le comte? Mais sachez que je ne l'ai jamais aimé un seul jour, depuis dix ans que mon oncle m'a donné à lui, malgré moi, comme je vous le raconterai.

On arriva à Tarbes, vers neuf heures du soir. Aussitôt après le dîner, Léon se retira dans sa chambre. Là, il se jeta à genoux, pria Dieu avec ferveur de le délivrer du péril

imminent où il se trouvait, et d'éteindre dans le cœur de la comtesse cet amour adultère qui le consumait. Il adressa un *Sub tuum* et plusieurs autres prières à la sainte Vierge, en laquelle il s'était figuré, depuis longtemps déjà, ne plus croire du tout. Il se coucha fort agité, et se mit à penser à sa vertueuse et charmante Blanche, cette vierge pure, dont le seul souvenir l'embaumait d'un délicieux parfum.



CHAPITRE I.

Le rêve de Blanche.

Nous allons laisser un moment la comtesse et son beau précepteur, pour revenir à Blanche, cette mystique colombe, que nous avons vue en proie à la poignante douleur de l'adieu; cette fleur au saisissant parfum d'amour, qui va se trouver exposée désormais au souffle flétrissant des hommes vi-

cieux. Blanche, ô vierge pure, dont le cœur brûle de la plus douce, de la plus sainte flamme, du feu émané du sein de la Divinité même : l'amour d'un homme parfait dans son corps et dans son âme, d'un homme aux traits mâles, aux sentiments grands et dévoués, à l'imagination fraîche et poétique, au génie élevé et doué de l'inspiration céleste! Blanche, ô création de prestige et d'amour, ô brillante étoile du matin, qui recevais ta plus suave beauté des regards passionnés, des paroles et des caresses enivrantes de ton amant ! Blanche que vas-tu devenir ?

Blanche, après avoir dit: Mon Dieu ! mon Dieu, en élevant les mains au ciel, courut à la fenêtre qui donnait sur les Quinconces. Elle suivit du regard la rapide voiture qui emportait son amant. Mais, que cette der-

nière consolation fut courte!... Comme une ombre, cette voiture s'évanouit au coin d'une rue qui tourne vers les Chartrons. La jeune fille, dont le long regard effrayé n'aperçoit plus de trace de ce qu'elle aime, se retourne subitement et tombe à genoux sur le parquet. Elle veut prier, mais les sanglots l'étouffent; son âme ne pense plus. Son cœur bat dans sa poitrine oppressée, comme s'il voulait rompre cette prison étroite, pour voler à la suite de l'objet chéri. Ce pauvre cœur se brise!... C'est une douleur horrible!... Son sein se soulève et s'abaisse, comme le flot de la mer pendant la tempête. Ses blanches mains, sur lesquelles ruissellent les pleurs amères, se pressent convulsivement sur sa figure. Par intervalle sort de sa bouche ce mot unique: Léon! Léon! Ses longs cheveux épars tombent, sem-

blables à un épais voile noir, sur la neige veloutée de sa gorge et de ses épaules. Mais elle sent que son âme va s'envoler, que son corps froid va tomber par terre ; elle s'ensevelit la tête dans la couverture de son lit et perd la conscience de son état.

Pendant que son corps était plongé dans l'engourdissement momentané de la mort, son âme, volait à la découverte de la voiture, qui emportait Léon. Elle croyait entendre, dans le lointain, le bruit des roues des voitures; mais elle ne découvrait rien; elle faisait de nouveaux efforts, elle courait, elle volait...Enfin, elle apercevait les voitures sur la route poudreuse. Alors, atteignant bientôt à cette roulante demeure de son amant, elle s'y glissait et s'asseyait vis-à-vis lui. Il était triste, blotti dans un angle. Elle voyait

des larmes rouler dans ses yeux: il pensait à elle; il ne pensait qu'à elle. Oh! comme cette idée la consolait! quel baume délicieux pour cette âme brûlante d'amour! Elle laissait son amant à ses pensées mélancoliques et passait dans la voiture de la comtesse. La satisfaction, la félicité s'échappait en rayons lumineux du fond du cœur, et se peignait en traits de feu sur le front majestueux et fier de cette beauté puissante. Blanche ne pouvait contempler ce visage hautain, où reluisaient ces lignes de noblesse et de force qui ne se voient que dans les tableaux et les statues que nous a laissés l'antiquité. Elle s'agenouillait, la pauvre Blanche, près de cette femme heureuse. Elle voulait la prier de veiller au salut de Léon; déjà elle ouvrait sa bouche naïve, et les mots s'échappaient de ses lèvres tremblantes, quand un

coup d'œil calme et sévère de la hautaine comtesse lui glaçait le cœur. Alors confuse, elle voulait retourner à la voiture de son amant, mais elle s'égarait dans un nuage ténébreux et perdait de vue les voitures qu'elle entendait encore à travers les haies épaisses et les grands arbres. Elle s'élevait ensuite dans les airs et cherchait sur la grande route, qu'elle voyait se dérouler comme un étroit ruban grisâtre, la voiture qui lui enlevait son amant. Mais elle ne découvrait que quelques rares voyageurs que le soleil et la poussière tourmentaient et qui, de temps en temps, s'asseyaient ou se couchaient à l'ombre d'un chêne ou d'un pin. Désespérée, elle se retournait avec fierté vers le nord.

Portée sur un magique aérostat, elle fend l'espace, et déjà elle découvre son village, au fond de l'horizon lumineux.

Elle admire le soleil couchant, qui repose avec bonheur ses rayons les plus doux, les plus brillants, sur les toits bleuâtres ou moussus des maisons couvertes d'ardoises.

Oh! bonheur inespéré! elle erre par les rues silencieuses de ce lieu chéri, dont elle commençait, hélas! à oublier la sauvage et mélancolique physionomie. Elle entre dans son église; le silence religieux y règne, elle la croit entièrement déserte. Elle se prosterne sur le pavé humide, devant le saint tabernacle; elle prie, elle prie pour *lui!*... Elle va ensuite devant l'autel de la Vierge. Là, elle voit sur la dalle froide, la tête cachée dans l'angle du mur et de l'autel, elle voit la malheureuse mère de Léon. Les cheveux de cette pieuse femme sont blanchis par la douleur. Elle est vêtue de noir, sa

figure, naguère encore fraîche et belle, est d'une maigreur affreuse. Pauvre femme! elle est plus sèche, plus jaune que l'épi tombé sous la faucille du moissonneur. Elle prie à demi-voix: « Refuge des pécheurs, ayez pitié de lui! Avocate des criminels, priez pour lui! Vierge des Vierges, rappelez-le à la pureté de ses premiers ans! Étoile du matin, en quelque lieu que Satan le transporte, éclairez-le de vos rayons de chasteté! » Blanche respira trop fort, la mère désolée tourna la tête et l'aperçut: « Malheureuse pécheresse, s'écria-t-elle, en se levant droit comme un mort qui ressuscite, malheureuse pécheresse!... qu'as-tu fait de mon fils? Où est ce pauvre enfant, dont ta fatale beauté a corrompu le cœur?.. Mon fils!... où est mon fils?... Il est mort!.. puisque te voilà!... Avant de mourir s'est-il

converti ?... s'est-il confessé ?.,. O mon Dieu!... si mon Léon était mort dans le péché!... Tu ne me réponds pas, toi, femme de perdition!... tu ne me dis rien!... Que la malédiction de Dieu tombe sur ta tête, ta tête de pécheresse, qui a détourné mon fils de l'autel! »

Blanche se sentit alors frappée de la foudre, dont elle entendit l'éclat terrible. Elle se réveilla.

« Mon Dieu! dit-elle avec un soupir étouffé, quel affreux rêve! Oui, je suis coupable! j'ai rempli de deuil et d'amertume le cœur d'une tendre mère; j'ai empêché celui que Dieu s'était choisi pour son sanctuaire, de remplir sa vocation. Punissez-moi, mon Dieu!... j'ai abandonné la maison de mon père, en fille libertine; j'ai scandalisé les honnêtes habitants de nos campagnes. Je

suis une pécheresse, punissez-moi ! Quand il sera de retour, je lui dirai : Mon bien-aimé, va où Dieu et les vœux de ta mère t'appellent, consacre-toi au Seigneur. Moi, je vais m'ensevelir toute vivante, toute brûlante de ton amour, dans quelque sombre couvent. Tu prieras pour moi, je prierai pour toi; et, dans le ciel, un jour, nous confondrons nos âmes. Qu'ai-je dit? le délire trouble ma raison ! Pourrais-je me séparer, pour la vie, de celui dont l'absence momentanée inonde mon cœur d'amertume? Oh ! mais il souffre aussi, *lui!* et d'autant plus qu'il ne peut pas pleurer à son aise, comme moi ! » Elle pleura longtemps. Enfin elle s'assit sur son lit et jeta par la chambre des yeux gonflés et égarés. Il faisait déjà nuit. Soudain un éclair rapide remplit la chambre de feu. Blanche fit le signe de la

croix, selon la pieuse coutume de son village. Le tonnerre fit entendre dans le lointain un bruit sourd et majestueux. La jeune femme frémit. « C'est moi, dit-elle, que le ciel gronde !... » Un second éclair passa par la chambre ; il était plus lugubre que le premier. Le tonnerre éclata plus rapproché, et les vitres résonnèrent comme une voix de l'enfer. « Mon Dieu ! fit-elle en se signant encore: ayez pitié de *lui !* » Puis elle courut à la fenêtre pour voir si l'orage ne venait pas du côté de Bagnères. Elle ouvrit la croisée:.. « Ne l'oubliez pas, mon Dieu !... » L'air était muet, chaud, lourdement condensé. Le ciel, étincelant d'étoiles au nord, était enveloppé d'un nuage immense, noir et plombé dans sa partie méridionale. Ce nuage effrayant arrivait sur Bordeaux ; déjà il s'étendait sur la ville, comme un vaste et lugu-

bre dôme, aux franges élégamment bizarres, aux franges de pourpre et d'argent. De larges gouttes de pluie tombent, rares, sur le sol brûlant. Les éclairs ne se succèdent plus, ils se touchent, ils se poussent, ils se choquent ; la foudre retentit du midi au septentrion, de l'aurore au couchant. Les dernières étoiles se sont éteintes au-delà des coteaux de Lormont. Quels torrents rapides vomit la nue entr'ouverte! La ville semble submergée! Les quinconces, tout à l'heure couverts de monde, sont déserts. Les reverbères ne sont pas encore allumés ; la ville est plongée dans la terreur. Les voitures courent avec fureur sur le pavé retentissant. Blanche referme sa croisée. La pluie, poussée par un vent violent, qui vient de se lever, fouette les vitres avec fracas. La maison tremble dans ses fondements. Blanche, le

visage caché dans ses mains, à genoux près de son lit, prie Dieu et lui demande pardon.

— Madame, dit Julie, entr'ouvrant la porte, madame, dormez-vous encore ?

— Non, Julie, répondit-elle, de sa voix douce. Vous avez peur ?

— Oui, madame ; je n'ai jamais pu entendre le tonnerre sans trembler. Je vais vous apporter de la lumière, et venir vous tenir compagnie.

— Venez.

Blanche était encore près de son lit. Julie se mit tout près d'elle. La bonne regarda longtemps les yeux gonflés et le front pâle de sa maîtresse ; elle avait envie de lui adresser quelques paroles, mais elle n'osait. Le bruit du tonnerre, qui semblait s'être apaisé quelques minutes, se fit entendre avec une nouvelle violence. Un éclat affreux,

un feu intense les frappa de stupeur.

— Madame, nous sommes mortes ! le tonnerre est tombé sur la maison !... Mon Dieu ! mon Dieu ! et elle se jeta à genoux, levant les bras vers le ciel et récitant des prières pour conjurer la foudre. Blanche priait aussi.

La tempête se calma enfin; le tonnerre ne se faisait plus entendre que dans un vague lointain, comme un ennemi qui murmure en fuyant.

— Je crois qu'il est passé, madame ?

— Je le pense aussi.

— De ma vie je n'avais eu tant peur !

— Dieu veille sur nous.

— Et monsieur Léon ? il a dû l'entendre, car il vient du midi, ce tonnerre-là.

— Espérons que Dieu n'aura pas été moins bon pour lui que pour nous.

— Sans doute, car monsieur Léon est un

vertueux jeune homme. Vous pleurez encore, madame!... Aussi faut-il que je sois folle d'aller vous parler de lui!

— Oh! vous me faites bien plaisir! Parlez-m'en toujours, toujours!

— Oui, je veux bien; mais à condition que vous ne pleurerez pas toujours, comme vous faites maintenant.

— Si vous saviez, Julie, quelle douce jouissance est cachée dans ces larmes!

— C'est cependant vrai : il y a du plaisir à pleurer, quand on est amoureuse!... Mais consolez-vous, madame; il ne sera pas longtemps absent, il vous aime trop.

— Dieu le veuille ainsi!

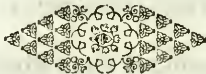
— Nous parlerons de la Bretagne, cela nous abrégera les jours de son absence.

— Oui, Julie, si je ne vous avais pas ici pour me faire croire que je suis encore dans

notre pays, j'aurais beaucoup plus de chagrin.

— Vous êtes bien bonne, madame.

Julie et Blanche parlèrent de Léon et de leur pays, jusqu'à minuit et au-delà. Blanche, fatiguée des douloureuses commotions de la journée, reposa assez tranquille jusqu'au jour. Elle se leva moins triste, pria un instant, et s'habilla pour aller à la messe.



CHAPITRE IV.

La bonne et le séducteur.

Aussitôt que Blanche fut sortie, Julie se mit à chanter, en se taillant une robe que Léon lui avait donnée avant son départ, afin de l'attacher à son amante ; Blanche lui avait aussi fait cadeau d'un beau châle et d'un bonnet orné de fleurs. Bientôt elle prit un morceau de l'étoffe qu'elle coupait, et, se présentant devant une grande glace, elle

admira la couleur et l'élégance de sa future robe. Voyons aussi, se dit-elle, comment me va ce bonnet? Et elle courut le tirer d'une commode, qui était dans un petit cabinet voisin : Il est joli ! Elle se le met sur la tête : Je suis, ma parole d'honneur, trop séduisante et trop coquette !... Mais, puisque nous y sommes, voyons donc aussi le châle. Elle va le prendre, se le jette sur les épaules de telle sorte, qu'il ne dérobe à la vue ni la blancheur de son cou, ni les formes arrondies de ses épaules, ni le gracieux et agaçant contour de son sein fortement dessiné :

Le diable m'emporte ! je serai aussi belle que ma maîtresse. Quand je sortirai, il fera beau voir caracoler autour de moi tous ces dandys bordelais ! Ils sont amoureux et aimables, les jeunes Bordelais !...

Et les vieux donc!... Ils sont enragés dans ce pays-ci! Mais, s'ils viennent trop m'ennuyer!..

Un petit coup frappé à la porte lui fait détourner la tête ; elle écoute. Un second coup plus fort que le premier!... Eh bien! qui vient donc me troubler? Ce n'est assurément pas madame; elle est allée à l'église prier le bon Dieu de lui conserver son amant. Un troisième coup!... Elle va s'enfuir dans sa petite chambre pour poser son châle et son bonnet; la clef tourne dans la serrure: « J'ai donc laissé la clef à la porte !..» M. Affaubert paraît et s'écrie fort haut: — Madame se porte-t-elle bien? Est-elle un peu consolée du départ de son cher époux? Puis-je avoir l'honneur de lui présenter mes respects? Julie, dans son élégante parure, le regarde d'un air narquois sans lui répondre.

— Comment va votre chère et belle mai-

tresse ? Répondez-moi, mademoiselle, répondez-moi, s'il vous plaît.

— Il ne me plaît pas, dit-elle, avec un sérieux comique.

— Ta maîtresse est sortie?... Comme tu es belle dans les habits de ta jeune dame!

— Ce sont les miens, s'il vous plaît.

— Peste!... Mais ta maîtresse va-t-elle bientôt rentrer?

— Vous vous ennuyez déjà avec moi, monsieur Affaubert?

— Non, par Dieu! Tu es une agréable, une délicieuse fille. Mais, dis-moi donc...

— Quoi?

— Ta jeune dame est bien séduisante aussi. Quelle fraîcheur! c'est la rose blanche! c'est la perle chatoyante aux mille reflets éblouissants!

— Vous l'avez donc bien lorgnée?

— Des yeux noirs, plus purs que le cristal !... des cheveux noirs, brillants, coquettement peignés!..Une gorge divine,enivrante!..

— Oui... oh !... mon Dieu, oui....

— Sa présence est une douce rosée pour l'âme de l'homme ; c'est un rêve délicieux, une liqueur enchanteresse !

— Vous la trouvez donc plus belle que moi.

— Oh! tu es réellement très-jolie, toi; mais il te manque cette candeur, cette modestie, cette parure virginale qui est le plus séduisant ornement de la beauté.

— Elle a donc cela, elle ?

— Je le crois bien !... et à un degré !... J'ai eu comme un éblouissement, la première fois que je l'ai vue. Le seul souvenir de cette céleste houri fait frémir mon cœur comme l'aile d'un passereau amoureux.

— Vous êtes un vieux fou ! un vieux laid!

Vous pouvez la trouver belle, adorable autant que vous voudrez; elle n'est pas pour un vieux et vilain nez comme le vôtre. Elle aime son Léon à en perdre la tête; puis je la crois dévote; elle passe la moitié de son temps à prier Dieu, soit à l'église, soit dans sa chambre.

— Tu fais l'insolente, ma chère Julie; tu as tort.

— C'est vous qui avez commencé à m'insulter.

— Moi! comment cela?... Ah! j'ai dit que tu n'as pas un air candide et modeste. Oh! pardonne-moi; je t'en prie.

— Oui, moquez-vous bien!

— Laissons cela, et parlons de ta maîtresse.

— Vous la tenez vraiment!

— Qui t'a dit que je la convoite? tu es folle, ma chère fille.

— Qui me l'a dit? mais je le vois bien. Vous êtes là à vous extasier sur sa beauté, ses grâces, sa candeur... On croirait à vous entendre que c'est un ange descendu de là-haut.

— Ma foi! je le croirais.

— Que pensez-vous à votre âge, monsieur Affaubert, de vous laisser ainsi enflammer pour toutes les jolies femmes?

— A mon âge! à mon âge! Il semblerait à t'entendre que j'ai cent ans, et qu'une femme, jeune et belle, ne puisse plus m'aimer.

— Vous aimer, grand Dieu!

— Oui, m'aimer! Ne sais-tu pas que je possède en abondance tout ce qui plaît le plus aux femmes?

— Quoi donc? que veut-il dire? Je parie que vous séduiriez madame, si vous le vouliez? n'est-ce pas?

— Hé! par Dieu! si je le voulais bien!....

— Je ne le crois pas, moi.

— Rien d'impossible à qui possède assez d'or! Avec l'or.... on peut tout.

— Avec l'or!... Ouais! Elle est vertueuse, celle-là. Je l'ai entendue l'autre matin (elle était loin de soupçonner que je fusse si près d'elle), je l'ai entendue défendre à M. Léon de lui parler de sa beauté, de ses charmes, parce que, lui disait-elle, ils ne sont encore qu'amants. Ce n'est pas une fille comme celle que vous avez trouvées jusqu'ici; non, elle aime trop son amant.

— Mais, s'ils ne sont pas mariés, comme tu le dis et comme je le pensais bien, elle est libre et, par conséquent, elle m'appartient comme à tout autre.

— Elle ne vous appartient pas plus qu'à tout autre.

— Mais, si son amant la trahissait ?

— Quelle sotte idée !

— Ne te récries pas si fort. Il est avec une femme plus belle encore que mademoiselle Blanche, une femme qui a déjà fait parler de sa puissance à séduire, une espagnole au cœur brûlant. Ah ! Diable, que je voudrais être à la place de M. Léon ! Quelle superbe femme que madame la comtesse ! ....

— Oh ! M. Léon est trop amoureux de sa maîtresse pour.... je dis sa maîtresse, quoique je parierais qu'elle est encore pucelle.

— A d'autres, à d'autres ! J'ai de l'expérience, vois-tu. Je connais les femmes... les femmes !... ah ! bon Dieu !

— Allez, vous êtes un débauché, un homme corrompu, un vieux scélérat. Tou-

tes les femmes vous détestent. Mon ancienne compagne, la brune Marie, doit bien vous haïr. Vous êtes une vieille peste ; les femmes n'aiment que votre argent.

— C'est bien! c'est bien! dit Affaubert en ricanant; mais que ce soit mon argent, que ce soit mon amabilité, mes charmes, qui me soumettent les belles,... peu m'importe, pourvu que je puisse les posséder.....

— Vilain juif! face de cadavre!... C'est donc pour acheter les femmes que vous aimez tant l'argent, que vous êtes si avare, si crasseux.

— Avare! crasseux!... pas avec les belles du moins; mais fâche-toi!... fâche-toi!... Tiens, écoute: rien au monde ne vaut l'argent. Pour un homme qui se porte bien, j'entends. L'argent, c'est la puissance! L'argent,

fait le député, le pair de France et même le roi! L'argent, c'est la source de tous les honneurs, de toutes les gloires d'aujourd'hui! Avec l'argent, les plaisirs les plus doux, les plus rares; les plus précieuses choses, les plus ravissantes femmes avec leurs plus tendres caresses, leurs plus enivrantes faveurs! L'argent, c'est le vrai souverain de l'univers! L'argent, c'est tout le bien-être, c'est la vie!

— Ce n'est pas vrai! Il y a des femmes, et en grand nombre, sur lesquelles vos trésors n'auraient aucune influence. Ah! diable! quand nous voulons bien, nous sommes inflexibles, inébranlables, incorruptibles : nous avons mille fois plus de vertu que les hommes.

— Par Dieu!... si je ne te connaissais pas, je te prendrais peut-être, toi-même, pour

une honnête fille. Mais... ha! ha! ha!...

— Parce que j'ai été la bonne amie de M. de Pontac?

— C'est une minutie cela!... Mais ce qu'il m'a dit hier, au café du grand théâtre, où je l'ai rencontré!.. les vilains tours que tu lui as joués!... les horreurs que tu as commises!... Il m'a tout dit, et, s'il avait voulu, m'a-t-il assuré, tu serais maintenant au fort du Hâ. (*C'est une prison*).

— En voilà assez... C'est un menteur, un mauvais sujet comme vous. Il n'est pas question de tout cela: je dis simplement que vous attribuez à votre argent plus de puissance qu'il n'en a.

— Point du tout! si j'avais assez d'or, oui, sur mon honneur, demain je voudrais être roi; je ne dis pas roi de France, je dis roi de toute l'Europe! Comme

je les ferais sauter du haut de leurs trônes, les autres farceurs!

— Vous me faites pitié!...

— Je serais pape aussi... oui, pape!...

— Ho! ho! ho! pape! Un vieux juif, pape!.. car de Pontac m'a dit que vous êtes juif.

— Cela ne fait rien à la chose, absolument rien. J'affirme et je soutiens qu'avec de l'or, mais il faudrait beaucoup d'or, je me ferais pape... à Rome... au Vatican!... Avec de l'or, je bouleverserais l'univers tout entier!... Quel divin métal!...

— Tout!... Faites-vous donc jeune et beau!

— Je n'en ai nul besoin.

— Faites-vous donc aimable!

— Tiens, voilà un double louis. Tu n'en a jamais possédé, je parierais?

— Merci ! vous êtes bon enfant!...

— Me diras-tu encore des injures?

— Non, non, Monsieur Affaubert.

— Voilà la preuve de ce que je te disais tout à l'heure. A demain!

Julie, trop occupée de son double louis, ne parut pas comprendre cette dernière phrase de M. Affaubert, qui, après lui avoir donné un gros baiser, sortit plein de joie et d'espérance dans la réussite du projet qu'il avait conçu depuis quelques jours.

Blanche rentra bientôt. Madame, lui dit Julie, M. Affaubert est venu pour vous voir. Il est très inquiet de votre santé. C'est un homme bien bon, bien aimable, ce M. Affaubert.

— Oui, il paraît s'intéresser beaucoup à M. Léon.

— Et à vous, madame.

— Il ne me connaît pas. Il n'est venu ici que deux fois, et je ne lui ai pas parlé.

— C'est un homme qui n'est pas fier. Il m'a demandé mon nom, mon pays; il a voulu savoir si je me plais bien à Bordeaux. Il n'est pas fier, quoiqu'il soit joliment riche, à ce que j'ai entendu dire.



CHAPITRE V.

Les deux rivaux.

Le bavardage ne convenait point à la douleur de Blanche, elle entra dans sa chambre en disant : Ne venez pas me troubler, je veux être seule.

— Mais, madame, quand on a du chagrin, il ne faut jamais rester seul, au contraire, on doit rechercher la compagnie. Je

ne vous laisserai pas seule, je vous aime trop.

Sans l'écouter, Blanche ferma sa porte à clé, en pensant que Julie était une bonne fille, mais qu'elle était un peu trop bavarde. Assise dans son fauteuil, près de sa table de travail, la jeune femme sentit encore ses larmes couler en pensant à celui qu'elle aimait ; mais ses larmes étaient moins amères que la veille, et la mélancolie semblait vouloir succéder au brisement de cœur. Que d'idées, les unes tristes et accompagnées de vagues et funestes pressentiments, les autres riantes et éclairées par les plus doux rayons de l'espérance; que d'idées, celles-ci dorées, celles-là sombres et noires, traversèrent tour-à-tour l'âme de cette amante!... La jeune Bretonne rêva plus de trois heures à son passé et à sa destinée future. Il lui vint dans l'esprit que ce serait pour sa douleur un bien

doux calmant que d'écrire son voyage sur l'océan de Nantes à Bordeaux. « Par ce moyen, se dit-elle, il sera toujours auprès de moi, je ne verrai, je n'entendrai que lui. Ce sera une illusion ; mais si tout sur cette terre n'est qu'illusion !... Cependant l'amour de Léon n'en est pas une, lui !... oh ! non... certainement. » Elle résolut donc de se mettre dès le lendemain à cette poétique tâche. Enfin elle termina cette rêverie par la prière et les larmes. Elle médita longtemps le chapitre de l'Imitation qui commence par ces mots : *Seigneur je ne mérite point que vous me consoliez et que vous me visitiez*.

Le lendemain, elle dormait encore ; il n'était pas sept heures du matin, que déjà un jeune homme, paré avec une élégance recherchée, et marchant avec l'affectation et l'assurance d'un fat, se glissait dans la mai-

son et montait précipitamment l'escalier. La sonnette retentit fortement, et Julie, à demi vêtue, mais persuadée que c'était M. Affaubert, s'empressa d'ouvrir. A la vue du jeune homme, elle pâlit et recula, comme si elle eût marché sur la tête d'un serpent. Le jeune homme parut également ému à la vue de Julie; il la croyait retournée à Nantes, depuis au moins deux mois. Il entra néanmoins, et dit à voix basse :

— Misérable fille, comment te trouves-tu ici ?

Julie balbutia quelques mots inintelligibles; mais bientôt, reprenant un peu d'assurance, elle raconta au jeune homme par quel hasard elle avait rencontré Léon, qui, la voyant dans la misère, avait eu pitié d'elle, et l'avait donnée pour bonne à sa jeune amante.

— C'est bon! mais il ignorait, et sans doute il ignore encore ta charmante histoire.

— Je ne suis pas assez bête pour aller conter tout cela.

— Tu parles bien haut! Est-ce que déjà ta maîtresse serait sortie.

— Non, mais elle dort jusqu'au fond là-bas.

— Si elle apprenait que tu m'as suivi de Nantes ici, que tu as été ma maîtresse plus de six mois, que pendant ce temps tu m'as fait plus de cent infidélités, que tu as fini par me voler et t'enfuir, que depuis tu as habité une maison de prostitution, je doute qu'elle voulût te garder auprès d'elle. Si mon ami Léon savait tout cela, il tremblerait joliment pour l'innocence de sa candide amie.

— Oh! je vous demande pardon, mon-

sieur de Pontac! n'allez pas perdre une malheureuse jeune fille. Je vous demande grâce! ne parlez de rien à madame; qu'elle ne soupçonne jamais que vous me connaissez.

— Es-tu bien résolue à te comporter mieux à l'avenir?

— J'ai assez souffert: j'ai été deux jours sans pain et, si la femme d'un joueur d'orgue des rues ne m'eût donné de la nourriture, je serais morte de faim.

— C'était ce que tu méritais; mais j'ai pitié de toi, je ne parlerai de ta mauvaise conduite à personne.

— D'abord vous ne feriez pas votre éloge, puisque c'est vous qui m'avez séduite. J'étais honnête quand vous m'avez connue.

— Bah! à d'autres. Tu avais été pincée plus d'une fois.

— Sur mon honneur, j'étais.....

— Ce que tu es, une mauvaise fille!...

— Vous me disiez de si douces paroles, vous me faisiez de si belles promesses!... Mon Dieu! que les hommes sont trompeurs!...

— Si tu m'avais été fidèle!...

— Si vous n'aviez pas été si regardant...

— Et toi si exigeante...

— Mais n'allez pas me nuire.

— Je te promets le silence. Et toi, ne va pas parler contre moi à ta jeune maîtresse.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Va donc annoncer ma visite à la belle Blanche.

Julie entra dans la chambre de Blanche, sans avoir frappé à la porte. Elle vit la jeune femme assise sur son lit, contemplant avec des yeux humides, le portrait de Léon. Son front portait l'empreinte de la résignation; une seule larme glissait le long de sa joue.

— Madame, dit Julie, paraissant tout-à-coup, c'est un jeune monsieur qui vient vous voir. Il dit qu'il est l'intime ami de M. Léon.

— Mon Dieu, qui peut venir si matin? Quel est son nom?

— Je ne sais, madame.

— M'apporterait-il déjà une lettre de Léon?

— Je vais lui demander, madame.

Elle sortit et rentra immédiatement.

— C'est M. de Pontac.

— Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre un moment.

Elle s'habilla promptement; elle pensait que déjà elle allait avoir une lettre ou au moins des nouvelles de Léon : car, pourquoi M. de Pontac viendrait-il si matin?

De Pontac entra dans la chambre de la jeune femme, lui dit avec la grâce et l'aisance d'un vrai gentilhomme :

— Je viens, madame, voir si vous commencez à vous consoler de l'absence de l'aimable Léon, et si votre santé n'a pas trop souffert du départ de ce charmant ami.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— J'ai été fort contrarié de ne pouvoir venir hier. Mais les visiteurs importuns m'ont assiégé tout le jour. Dix fois j'ai voulu m'échapper, dix fois ils m'ont retenu dans leurs serres cruelles. Oh! madame, que le grand monde est fatigant, et que je vous estime heureuse de pouvoir vivre ignorée, dans la solitude, au milieu des flots tempêtueux de l'océan du monde bordelais!

— Oui, monsieur; la solitude, au milieu d'une grande ville, a bien des charmes; mais la solitude, au fond des campagnes silencieuses, est bien plus douce encore.

— Je le sais, madame; rien ne convient

à l'amour et à la tristesse, comme les retraites fleuries de la nature, comme le silence mystérieux des bois, comme les bords mélancoliques d'une petite rivière ou d'un étang couvert d'herbes fleuries... Mais je trouve vos beaux yeux un peu fatigués! votre front n'a pas, sans doute, perdu de sa noblesse et de ses charmes divins, mais il est moins brillant, moins pur qu'autrefois. Vous avez pleuré, madame, n'en faites pas mystère; vous avez pleuré l'absence, qui doit être si courte, de votre ami.

— Je n'en fais nul mystère : j'ai pleuré, j'ai beaucoup pleuré! et je vous dirai plus : je ne suis heureuse que quand je pleure.

En achevant ces mots, elle se détourna pour cacher les larmes qui s'échappaient, malgré elle, de dessous ses longs cils noirs.

— Qu'il est heureux, ce Léon!... qu'il est

heureux !... d'être ainsi aimé de la plus belle, la plus gracieuse, la plus séduisante femme que la Bretagne ait portée dans son sein !... Une femme, dont la vue fait tressaillir d'aise le cœur de l'homme !

Blanche ne répondit rien à ces inconvenantes paroles, que M. de Pontac prononçait avec l'accent du délire, en levant les mains et les yeux vers le ciel. Il garda ensuite un profond silence ; il avait baissé les yeux, et semblait les avoir cloués à terre. Que se passait-il en lui ? Blanche le regardait avec étonnement. Tout-à-coup il releva la tête, et dit d'une voix altérée :

— Madame, si ma maison de campagne, cette tranquille retraite, où vous m'avez fait l'honneur de venir passer une journée avec Léon, si mon vieux château, dis-je, si bien situé au milieu des fertiles campagnes du

Médoc, peut vous être agréable, je vous l'offre pour y passer la belle saison, pour y attendre, dans le repos de la nature, le retour de notre ami. Vous savez qu'il s'y trouve de vastes et sombres bois de pins, où habitent le silence et le mystère. Il y a aussi des champs, actuellement couverts de blé, dont les tiges surpasseraient de beaucoup votre charmante tête. Vous y jouirez de la fraîcheur de plusieurs étangs solitaires, qui vous rappelleront ceux de votre Bretagne ; enfin, vous pourrez errer par des landes sauvages, en tout semblables à celles où vous avez passé votre enfance.

— Monsieur, je vous remercie de votre offre gracieuse. Je ne quitterai point Bordeaux ; il me semblerait encore être plus seule au monde.

— Alors, madame, promettez-moi de ve-

nir souvent vous voir ; ma sœur et moi nous viendrons aussi passer quelques heures avec vous, toutes les fois que nous pourrons nous soustraire aux devoirs et au tracas du monde. Mon ami m'en voudrait, avec raison, si je ne vous empêchais de vous ennuyer pendant les jours de son absence. Voudrez-vous aller quelquefois au spectacle ? Nous vous y accompagnerons, ma sœur et moi. La promenade en tilbury pourrait-elle vous plaire ? Ma sœur et moi, nous viendrons vous prendre toutes les fois que vous le désirerez.

— Je suis en vérité toute confuse de ne pouvoir accepter des offres si désintéressées, si généreuses ; mais il n'y a que cette petite chambre qui puisse me plaire. C'est ici que je veux passer les jours entiers à lire, à faire de la musique et à penser à mon Léon.

— C'est-à-dire que vous voulez vous ennuyer.

— Au contraire, c'est pour bannir l'ennui.

— Ma sœur et moi, nous ne souffrirons point que vous viviez ainsi dans l'isolement et le deuil : nous aimons trop M. Léon, nous vous aimons trop vous-même.

On entendit frapper à la porte de l'escalier plusieurs petits coups mystérieux.

— Qui vient encore me fatiguer, dit Blanche sans réfléchir?

— C'est sans doute pour votre bonne qu'on frappe ainsi. On dirait un signal.

— Madame, dit Julie, en ouvrant la porte de la chambre avec une sorte de discrétion mystérieuse, c'est un monsieur qui désire vous parler.

— Fais-le donc entrer.

M. Affaubert paraît; le sourire est sur

ses lèvres : sa toilette est soignée presque autant que celle de l'élégant jeune gentilhomme.

— Madame, je vous présente mes respects, et je viens savoir par moi-même des nouvelles de votre santé.

— Grâce à Dieu, monsieur, je me porte assez bien.

— Bien ! bien ! ah ! j'en suis enchanté. Mais qui aurait cru trouver ici, dès le matin, ce cher ami de Pontac ! Comment donc cela va-t-il ? Et il lui présentait la main.

De Pontac était évidemment contrarié de cette rencontre inattendue. Il fit tout son possible pour cacher son trouble, mais l'œil de M. Affaubert était perçant. Le vieux roué comprit le motif qui avait amené le jeune homme, si matin, chez la jeune Bretonne. Il en conçut un violent dépit; mais il était, lui,

un habile dissimulé, un hypocrite impénétrable. Il causa avec une aisance, une bonhomie délicieuse. Il fit ensuite à la jeune femme, et devant de Pontac, qui venait d'en faire autant, mille offres honnêtes des bons offices les plus dévoués. Comme de Pontac, il la pria, avec instance, d'accepter, pour le temps de la belle saison, celle de ses *villas* qui lui plairait, et, se tournant vers l'*ami*; mes villas, lui dit-il, sont un peu plus agréables que votre vieux manoir du Médoc; mais madame l'a peut-être déjà accepté, car je ne doute nullement que monsieur ne se soit empressé de le lui offrir. De Pontac balbutia quelques mots inintelligibles, qui firent parfaitement comprendre au vieux renard combien il avait deviné juste. Il faudra, dit-il ensuite, que je vous amène ma nièce, elle sera enchantée de faire connaissance avec

vous. C'est une jeune personne pleine de belles et rares qualités, mais dont malheureusement l'éducation a été quelque peu négligée. Je tâche de réparer ce mal, en lui donnant toutes sortes de maîtres.

Blanche ne répondit pas.

— Nous viendrons souvent vous voir, reprit M. Affaubert, car je veux m'acquitter de la promesse que j'ai faite à mon ami Léon, quand il me dit, en me donnant le baiser d'adieu : « Mon cher Affaubert, c'est à votre protection éclairée que je confie, pour le temps de mon absence, l'objet de toutes mes affections, ma belle et chaste Blanche. » Voilà bien aussi l'ami de Pontac, sous la protection duquel Léon n'aura pas manqué de vous mettre (Il tenait les yeux fixés sur le jeune homme). Mais l'ami est trop jeune pour pouvoir vous protéger d'une manière efficace: car

il est hors de doute, par exemple, que vous ne voudriez pas aller à la promenade avec lui, tandis qu'avec un homme de mon âge...

— Vous moquez-vous, monsieur Affaubert, répartit vivement de Pontac, un homme de votre âge ! de votre âge ! mais je vous crois encore jeune et fort vert.

— Ah ! vous voulez me railler, gentilhomme! Oh! je ne rougirai jamais de ma vénérable vieillesse, allez, vous aurez beau faire.

— Mais, moi, je n'offre point à madame de venir, seul, l'accompagner ; j'aurai toujours ma sœur, qui est une femme...

— Messieurs, dit en les interrompant, la jeune femme, fatiguée de leurs discours, je n'ai besoin de la protection de personne. Pendant l'absence de Léon, je ne veux sortir de ma chambre que pour aller à l'église.

Le ton dont elle prononça ces paroles, fit

clairement sentir à ces hommes qu'ils l'ennuyaient. Ils ne surent que répondre ; ils se regardèrent l'un l'autre, se levèrent assez lentement de leurs siéges, et tout décontenancés, saluèrent Blanche et sortirent. Ils renouvelèrent cependant encore leurs offres de dévoûment.

Affaubert fit entrer de Pontac au café du grand théâtre, et là, assis à une petite table écartée, sous le péristyle superbe :

— Elle nous a congédiés assez lestement, cette petite Bretonne, cette petite madame Léon ! Ne trouvez-vous pas, Affaubert ?

— Mais elle n'est pas aussi timide que je me l'étais figuré. Je la croyais naïve comme on l'est au village. Vous ne savez peut-être pas, de Pontac, que c'est une villageoise ?

— Pardon ! vous m'avez raconté tout ce que M. Morineau vous en avait dit.

— Ce n'est aujourd'hui que la troisième fois que je la vois. Je crois que Léon la cachait à mes regards.

— Il n'avait peut-être pas tort, et ne sait-il pas que vous êtes un vieux scélérat? N'a-t-il pas été témoin, dans ce fameux souper Nantais, de la manière large et franche dont vous aimez les jolies filles?

— Qu'il ne tremble pas, le cher enfant! j'en ai assez à choisir dans Bordeaux. Avec une fortune comme la mienne!...

— Et une beauté comme la vôtre!...

— Décidément vous êtes en verve ce matin, mon cher de Pontac! je ne vous aurais jamais soupçonné autant de malice. Mais, sans plaisanter, la petite ne me plairait pas. Son air trop modeste... ses cheveux et ses sourcils trop noirs... la coupe de sa figure trop je ne sais quoi... sa passion, pour son

amant, trop exclusive, trop violente, trop folle... Tout cela me déplaît, et... Mais, vous, de Pontac, je suis persuadé qu'elle ne vous déplaît pas, et, qui mieux est pour vous, que vous ne lui convenez pas mal. Vous êtes un sournois !... je commence à vous connaître.

— Sur l'honneur, je n'ai nulle intention.....

— Bah ! allons, avouez-moi que c'est une conquête qui vous tente. Ma foi, si vous pouvez faire l'ami Léon cocu, il y aura de quoi rire. Vous pourrez dire que c'est pour vous qu'il a amené ici, à travers l'Océan, la plus belle pucelle de Bretagne. Oui, certes, il y aura de quoi rire, et d'autant plus, qu'il paraît avoir pour elle un amour tout platonique. Il l'adore, comme les paysans leurs saintes vierges de bois doré,

sans oser lui toucher, ah! ah! ah!...

— C'est délicieux, en vérité... Eh bien! moi...

— C'est pour vous, de Pontac, oui, oui, c'est pour vous qu'il a amené ici cette gentille pucelle bretonne, ah! ah! ah!...

— Pour moi, pour moi! La farce ne serait pas mauvaise. Mais il me semble que vous en avez déjà diablement peur. Vous aimeriez autant que ce fût pour vous.

— Ne dites pas de bêtises, de Pontac; vous déshonoreriez votre belle réputation d'académicien bordelais. Vous êtes trop sûr qu'elle ne préfèrerait pas un vieux laid, comme moi, à un jeune gentilhomme bien tourné, élégant, plein d'amabilités et de grâces, comme vous. Vous ne pouvez pas manquer votre coup. On dira peut-être ensuite que vous avez trahi un ami, que vous avez abusé de

la sainte confiance,... que... que diable ne dira-t-on pas? Mais vous aurez toujours eu le... le... le plaisir, ma foi. Ah! bah! dans ces affaires-là, il ne faut connaître ni parent ni ami. N'est-ce pas, de Pontac?

— Vieux mauvais sujet! quelle morale vous professez!

— Allons, avouez-le, vous avez bon espoir. Ma parole d'honneur, si je puis vous être utile...

— Oh! oui, oui. Je vois que vous aimez à obliger vos amis.

— Sans plaisanter, je le ferais. Puis il me semble que je vous ai assez donné de preuves de mon dévouement.

— Eh! bien, nous verrons.

M. Affaubert venait d'acquérir la certitude que de Pontac avait conçu le dessein de séduire Blanche. C'était tout ce qu'il

voulait. Il laissa le gentilhomme à lire les journaux, et se retira, songeant aux moyens de déjouer les projets de celui que, dès lors, il regarda comme un redoutable rival.



CHAPITRE VI.

L'innocence succombera-t-elle?

Il y avait plus d'un mois que Léon était parti avec la comtesse espagnole. Il avait promis à Blanche de lui écrire, dès qu'il serait arrivé à Bagnères. Il lui avait assuré que, toutes les semaines, elle recevrait, non pas une lettre, mais un gros cahier où, toutes ses pensées les plus intimes, toutes

ses actions, même les plus vulgaires, seraient racontées avec de longs détails. Cependant, elle n'avait pas encore reçu une seule lettre. Elle avait, pendant les quinze premiers jours, cru voir, à chaque instant, le facteur entrer. Si la sonnette retentissait, elle n'attendait pas que Julie allât ouvrir; elle courait, elle-même, tout émue; mais c'était tantôt le porteur d'eau, tantôt le frotteur, quelquefois des amies de la bonne, souvent M. de Pontac ou M. Affaubert. Maintenant la sonnette ferait entendre cent fois par heure sa voix aiguë, que la vierge mélancolique n'irait pas ouvrir. Elle a été humiliée dans son amour: elle a vu plusieurs fois sa bonne sourire d'un air moqueur, quand elle se hâtait de courir à la porte. Elle n'espère presque plus; car un mois... plus d'un mois... sans la

moindre nouvelle. Quelles poignantes pensées! quelles cruelles inquiétudes ! quels affreux soupçons tourmentent cette âme sensible , pendant les longues ou plutôt éternelles journées, qu'elle passe dans la solitude de son boudoir: Léon ne pouvait être un infidèle, un traître !... il ne pouvait se faire un jeu de la laisser ainsi dans l'anxiété !..... il était donc mort ! Mais la comtesse l'aurait écrit à M. de Pontac ou à M. Affaubert, qu'elle connaissait pour les amis de son précepteur : elle était donc morte avec lui !... Mais, si la comtesse était morte, ses domestiques, son fils, seraient revenus à Bordeaux: l'hôtel cependant était toujours fermé! Seraient-ils tous morts ensemble ?... N'auraient-ils pas été assassinés par quelque bande de voleurs ? Mais, que de circonstances bizarres se trou-

vent quelquefois réunies pour opérer des espèces de prodiges! Peut-être, il n'y a rien que de très naturel dans le silence effrayant de l'homme aimé !... Qui peut pénétrer les secrets, si profonds, de la sainte Providence !... C'est au moment où l'on y pense le moins, que nous arrivent les heureuses nouvelles!... C'est aussi, et, cela bien plus fréquemment, au moment où on ne les attend pas, que les grands malheurs fondent sur nos têtes! Telles étaient les pensées qui agitaient incessamment son esprit. Ce qui l'étonnait le plus, c'est que déjà, trois fois, elle avait écrit au maire de Bagnères, sans en recevoir de réponse. Elle avait demandé, plusieurs jours de suite, à Julie, si réellement ses lettres avaient bien été remises à la poste, et celle-ci lui avait constamment répondu : Oui, madame; c'est

moi-même, qui les y ai toutes portées. Ne serait-elle point la victime de quelque abominable intrigue?... Cette comtesse espagnole, que M. de Pontac et M. Affaubert lui ont dit plusieurs fois si belle, si séduisante, si passionnée, n'intercepterait-elle pas ses lettres, ainsi que celles de Léon? Ne tramerait-elle pas la perte d'une pauvre fille, pour lui ravir son amant? « Si je partais pour Bagnères!... Si j'allais m'assurer par moi-même, se dit un soir la triste amante!..... Ah! oui, j'irai; je saurai mon malheur ou mon bonh..., mais je suis née pour le malheur!... je n'attendrai plus que huit jours; si aucune lettre, aucune nouvelle ne m'arrive, alors je partirai avec Julie, et je saurai enfin, si je dois vivre ou mourir. »

De Pontac, quelquefois accompagné de

sa sœur, le plus souvent seul, était venu presque tous les jours chez Blanche. D'abord il semblait n'avoir d'autre but que d'apprendre des nouvelles de son ami. Il s'étonnait, il se tourmentait du silence de Léon ; il semblait même plus effrayé que Blanche; mais peu à peu il en vint au point de déclarer à Blanche qu'il l'aimait, et qu'il lui offrait sa main et ses richesses. Blanche ne lui témoigna que du mépris. Elle le pria de ne plus reparaître chez elle. C'était en vain qu'il lui représentait que le silence de Léon était une preuve de son abandon : « Sans doute, lui disait-il, la belle comtesse l'aura emmené dans quelques-uns de ses vieux châteaux de l'Andalousie. Il se sera laissé éblouir par la richesse et l'amour effréné de cette espagnole. Vous ne le reverrez jamais, et, en refusant

ma main, mon cœur et ma fortune, vous foulez aux pieds la seule chance de salut qui vous reste. » Blanche ne lui répondait que ces mots : « Ne reparaissez jamais devant moi, je vous en supplie ! Si Léon est mort, moi aussi, je veux mourir. S'il a pu, comme vous le dites, m'oublier et aimer une autre femme ; alors, je veux encore mourir. Oh ! monsieur, que je ne vous revoie jamais ! votre aspect me fait mal. »

Humilié et perdant tout espoir, de Pontac n'avait osé reparaître chez Blanche depuis plus de huit jours. Il avait résolu de n'y revenir que quand il aurait découvert les vrais motifs qui empêchaient Léon de donner de ses nouvelles. Il lui avait écrit, et avait porté lui-même sa lettre à la poste. Il engagea M. Affaubert à écrire, de son côté, non-seulement à Léon, mais encore à tous ceux de

ses amis qui étaient aux eaux de Bagnères. M. Affaubert feignit d'ignorer, aussi lui, la cause du silence de Léon, et promit qu'il serait bientôt au cours de ce mystère étrange. Mais il riait dans son âme de de Pontac, sachant qu'aucune lettre de celui-ci ne parviendrait à Léon. M. Affaubert passait rarement un jour sans aller s'informer de la santé de la belle Bretonne, comme il affectait de l'appeler; mais il était toujours accompagné de cette fille, autrefois compagne de Julie, qu'il avait amenée de Nantes, et dont il s'était fait une assez jolie maîtresse. Il n'appelait jamais cette jeune fille que sa nièce, et Blanche était loin de soupçonner la vérité. Julie était tout-à-fait vendue à ce vieux Affaubert, et ne faisait rien que par ses ordres. Affaubert savait toute la folle conduite de de Pontac, et il y avait beaucoup contribué

par ses conseils et ses incitations perfides.

M. Affaubert avait plusieurs fois entendu, avec étonnement, les harmonies suaves et pénétrantes que Blanche tirait souvent de son piano, dans l'espoir d'adoucir sa douleur. Il était un jour entré bien doucement et, s'étant arrêté à la porte du salon, où la jeune femme jouait si bas qu'on ne l'entendait certainement pas de la chambre de dessous, il avait admiré l'onction et la touchante mélancolie avec laquelle elle jouait des morceaux de musique sacrée, s'accompagnant à voix basse, et s'arrêtant quelquefois pour verser un torrent de larmes brûlantes.

Une autre fois que Blanche chantait quelques airs langoureusement sauvages et rêveurs de sa Bretagne, airs qu'elle avait appris de bergères, gardant leurs troupeaux et assises à l'ombre des buissons, ou des gars joyeux

qui, le soir, retournaient en chantant à leurs villages, le vieux juif entra avec sa maîtresse; il n'avait guère l'oreille sensible à d'autre son qu'à celui des pièces d'or ou d'argent; cependant les chants si simples et si touchants de la vieille Armorique firent impression sur son cœur, et il lui sembla que les larmes le gagnaient. «Tiens, Julie, dit-il alors à la bonne, elle me ferait pleurer et peut-être abandonner mon projet, si je l'entendais plus longtemps. C'est un ange que cette petite Bretonne! j'en suis mille fois fou! va lui dire que je suis là, avec ma *nièce* (ma *nièce!* ne vas pas te tromper), et que nous désirons la voir. » Il commençait toujours son bonjour à Blanche par :

— Comment se porte Léon? car vous devez enfin en avoir des nouvelles aujourd'hui.

— Hélas! rien encore, répondait la

jeune fille d'une voix altérée et honteuse.

— Oh ! pour le coup, ajouta-t-il, cette fois-là, je n'y comprends plus rien. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur, ainsi qu'à la charmante comtesse. Personne non plus n'a de nouvelles de cette délicieuse Espagnole. Mais, ma belle enfant, il ne faut pas ainsi prendre du chagrin : il reviendra, il reviendra!... Puis, si la fatalité voulait qu'il ne revînt pas, la Providence ne vous abandonnerait point. Dieu n'a pas envoyé parmi nous une si jolie femme pour que nous la laissions gémir dans l'infortune. Allons ne vous laissez pas maigrir ainsi! Vos joues deviennent un peu trop pâles, et les rayons de génie et d'amour qui brillaient sur votre front commencent à se ternir.

— Mais oui, madame, reprit la nièce, il ne faut pas vous abandonner ainsi au

chagrin. Mon Dieu! que ce serait dommage qu'une dame si jeune et si aimable, que je regarde déjà comme une amie, allât se laisser mourir, peut-être pour un infidèle, un traître.

— Mademoiselle, répliqua aussitôt Blanche en rougissant, ne parlez pas ainsi de mon Léon ; je vous en supplie ; vous m'offenseriez.

Affaubert et sa maîtresse, étonnés de l'amour confiant de Blanche, n'osèrent en dire davantage, et ce jour-là leur visite fut fort courte.

Le temps, depuis le départ de Léon, s'était donc écoulé dans l'inquiétude, le chagrin, la musique mélancolique et les prières ferventes. Blanche n'était sortie que pour se rendre à l'église gothique de Saint-André, où elle priait avec plus d'enthousiasme que

partout ailleurs; et quelquefois, le soir, pour aller avec Julie respirer les parfums et la fraîcheur du petit jardin de l'hôtesse, situé hors de la ville. Enfin les huit jours qu'elle avait fixés pour son départ étaient passés, et elle songeait à se mettre en route le lendemain. Elle ne pouvait rester plus longtemps dans l'affreuse incertitude qui la dévorait.

— C'est demain, Julie, dit-elle à sa bonne, c'est demain que nous partons pour Bagnères.

— Je sais, madame. Mais vous rappelez-vous ce que je vous ai dit? c'est une véritable folie, excusez-moi; c'est l'amour qui vous fait perdre la tête.

— Comme vous parlez, Julie!

— C'est vrai! car, enfin, qu'irons-nous faire là? Ou nous trouverons M. Léon, et alors il nous recevra mal, contrarié qu'il

sera de voir troubler ses amours avec la comtesse; ou il aura passé en Espagne avec cette nouvelle maîtresse, et dans ce cas...

— Oh ! quels horribles blasphêmes ! quelles paroles maudites venez-vous de prononcer ! Je ne pourrais plus vous voir, si je ne pensais que c'est l'attachement que vous avez pour moi, que c'est votre bon cœur qui vous égare.

— Mais, madame, j'ai beau chercher, fouiller dans mon cerveau, je ne trouve aucune cause du silence de M. Léon, si ce n'est.....

— Non, Julie, il ne peut m'avoir oubliée, celui qui m'a aimée depuis l'enfance, celui qui aurait donné mille fois sa vie pour me procurer un seul jour de bonheur.

— Mais, madame, vous avait-il bien promis de vous écrire toutes les semaines,

comme vous le dites? N'avez pas mal entendu?

— Il me répéta plusieurs fois, en me serrant avec transport contre son cœur : Adieu, adieu ! je serai de retour dans trois mois, et, en attendant, je t'écrirai toutes les semaines, peut-être même plus souvent. N'y manque pas, lui dis-je, en versant d'abondantes larmes. Je te le jure par le chaste et délirant amour que tes charmes ont allumé dans mon cœur depuis ma tendre enfance : voilà ce qu'il me répondit.

— Il faudrait donc croire qu'il est mort, reprit Julie.

— Depuis ce fatal et douloureux adieu, pas une lettre, pas la moindre nouvelle.

— C'est inquiétant ; mais serez-vous plus tranquille quand nous serons à Bagnères ?

— Sans doute, si je l'y trouve.

— Mais si vous ne l'y trouvez pas?

— J'aime mieux être sûre de mon malheur, que de rester dans l'affreuse incertitude où je vis depuis bientôt un mois et demi. Alors je saurai qu'il est mort, et je mourrai...

— Vous ne pourriez vivre sans lui ?

— Vivre sans lui !... Mais si je ne le voyais toujours ici, près de moi, si mon imagination ne me retraçait sa belle et noble figure, sa taille dégagée et son front majestueux ; si je n'entendais, au fond de mon âme, sa voix douce et fière ; si sa moelleuse chevelure d'ébène ne flottait, à mes yeux, sur ses épaules; si ses yeux, brillants de génie, d'enthousiasme et d'amour, ne me regardaient continuellement ; si ses lèvres, éloquentes et toujours prêtes à sourire mélancoliquement, ne me parlaient ; si toute sa personne, pleine de grâces et de distinction, n'était là.. de-

vant moi... Eh bien! je ne pourrais plus vivre! Oh! la lumière du soleil me serait odieuse! Mon âme s'envolerait vite au ciel.

— Ce que c'est que l'amour! comme cela nous rend..... nous fait rêver.

— Rêves enchantés! mais ils fuiraient désormais, je le sens, ils fuiraient, si nous ne partions pour éclairer mon sort.

— Voilà comme vous passez toutes vos journées, depuis six semaines, à rêver, à songer, à pleurer!... Cependant en réalité, il n'est plus là.

— Cette chambre est encore pleine des parfums qu'il laisse partout après lui. Mon Léon!... C'est une brise légère et fraîche, chargée de senteurs mystérieuses, plus suaves que celles de la rose et de l'œillet; c'est une brise mélodieuse de nos landes solitaires de Bretagne; elle frémit autour de moi, elle

me caresse... O mon amant adoré, n'aurais-tu été, dans ma vie, qu'ainsi que ces douces brises du soir, qui passent pour ne plus revenir !

— C'est, sans doute, malheureusement trop vrai, allez, madame. Les hommes sont si inconstants et si trompeurs.

— Mais Léon n'est pas ainsi, lui. Son cœur est vertueux. Ne croyez pas, Julie, que j'ai perdu tout espoir... Il gémit, sans doute, s'il vit encore, de ne pouvoir pas me faire passer ses lettres. Car enfin, il me vient une idée, qui me paraît lumineuse : la Comtesse aura passé en Espagne pour quelque affaire importante, et, à la frontière, les bandes de *carlistes* arrêtent les courriers.

— Voilà une idée !... Que la comtesse serait-elle allée faire en Espagne ? A moins qu'elle n'y soit retournée pour y rester avec

M. Léon, comme je l'ai entendu dire.

— Ah! mon Dieu! qui peut vous avoir dit un tel mensonge? Mais vous ne m'en aviez encore rien révélé!

— Je n'osais pas vous l'avouer, madame.

— D'où vous vient cette affreuse nouvelle?

— D'une personne inconnue, qui m'a arrêtée par le bras, il y a plus de quinze jours, et qui m'a dit: Vous êtes la bonne de mademoiselle Blanche? Oui, lui ai-je répondu, pourquoi? Eh bien, vous prierez cette demoiselle de ne plus attendre son amant; il aime éperdument la comtesse, et il a passé avec elle en Espagne, d'où ils ont le projet de ne plus revenir. Alors l'inconnu (c'était un homme) s'est éloigné. Je croyais que je n'oserais jamais vous en parler; mais, comme je vous vois toute décidée à

partir demain pour un long voyage inutile...

— C'était un imposteur , s'écria Blanche, qui avait paru un moment attérée , c'était un horrible imposteur , payé par ce lâche de Pontac , qui met tout en usage pour me séduire. Mais nous partirons demain , nous irons nous assurer de mon malheur.

Elle se leva précipitamment , et se promena par la chambre avec une telle vitesse, une telle émotion , que vous eussiez dit d'une jeune biche, blessée d'un trait mortel.

— Oh ! mon Dieu ! calmez-vous , je vous prie , madame ; c'est peut-être , comme vous le dites , une ruse de M. de Pontac. Il est si méchant, si traître , ce vilain homme ! Voyez un peu , madame , quelle calomnie ! il ne m'a pas dit , cet inconnu , en parlant de M. Leon , il ne m'a pas dit : l'époux de madame ; il m'a répété plusieurs fois , l'a-

mant de mademoiselle Blanche. Vous êtes cependant bien mariée, je pense ?

— Non, Julie, non. Mais nous n'en sommes par moins unis, Léon et moi, pour la vie entière.

— Ah ! grand Dieu ! vous m'effrayez, madame ! moi, je vous croyais mariée. Oh ! alors...

— Alors ?... Je suis aussi sûre de son cœur que si tous les actes de notaire et de maire, toutes les bénédictions de prêtre nous avaient mariés.

— Vous pouvez être tranquille, madame, c'est comme s'il n'était jamais sorti de votre bouche, ce secret.

— Oh ! Julie, que je souffre !... Elle marchait toujours avec précipitation par sa chambre. Elle alla enfin s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte ; elle s'appuya

le coude sur le bras de son fauteuil, et ses yeux secs et hagards se fixèrent sur les arbres verts des quinconces. Elle semblait ne plus sentir, ne plus penser. Julie, un peu inquiète, levait de temps en temps les yeux de dessus sa couture, regardait la jeune femme et avait l'air de craindre qu'elle ne devînt folle. Elle pensa qu'il valait mieux lui parler que de la laisser ainsi en proie à ses douloureuses pensées.

— Madame, dit-elle, tâchant de donner à sa voix un ton ému et tremblant, madame, aimeriez-vous mieux savoir qu'il fût mort qu'infidèle? Blanche ne répondit rien.

— Il y a, dit-on, tant de voleurs et d'assassins dans les Pyrénées! Les Espagnols sont si méchants!

Blanche tressaillit, frissonna, et un moment après :

— Non, dit-elle d'un ton inspiré ; non, il n'est pas mort. Son âme serait revenue pendant lu nuit voltiger autour de moi, me carresser, me parler de son amour.

— J'ai peur des revenants, moi, madame!

Julie paraissait en effet saisie de frayeur; elle promenait de grands yeux autour de la chambre.

Il y a déjà bien des nuits que, à l'heure mystérieuse où, dit-on, les âmes des morts apparaissent aux vivants, à l'heure solennelle de minuit, je prie Dieu de laisser Léon revenir sur la terre pour me voir. Oh! s'il était mort, je l'aurais vu briller dans les ténèbres, ou j'aurais senti sa main froide sur la mienne, ou sa lèvre brûlante aurait imprimé un baiser d'adieu sur mon front endormi. Non, non, il n'est pas mort : il reviendrait, dans le silence de la nuit, consoler son amante.

— Vous l'attendez donc toujours ?

— Qui peut connaître les secrets de la Providence? J'espère toujours.

— Voilà comme nous sommes toutes, nous autres femmes : nous espérons toujours. Mais quand on est loin de son pays, et qu'on n'est pas mariée, un homme, sous un prétexte ou sous un autre, finit toujours par nous délaisser.

— Je vois que vous êtes dans une grande erreur, Julie. Parce que je vous ai dit que je ne suis pas mariée avec Léon, vous vous imaginez qu'il aurait l'âme assez basse, assez perfide pour..... Oh! si vous connaissiez mon Léon, vous n'auriez point cette idée. Mais je vous recommande le secret sur ce que je vous ai dit. C'est peut-être parce que Léon aura confié à de Pontac que nous ne sommes pas mariés, que

cet insensé a eu l'audace de m'attaquer.

— Ils sont si effrontés, ces vilains hommes!

— C'est un bien mauvais sujet, ce M. de Pontac! un traître, qui voulait séduire l'amante de son ami! Mais nous ne le reverrons plus, je lui ai interdit l'entrée de ma maison.

— C'est ce que vous avez fait de mieux, madame. Quel hypocrite! quel scélérat! Qu'il y en a peu comme ce bon M. Affaubert! Il vous a, lui, offert ses bons offices et tout l'argent dont vous pourriez avoir besoin ou fantaisie; et cela, sans nulle intention mauvaise.

— Je sais parfaitement apprécier son obligeance, et il paraît que, quoiqu'on le traite d'avare et d'usurier, il ne tient pas beaucoup à l'argent.

— Il est, dit-on, effectivement un peu

exigeant avec les riches. Mais c'est pour avoir plus à donner aux pauvres ; c'est pour pouvoir mieux obliger ses amis. Il est si bon! Pourquoi donc ne voulez-vous jamais rien accepter de sa main? Il donne toujours de si bon cœur, lui! et sans mauvais dessein au moins.

— En êtes-vous bien sûre, Julie? Vous me paraissez bien prévenue en sa faveur.

— Oh! madame! il n'y a pas d'homme qui me paraisse plus honnête que lui.

— Je ne nie pas qu'il ne soit honnête et généreux; mais je ne veux rien devoir à nul homme qu'à celui qui possède mon cœur, et qui reçut mes serments d'amour. Puis, je n'ai beson de rien du tout.

— Vous êtes trop fière, madame, permettez-moi de vous le dire. M. Léon ne vous a pas encore envoyé d'argent; vous n'en

avez bientôt plus, et vous n'en voulez pas accepter de M. Affaubert qui vous le prête ou vous le donne, à votre volonté.

— J'en ai encore assez pour notre voyage.

— Et si nous ne le trouvons pas à Bagnères ?

— Nous l'y trouverons, Julie ; mon cœur me conseille trop fortement de m'y rendre. Nous l'y trouverons !

— Mais pourquoi donc ne pas vous écrire ? Pourquoi ne pas vous faire parvenir de l'argent, comme il vous l'avait promis ? Vous êtes trahie, madame ! mais aussi vous êtes trop fidèle ! Les hommes ne méritent pas tant d'amour. Il faut savoir en prendre et en laisser. Par bonheur, il y a assez d'hommes pour que, l'un perdu, on trouve aussitôt l'autre. A votre place, je sais bien ce que je ferais, allez.

— Qui vous a appris à raisonner ainsi, Julie? Vous excitez mon indignation! ou plutôt, hélas! ma pitié. Car, enfin vous n'avez pas reçu d'éducation; votre position paraît avoir toujours été malheureuse : et la misère bannit de l'âme les nobles sentiments; votre âme n'a jamais connu la vertu ni l'amour chaste et céleste.

On frappa un petit coup à la porte, et Julie courut ouvrir. C'était Marie, la nièce de M. Affaubert. Elle était riante, et son visage semblait annoncer quelque bonne uouvelle.

— Mon oncle, dit-elle en rentrant, vient de recevoir une lettre qui lui a fait beaucoup plaisir. Je crois avoir reconnu sur l'enveloppe l'écriture de M. Léon.

— Serait-il vrai, cher ange, lui dit Blanche en l'embrassant?

— Oh! je le crois bien. Mon oncle m'a

dit aussitôt : nous allons faire une petite visite à ton amie, es-tu prête ? Il a plié la lettre avec précipitation, a demandé sa canne, et nous sommes partis. Je vous assure que nous n'avons pas perdu le temps !

— Vous a-t-il dit que c'est une lettre de Léon ?

— Non, mais je l'ai bien connu à son air, et puis j'ai vu l'écriture...

— Chère Marie, que vous me rendez heureuse ! Mais où est donc M. Affaubert ?

— Vous savez ; il a toujours tant d'affaires. Il m'a fait descendre de la voiture à la porte, en disant : monte, j'ai affaire pour une heure et demie à la banque ; dis à madame que je serai ici dans l'instant.

— L'instant ! une heure et demie ! Cette lettre venait de Bagnères ?

— Oui, oui. J'ai lu le timbre de la poste :

Bagnères, le..., je ne me rappelle pas la date.

Blanche voulait faire une toilette décente pour recevoir M. Affaubert. Marie passa dans le salon, où Julie l'accompagna. Là, quand elles se virent seules, elles eurent l'étrange conversation suivante :

— Comment se porte ton vieux juif? dit Julie, en riant aux éclats.

— Toujours comme tu l'as vu l'autre jour, amoureux enragé! Pour moi, je le crois possédé du démon.

— Qu'est-ce donc que cette nouvelle invention de lettre, que tu viens de débiter avec tant d'adresse?

— Je ne pourrais pas te le dire; j'ai fait ce qu'il m'a commandé, je ne sais pas du tout son dessein.

— Une nouvelle ruse!... Que de peines il se donne, que de dépenses il fait pour séduire

une femme qui, au bout du compte, n'est qu'une jolie fille comme toi et moi.

— Oh ! lui, il prétend qu'elle n'est pas comme les autres. Il dit qu'elle est bien plus modeste, qu'elle a un air de candeur, d'innocence !... Si tu l'entendais donc l'appeler, tantôt la chaste déesse, tantôt la petite colombe d'amour, d'autres fois une indomptable Minerve, un ange du ciel. Plus de huit jours, il ne la désignait que par le nom de *l'étoile éblouissante.* Si tu le voyais se promener tout seul à grands pas par sa chambre, par son salon, par ses jardins... répétant le nom de Blanche, de vierge divine, de rosée céleste, de fleur de bruyère bretonne; si tu l'entendais !... oh ! ma chère, tu rirais trop. Le pauvre homme est tout-à-fait fou.

— Je le croirais : la manière dont il me lâche l'argent depuis quelques jours le prou-

verait bien. Pardi ! il m'a déjà donné plus de cinq cents francs. Si cela pouvait longtemps durer ! quel bonheur, dis donc !

— Cela durera le moins qu'il pourra. Cette lettre de ce matin, dont il m'a fait raconter l'arrivée par la poste, cette lettre est une nouvelle machination infernale, au moyen de laquelle il veut, je crois, se rendre tout-à-fait maître de mademoiselle Blanche. Cette lettre, ma chère, il l'a fait copier par une espèce d'écrivain public, qui contrefait très-bien les écritures. Il lui a sans doute fait imiter celle de Léon, car je les entendais tous deux dire : le diable s'y tromperait lui-même.

— Et c'est lui qui avait composé la lettre?

— Lui-même.

— Alors, elle doit être joliment artificieuse !

— Il sera aussi habile pour tromper mademoiselle Blanche, qu'il l'a été depuis bientôt deux mois pour duper M. Léon. Il a déjà, par l'entremise de cet écrivain public, répondu plus de dix fois aux lettres que M. Léon écrivait à sa maîtresse, et il paraît que l'autre là-bas ne soupçonne rien, car il écrit toujours sur le même ton.

— M. Léon a donc déjà écrit dix lettres?

— Dix ou douze.

— Que dit-il dans ces lettres?

— Oh! pour cela, je n'en sais rien? M. Affaubert les fait brûler aussitot qu'il y a répondu. Jamais il ne m'a dit un mot de ce qu'elles contenaient.

— Il doit payer cher notre concierge, pour se faire remettre ces lettres-là?

— Cent francs chacune; il me l'a dit. Elle lui aura coûté fièrement cher.

— Si ensuite il manquait son coup!... Ce qui pourrait bien arriver sans miracle, au moins.

— Avare et amoureux comme il l'est, il serait homme à se brûler la cervelle.

— Ne crains pas cela, il est trop lâche. Mais, du reste, tant pis pour lui. Plumons-le bien toujours, tandis que nous le tenons.

— Eh bien! je t'avouerai que tout cela ne me plaît pas trop à moi; et, si je le pouvais, je ne m'en mêlerais nullement.

— Il te paie cependant bien, toi aussi, je pense?

— Oui. Mais tous ces projets, dans lesquels nous le servons, me paraissent abominables; et, si nous allions nous mettre dans quelque mauvaise affaire pour lui... ma foi! Cela ne serait pas trop plaisant.

— Bah! nous ne faisons rien de mal.

Qu'il s'arrange, lui. Mais, dis-moi donc, il ne se hasarde pas vite à faire sa déclaration d'amour.

— Il voit trop clairement qu'il serait fort mal reçu. Il se donnera même bien garde de lui laisser rien comprendre, et il m'a dit de te recommander un redoublement de discrétion. Il m'a avoué ce matin qu'il a conçu, pour arriver à son but, un plan hardi, mais immanquable. Il n'a jamais voulu m'en dire davantage; seulement il m'a chargée, à plusieurs reprises, d'inviter Blanche à venir dîner demain à sa jolie *villa des Landes*, qu'il appelle sa petite *villa de plaisirs et de mystères*. Tu sais, à trois lieues d'ici?

— Oh! oh! qu'est-ce que cela veut dire?

— Je te dis qu'il a quelque dessein infernal. Car, en vérité, comme le disent les paysans de toutes ses terres, il a

fait pacte avec le diable, qui lui fournit de l'argent et des conseils.

— Il en fera tant, qu'à la fin les gendarmes l'empoigneront.

— C'est son affaire. Mais bah ! avec de l'argent, on s'en tire toujours facilement. Il le sait bien, le vieux scélérat. La justice est comme le gouvernement, elle n'aime que l'argent.

— Oui, mais quand il mourra, il est sûr que le diable l'emportera, corps et âme.

—Tu crois donc encore, toi, qu'il y a un diable?

— S'il y en a un !... c'est lui, qui inspire à cet homme une passion si furieuse pour madame Blanche.

Oh! je l'ai vu ainsi pour bien d'autres, depuis le peu de temps que je suis avec lui. Il n'aime une femme que huit jours au plus.

— Il y a cependant bien plus de huit jours que tu es sa maîtresse, toi.

— Aussi, y a-t-il longtemps qu'il ne m'aime plus. S'il me garde, c'est parce que je lui suis utile; mais il dit bien, lui-même, qu'il ne sent plus rien pour moi. Cependant il est jaloux, même après que son amour s'est évanoui ; et il y a quelques jours, il a fait du mal, devant moi, à une jolie fille qu'il avait abandonnée depuis plus d'un mois, parce qu'il l'a rencontrée avec un jeune homme, à se promener le soir sous les grands arbres du Champ de Mars.

— C'est drôle, ces vieux!

— Lui, surtout. C'est une espèce de Turc, auquel il faudrait un sérail plein de jeunes et jolies odalisques, qu'il pût tenir enfermées, et prendre ou laisser au gré de ses désirs.

— Il pourrait choisir à sa fantaisie, et

changer tous les jours. Sont-ils scélérats, les hommes!...

— Vois un peu la singularité de ce vieux! Il était transporté de fureur, l'autre jour, contre monsieur de Pontac, parce qu'il l'a rencontré ici. Depuis que ta maîtresse a chassé ce garçon-là, comme il l'appelle, il est toujours gai, il chante comme s'il avait vingt ans. Mais était-ce réellement pour l'épouser, que de Pontac?...

— J'en suis persuadée. Il est si bête, quand il veut, ce gentilhomme!

— Elle a eu tort alors de le renvoyer, ta maîtresse.

— L'amour pour son Léon la perd, ma bonne amie.

— Blanche entra, et le dialogue des deux grisettes fut interrompu. Marie fit assez adroitement tomber la conversation sur la

beauté de la campagne, sur le doux plaisir de la solitude des bois et, tout à coup, elle ajouta:

— Tiens, à propos! j'oubliais que mon oncle veut vous inviter à venir dîner demain à sa jolie *villa des Landes*.

— M. Affaubert est beaucoup trop honnête, ainsi que vous, ma belle Marie; mais dès demain matin, je pars avec Julie pour aller rejoindre Léon. L'incertitude est pour moi le plus cruel des maux.

— Oh! mon Dieu, madame, que me dites-vous là! Mon oncle va être désolé d'une telle résolution. Une jeune femme comme vous, belle comme vous! partir seule pour un pays inconnu, éloigné de plus de soixante lieues! Quelle témérité, madame!

— Ferais-je mieux de sécher dans les plus affreuses perplexités? Pas une lettre depuis son départ!

— Mais si mon oncle en a une? comme je le crois... Alors vous resterez; alors vous viendrez à notre charmante villa, n'est-ce pas? Il y aura une fête champêtre superbe. Je viendrai vous prendre en voiture, et le lendemain je vous ramènerai. Le feu d'artifice ne sera tiré qu'à minuit. Oh! ce sera merveilleux!... au milieu des Landes!

— Qu'il me tarde de voir entrer M. Affaubert!

— Il n'y aura que le plus beau monde de la ville, madame G...; madame D..., cette anglaise nouvellement arrivée des Indes, et dont la fortune est incalculable; madame P..., cette adorable jeune mariée; madame J..., dont le nom est le plus illustre de la Guyenne; enfin je ne puis toutes vous les nommer, puisque mon oncle veut que sa maison réunisse, ce jour-là, l'élite de

la haute et belle société de Bordeaux.

Je viendrai vous chercher? allons, dites-moi : oui. Que je serai contente de vous voir! et mon oncle aussi sera content! Julie, vous serez joyeuse de voir une si belle fête!

— Mais oui, mademoiselle, fit, avec une timidité hypocrite, la caméristе perfide.

— C'est mon fidèle gardien, mon unique défenseur, cette chère Julie, dit Blanche avec bonté.

— Vous avez raison, madame, je sacrifierais ma vie pour vous.

— Il y aura un bal au milieu du bois de pins et d'accacias, ajouta encore Marie.

— J'aurais certainement du plaisir à m'égarer parmi les pins et les accacias, répondit Blanche; mais il faudrait que j'y fusse seule, et que l'Auster ou l'Aquillon courbât les têtes flexibles des arbres, en les

faisant chanter des hymnes monotones, des plaintes étouffées, des rêveries mystérieuses. Alors mon âme verrait revivre les choses passées, ou elle se promènerait dans le vague, le ténébreux avenir.

Mais, mon Dieu ! que M. Affaubert est longtemps ! s'il savait ce que je souffre ! Vous avez eu tort de m'annoncer cette lettre ; d'autant plus, mon cœur me le dit, que c'est peut-être, hélas ! une lettre de malheurs. Si M. Affaubert avait eu à m'annoncer une bonne nouvelle, il se hâterait un peu plus. Mais je crois qu'il n'ose se présenter. Mon Dieu! comme mon cœur bat! ma poitrine va se rompre !

— On frappe, dit Julie, le voilà ! Essuyez vos larmes, madame; mais non, elles sont trop belles.

A ces mots, elle court ouvrir et aperçoit

de Pontac, qui entre hardiment. A la vue de cet homme, Blanche pâlit et tremble. Celui-ci s'arrête subitement à quelques pas, et, les yeux baissés, il garde le silence. Mais Blanche, surmontant son émotion et sa timidité, lui dit avec assurance et fierté :

— J'avais prié monsieur de ne plus reparaître devant moi.

— Calmez-vous, madame, je vous en supplie, dit le jeune homme, d'une voix tremblante. Je n'ai qu'un mot à vous dire. C'est une nouvelle bien..... J'ai à vous parler de M. Léon.

— Parlez, monsieur.

— Oui, madame, de M. Léon ! Mais je ne puis parler devant ces demoiselles.

— Et moi, je ne puis vous entendre qu'en leur présence.

— Je vous prie, madame, au nom de vos

plus chers intérêts, de faire retirer ces demoiselles.

Les jeunes filles veulent sortir, mais Blanche les retient par le bras :

— Restez ici toutes deux, je vous en prie.

— Mais, madame, nous ne devons pas empêcher monsieur de vous apprendre les nouvelles importantes qu'il dit avoir à vous communiquer, dit Marie, en fixant des yeux inquiets sur de Pontac; monsieur ne saurait se comporter mal envers une jeune dame aussi respectable.

— Restez au moins dans la chambre voisine, mesdemoiselles. Monsieur ne peut avoir qu'un mot à me dire.

Marie et Julie sortirent. De Pontac restait muet devant Blanche, qu'il contemplait avec une timidité embarrassée.

— Parlez vite, monsieur, qu'avez-vous à me dire ?

— Avant tout, madame, je dois vous affirmer que vous m'avez bien mal compris, l'autre soir.

— Oh ! monsieur, ne revenez point sur cette scène ; je ne veux nulle explication.

— Je suis coupable à vos yeux, madame, permettez-moi donc de me justifier.

— Monsieur, si vous n'avez pas autre chose à me dire...

— Comment avez-vous pu si mal interpréter mes paroles ? Que j'étais loin de vouloir vous offenser, madame.

— Quelle femme honnête ne se serait indignée, en entendant un ami de son époux lui faire la honteuse proposition de devenir sa maîtresse ?

— Vous ne m'avez pas compris, madame, ha! je le pensais bien.

— Que signifiaient donc toutes vos paroles passionnées? Pourquoi avez-vous voulu me prendre les mains par force?

— Quoi! n'est-il plus permis d'offrir son cœur et sa main à la femme qu'on estime, qu'on adore?

— Mais, monsieur, je ne suis plus libre; j'appartiens à Léon, votre ami.

— Vous êtes libre, madame! Ne vous irritez donc pas de l'amour que je ressens pour vos charmes tout-puissants. Que vous êtes différente des autres femmes! Mais alors, n'ayez donc pas cette voix douce, au timbre amoureux, qui fait vibrer à la fois toutes les fibres du cœur! Défaites-vous de ces yeux noirs, pleins d'un fluide magnétique, qui lancent de tous côtés la flamme, qui fasci-

nent, qui jettent l'âme dans le délire ! Voilez ce front pudique...

— Monsieur, arrêtez... vous m'insultez par vos propos amoureux...

— Voilez ce front pudique, où rayonne la candide innocence mêlée aux brûlants transports de l'amour, aux attraits ineffables du génie.

— Cessez, monsieur, vous me fatiguez. Retirez-vous.

— Si la nature vous a créée si froide, si cruelle, pourquoi vous a-t-elle donné ce corsage, plus élégant que celui de la perdrix fuyant à travers les sillons?

— Ah ! mon Dieu, monsieur, si...

— Pourquoi vous a-t-elle ornée de cette bouche céleste, qui invite l'homme à y aller puiser le bonheur, comme au calice du lis l'abeille puise son miel odorant ?

— Monsieur, ayez pitié d'une faible et pauvre femme ; cessez vos fades discours. Si vous ne me parlez de mon Léon, si vous ne me dites promptement ce que vous avez à me dire, j'appelle les deux jeunes personnes. Vous restez muet ? Vous n'aviez donc rien à me dire ? Vous êtes donc un menteur ?

De Pontac, voyant clairement qu'il était méprisé, qu'il se rendait, par tous ses efforts, de plus en plus odieux, sentit en son âme un dépit, une rage poignante. Il s'écria tout-à-coup, d'une voix altérée par la honte et la colère :

— Hé bien ! oui, je vais vous satisfaire, je vais vous parler de votre amant. Mais vous allez verser des pleurs amers, vous allez connaitre l'affreuse vérité, vous allez voir qui de lui ou de moi vous aime le plus.

Blanche était saisie d'effroi ; elle attendait

une révélation déchirante. Sa force, si grande pour résister à toutes les attaques contre sa vertu, s'évanouissait dès qu'on lui annonçait quelque fâcheuse nouvelle relative à son amant. De Pontac s'était arrêté... il semblait hésiter à faire sa révélation ; il lisait sur le front pâle de la jeune femme, l'impression que ses paroles venaient de faire.

— Hé bien ? lui dit Blanche.

— Cet homme que vous adorez, qui a su vous inspirer un amour si frénétique ; cet homme n'est qu'un traître, un perfide et cruel séducteur ! ne l'appelez plus votre époux, malheureuse jeune fille, il n'a jamais été que votre amant. Il a tout écrit à M. Affaubert. J'ai vu la lettre. Il s'y moque de votre naïveté, de votre crédulité, de votre amour qu'il appelle un délire de vierge folle. Il a passé en Espagne avec la belle comtesse

de Valiasco, qui l'aime, ce jeune séducteur, avec une frénésie plus délirante encore que la vôtre. Il aime la comtesse, aussi lui. Qui pourrait ne pas l'aimer, en effet, cette femme? Ornée de tous les genres de beautés, riche et puissante comme une souveraine, d'une des plus nobles familles d'Espagne, elle a reçu du ciel tout ce qui peut plaire à un homme, tout ce qui peut l'enivrer d'amour.

Blanche s'était laissée tomber dans un fauteuil, elle gardait le silence, elle penchait sa tête vers la terre, elle était frappée de la foudre. Mais elle se releva tout-à-coup :

— Mensonge effronté!... hideuse calomnie!...

— Croyez à mes paroles, madame! Ce que je vous dis aujourd'hui, il y a déjà longtemps que je le sais, mais je craignais de vous porter un coup trop violent, en

vous déclarant la vérité. Si je n'eusse été certain de la perfide conduite de Léon, si je n'eusse lu de mes yeux la lettre qu'il a écrite à M. Affaubert, jamais je ne vous aurais avoué mon amour. Cette déclaration que vous avez prise pour une insulte, était une honnête demande de votre main. Vous me reprochiez de trahir mon ami, de vouloir séduire la femme qu'il adorait; cependant je ne faisais que réparer, autant qu'il m'était possible, l'horrible conduite d'un traître. Je ne voulais vous dévoiler cette nouvelle, si amère pour votre cœur, que le jour qu'elle vous aurait fait moins de mal; vous m'avez forcé à parler.

— Vous mentez, monsieur!... vous mentez!..

— Voilà l'homme que vous me préférez cependant!

Moi, qui vous offre mon nom, mon cœur, ma fortune! Oubliez cet homme. madame! oubliez!..

— Léon, s'écria-t-elle, en levant vers le ciel ses tremblantes mains, Léon, âme vertueuse et magnanime! non, tu n'es pas coupable, et si tu pouvais entendre du lieu où tu es les atroces calomnies que vient de proférer cette bouche menteuse, tu accourrais te venger et me consoler. Demain, ô mon Léon, je partirai pour aller te rejoindre!

Puis se tournant vers le gentilhomme, elle ajouta : Je suis l'épouse de celui que votre langue venimeuse voudrait en vain noircir de son mortel poison. Oui, il est mon époux! Dieu a reçu nos serments d'amour. C'est le seul mariage que Dieu ait formé, qu'il ratifie au ciel! Tout le reste

n'est que vaines formalités humaines.

— J'ai vu la lettre qu'il a écrite, vous dis-je, je ne suis point un menteur.

— Montrez-la donc!.. Ah fourbe!.. Vous me croyiez donc assez simple pour tomber dans votre piége grossier! Sortez d'ici, sortez!..

Elle courut à la porte, appela les deux jeunes filles; celles-ci, qui déjà avaient été plusieurs fois sur le point d'entrer, quand elles avaient entendu Blanche élever la voix, se précipitèrent dans la chambre; elles virent avec effroi la pâleur de Blanche. De Pontac, le visage noir de colère et de honte, saisit son chapeau, qui était sur une chaise et sortit précipitamment.

Le voilà sur la promenade des Quinconces, il parcourt à grands pas les sombres allées, fait dix fois le tour des bains élégants et

frais, qui se cachent dans les massifs des noires têtes d'ormeaux; il s'approche bientôt du fleuve, erre sur la grève, s'arrête subitement pour contempler son image dans les flots jaunâtres et troubles. Quelles tristes idées l'agitent!.. Pourquoi donc cette belle jeune fille ne veut-elle pas l'aimer? La fidélité qu'elle affecte pour Léon est-elle bien réelle?.. Elle serait alors bien malheureuse, bien digne de pitié! Léon l'a certainement abandonnée, pour la superbe comtesse espagnole.... N'en aimerait-elle pas déjà un autre?.. Elle est si belle!.. il y a tant de riches flâneurs, qui tournent continuellement dans ce quartier, cherchant une proie à dévorer!.. Les femmes sont si faibles, si fourbes!.. si adroites à cacher leurs intrigues!.. Blanche a pour la servir cette infâme Julie, cette fille qui l'a trahi tant de fois *lui-*

même, sans qu'il ait jamais pu la surprendre et la convaincre!... cette prostituée, qui a vécu plusieurs mois dans une maison publique!.. Ah! Blanche, cette perle de rosée matinale dont le ciel avait embelli les landes sauvages de la Bretagne, cette étoile radieuse des nuits pures et tranquilles, Blanche a vendu sa beauté, sa vertu, à quelque monstre affamé !.. Elle n'a pas voulu l'entendre, lui!.. lui, qui offrait sa main, lui, qui voulait donner sa fortune, lui, qui élevait cette femme de l'humble condition de bergère qu'elle a été, à la brillante position d'épouse d'un noble, riche et savant gentilhomme!... Cependant elle est peut-être encore pure et vertueuse; elle s'imagine peut-être que son Léon ne l'a pas abandonnée, qu'il l'aime toujours, qu'il reviendra... pauvre femme!.. Que les hommes sont pervers!..

qu'ils ont le cœur féroce!.. Ce Léon, qui paraissait si dévoué pour cette jeune fille, qui passait pour bon, pour honnête, qui sait si bien distinguer le juste de l'injuste, que les lettres ont éclairé de leur flambeau céleste, qu'on aurait pris pour un petit Platon; eh bien! ce Léon a abandonné à Bordeaux, dans cette ville de plaisirs et de prostitution, un ange d'inexpérience et de naïveté, une villageoise de l'innocente et simple Bretatagne!... Il la délaisse, pour suivre une grande dame sans mœurs, une femme adultère!... Oh! que l'homme est un affreux démon!... Que les femmes sont dignes de pitié!... ...

Voilà comme raisonnaît de Pontac, tantôt marchant vite sur le bord du fleuve, comme un homme qui a résolu de mourir, mais qui hésite à se jeter dans les flots, tantôt s'ar-

rêtant et demeurant immobile, comme la statue de quelque grand marin, dressée sur le port pour encourager et embellir les travaux des hommes de mer, ou comme la vielle mère qui attend le retour de son fils, parti il y a deux ans pour les Grandes-Indes. Pauvre de Pontac! il n'avait jamais connu de jeunes filles vraiment aimantes, réellement vertueuses, il avait lu mille ouvrages où les femmes étaient maltraitées, et jamais il n'avait ouvert ceux où sont consignées leurs belles actions, où sont chantés leur dévoûment, leur force d'âme, leur fidélité. Il avait toujours hanté des jeunes gens de bonne famille, comme dit le monde, mais corrompus et sans expérience; il était lié avec monsieur Affaubert, qui avait la plus mauvaise opinion des femmes. De plus, M. Affaubert l'avait excité dans sa passion pour Blanche;

le vieux roué voyait avec jalousie et frayeur que de Pontac se présentait souvent chez la jeune dame, il craignait, et non sans raison, que l'amour chevaleresque de ce jeune étourdi, comme il l'appelait, ne contrariât ses projets amoureux; alors pour le rendre odieux à Blanche, et le faire bannir de sa présence, il l'avait poussé à la sotte déclaration que celui-ci venait de faire; il lui avait assuré que la jeune fille était délaissée, que Léon, sous prétexte d'aller aux eaux de Bagnères, avait suivi la comtesse et habitait avec elle un somptueux hôtel à Séville; il avait reçu, lui avait-il dit, plusieurs lettres de son jeune ami Léon; et même il lui en avait donné une à lire.

« Vous ferez une action de vrai gentilhomme, lui avait-il souvent répété depuis dix jours, en donnant votre cœur et votre main

à la petite Bretonne ; elle fera peut-être d'abord quelques difficultés, parce qu'elle est drôle avec ses idées de vertu ; mais vous finirez par la vaincre et vous pourrez vous vanter d'avoir la plus gentille créature qui soit sous la voûte céleste. Je ne conçois pas cet hypocrite, ce jésuite de Léon, d'abandonner une chaste vierge pour suivre une p... d'espagnole. Mais c'est une comtesse !... elle est puissamment riche !.. Léon est, je crois, assez pauvre, lui. Ma foi, je n'oserai pas absolument dire qu'il a tort. Que diable ! il faut d'abord des écus ; sans cela on ne va pas loin... »

Le matin même du jour de cette scène, le rusé vieillard était entré sous un futile prétexte chez de Pontac, lui avait, comme par hasard, montré la fausse lettre de Léon, qu'il disait avoir reçue la veille. Dans cette

lettre, Léon se montrait amoureux passionné de la comtesse, et des plaisirs du beau monde où elle le menait ; il priait M. Affaubert de renvoyer Blanche dans son village, et il lui annonçait qu'il lui faisait passer pour elle une assez belle somme ; mais il recommandait fortement de ne lui donner cet argent que quand elle serait rentrée chez son père. Cette lettre était pleine de jolies choses pour de Pontac et quelques autres amis ; mais il y avait peu de chose pour la jeune fille que son amant paraissait ne plus regarder, de sa nouvelle position, que comme une de ces petites filles qu'on trouve dans les grandes villes, et qui paraissent aux libertins destinées par le créateur à passer faire quelques moments agréables aux riches, aux heureux du siècle. Ce Léon, naguère amant si passionné, semblait ne voir désor-

mais dans sa maîtresse, qu'un hochet charmant d'abord, mais qui devient bientôt ennuyeux et dont on se défait, quand on ne veut pas le briser par reconnaissance du plaisir qu'il nous a procuré.

M. Affaubert parti, de Pontac plein d'espérance, joyeux, ivre d'amour, était accouru chez Blanche, et nous venons de voir la scène qui s'était passée entre lui et la jeune femme. M. Affaubert avait tout prévu : il avait fait suivre le gentilhomme, sa dupe, par un espion, qui était revenu l'avertir dès que de Pontac était sorti furieux et tout bouleversé.

« Il va bien, avait dit l'espion à M. Affaubert ; vous jureriez que le diable le possède; je l'ai vu s'enfoncer sous les arbres touffus des Quinconces, pour tâcher, sans doute, d'y cacher sa honte. Puis il s'est dirigé vers la

Garonne, je croirais presque qu'il s'y est jeté. Son compte est bon, allez, il n'y reviendra pas. »

Merci, avait fait Affaubert; tiens! et il lui avait donné de l'argent.



CHAPITRE VII.

La vertu a triomphé.

De Pontac sorti, les deux jeunes filles, debout au milieu de la chambre, se regardaient d'un air ébahi, effrayé. Blanche, presque évanouie sur son divan, les cheveux épars, les mains levées vers le ciel, répétait en sanglotant : O mon Dieu ! mon Dieu !.. non,

non!.. Il n'a pas ainsi oublié, trahi son épouse, sa Blanche! Ce sont d'affreuses calomnies!

— Il vous a donc appris de bien mauvaises nouvelles, Madame? dit en hésitant Julie.

— Que je souffre! Mais demain nous partirons pour aller nous assurer de mon malheur. Que le temps s'écoule lentement, et que d'heures avant que nous soyons à Bagnères!... ô mon Dieu! quel homme affreux que ce de Pontac! Et le pauvre Léon qui le prenait pour son meilleur ami! On sonne! Ah! Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce encore? Quelque mauvaise nouvelle! quelque démon sous la figure d'homme!

— Oh! non, madame; c'est sans doute mon oncle, dit Marie.

Julie va ouvrir et M. Affaubert paraît.

— Je savais bien que c'était mon oncle! s'écrie Marie en l'embrassant.

— Je croyais vous trouver au piano, mesdemoiselles, à exécuter quelque joli morceau de musique,et voilà tous ces charmants minois bouleversés! Comme vous êtes pâle et agitée, madame! Quel malheur est donc tout-à-coup venu fondre sur votre tête?

— Serait-il vrai, monsieur, que vous ayez reçu des lettres de Léon?

— Et, s'il vous plaît, madame, de qui tenez-vous cette nouvelle?

— De M. de Pontac, qui sort d'ici.

— Défiez-vous de ce jeune étourdi, madame. L'amitié que j'ai pour vous me fait un devoir de vous en avertir.

— C'est un bien mauvais sujet! Mais, monsieur, répondez, s'il vous plaît, à ma question : Avez-vous reçu des lettres de Léon?

— Le pauvre de Pontac suit l'exemple d'une foule de jeunes gens, dont il fait malheureusement sa société habituelle. Ces garçons, qui portent tous une barbe de bouc, sont d'audacieux corrupteurs ! Que de victimes ils font tous les jours !

— Je l'ai chassé d'ici ; j'espère bien ne jamais le revoir.

— Il vous a insultée, madame? Le misérable! Je veux être votre protecteur, moi, comme je suis celui de ma charmante nièce.

— Que vous êtes bon, vous, mon oncle !

— Je vous remercie, monsieur ; je n'ai nul besoin de protecteur. Je n'en veux d'autre que Léon. Je pars demain pour le rejoindre en quelque pays qu'il soit. Vous ne voulez donc pas, monsieur, me dire si vous avez reçu quelques lettres de lui ?

— Pardonnez-moi, madame, je n'ai rien à vous refuser. Mais expliquez-moi d'abord ce que vous voulez dire, quand vous parlez d'aller dès demain le rejoindre?

—Oui, monsieur ; demain à quatre heures du matin, je pars avec Julie pour Bagnères.

— Comment, madame, vous oseriez vous exposer sur une route inconnue? Votre rare beauté, votre jeunesse inexpérimentée, votre santé chancelante, tout vous interdit l'exécution de ce téméraire projet.

— Puis-je demeurer plus longtemps dans l'ignorance du sort de mon jeune époux? Voulez-vous donc que je meure ici consumée par les fiévreuses angoisses de l'inquiétude? Ne vaut-il pas mieux périr, en allant trouver celui qu'on aime, que de mourir en l'attendant? Puis, Dieu n'est-il pas partout pour me protéger de sa main puissante? Je me

sens une force surnaturelle ; je ne redoute rien. Pour aller près de Léon, je triompherais, je crois, de la mort même.

— Que votre âme est belle et aimante ! mais que votre amour, que votre vertu est mal récompensée !

— Que voulez-vous dire, monsieur ?... Manqueriez-vous de franchise à mon égard ?

— Je vous vois, madame, je dois enfin vous l'avouer, dans une fâcheuse position.

— Mais montrez-moi donc ces lettres dont m'a parlé M. de Pontac !

— Il est des moments dans la vie où tout semble nous abandonner. C'est alors qu'il faut une force d'âme qui se trouve rarement chez les femmes, même les mieux organisées.

— Vous me torturez, monsieur. Vos paroles semblent n'avoir d'autre but que de

me préparer à entendre la nouvelle d'un grand malheur. Parlez, je vous en conjure, parlez, pour l'amour de Dieu !

— Vous sentez-vous assez de courage pour m'écouter, pour entendre une triste nouvelle que jusqu'ici je n'avais pas osé vous découvrir, quoiqu'il y ait déjà assez de temps que...

— Mais, je la sais votre nouvelle ! De Pontac me l'a dite ! elle est fausse votre nouvelle ! c'est une affreuse calomnie !...

— Je crois difficilement qu'une âme tendre, amoureuse comme la vôtre, puisse avoir assez de courage, assez de force pour supporter...

— Vous ne voyez donc pas que la plus affreuse nouvelle ne me ferait pas autant de mal que l'anxiété!.. Vous m'annoncez, en termes voilés, plus de malheurs qu'il ne peut

en arriver à une créature humaine. Vous vous complaisez à mon martyre : quelle affreuse cruauté ! Et moi qui vous croyais bon !... Je puis tout entendre, je n'ai jamais senti en mon âme tant de courage, de force, d'énergie pour repousser la mauvaise fortune, pour triompher du malheur. Dieu, sans doute, me soutient.

— Moi aussi, madame, comme un Dieu tutélaire, je veux vous soutenir, vous défendre envers et contre tous : contre de Pontac, contre tous ces jeunes fous, ces élégants écervelés dont Bordeaux fourmille. Vous voyez ma belle nièce !.. Eh bien ! le croiriez-vous, madame ? un jeune Espagnol, fort riche et très-beau garçon, mais une tête !... un cœur volcaniques !.. ne voulait-il pas me l'enlever ! Elle l'aurait suivi, la pauvre jeune fille, et se serait vue abandonnée dans quelque ville

éloignée, où elle n'aurait plus eu son cher oncle, cet oncle, qui l'aime tant, qui l'aurait pleurée, la pauvre créature! Mais j'ai été assez heureux pour la sauver, cette belle enfant, et un de ces jours, je vais la marier à un ami, homme raisonnable, et vert encore, car il n'a pas plus de soixante à soixante-cinq ans. Il est extraordinairement riche et fera ma jolie Marie très-heureuse. Je ne souffrirais pas pour tout au monde qu'une aussi charmante nièce prêtât l'oreille aux paroles mielleuses de quelqu'un de ces fashionnables, de ces barbes de bouc qui rendent les femmes plus malheureuses encore, en les épousant qu'en les délaissant, après avoir contenté leur passion.

— C'est un sort affreux que d'être née femme.

— Un homme riche et d'un certain âge

est un heureux choix pour une jeune personne. Il ne peut manquer d'aimer, d'adorer sa jeune épouse. Il dépose à ses pieds tous ses trésors ; il lui consacre tous ses instants ; il l'environne de délices, de voluptés.

— Sans doute, un homme riche, d'un âge raisonnable est un bon parti.

— Je le crois !... c'est autre chose qu'un freluquet, qui n'ayant pour tout bien que la jeunesse et quelques futiles connaissances littéraires, traîne loin de son village une jeune et belle fille, pour l'abandonner en proie à la douleur, à la misère, et suivre une grande dame sans pudeur.

— Monsieur !...

Elle ne put pas en dire davantage.

—Vous êtes pâle, vous souffrez, madame; vous avez, sans doute, besoin de repos ; nous allons nous retirer.— Il fit quelques pas vers

la porte ,puis se retournant tout-à-coup :— Marie vous a-t-elle dit que demain je donne une grande fête à ma villa des landes et que je compte sur votre présence, qui en sera le plus bel ornement ?

— Vous savez, monsieur, que demain je pars pour Bagnères.

— Non, madame, vous ne le pouvez !... vous ne le pouvez !... M. Léon n'y est point.

— Où est-il donc ?

— Où ?... Venez demain à ma villa. C'est là que je vous parlerai en liberté, à cœur ouvert ; c'est là que je vous dévoilerai votre malheur et en même temps votre félicité ; oui, votre félicité, mille fois plus grande que votre malheur. Oh ! Dieu vous protége.

— Venez, madame, dit Marie, joignant ses prières aux paroles de son oncle ; la cam-

pagne vous fera oublier vos chagrins. Je viendrai vous prendre en voiture ; vous consentez, n'est-ce pas, madame ?

— Ma résolution est inébranlable. C'est la voix de Dieu qui me crie au fond de l'âme que je dois partir, que j'aurais dû partir depuis longtemps.

— Madame, permettez-moi alors de vous dire deux mots en particulier. Retirez-vous un moment, Julie, s'il vous plaît ; et vous aussi, ma nièce.

Les deux jeunes filles passèrent dans la pièce voisine, il règna un moment de silence. M. Affaubert fixa ses petits yeux méchants sur la belle Bretonne, il semblait faire un effort pour parler, sans pouvoir y parvenir. Blanche, l'air tranquille et déterminé, le front blême et résigné, mais les lèvres et les joues agitées d'un tremblement convulsif,

attendait qu'il plût à l'homme de s'expliquer.

— Madame, dit-il enfin, de Pontac ne vous a dit que trop vrai : Léon vous a abandonnée ; il est en Espagne avec la comtesse de Valiasco, qu'il aime, qu'il idolâtre comme un jeune insensé qu'il est.

A ces mots, Blanche laissa s'échapper un cri de désespoir et se leva subitement de son fauteuil, où elle retomba aussitôt. Elle voulait retenir ses sanglots et ses larmes, mais sa poitrine oppressée laissait sortir, malgré ses efforts, de longs et douloureux soupirs ; ses pleurs tombaient à terre comme de grosses perles transparentes. Affaubert resta un moment muet et presque effrayé de l'effet de ses paroles.

Enfin il se décida à poursuivre :

— Calmez votre douleur, ma jolie petite

bretonne. — Blanche parut ne pas l'entendre. — Votre infidèle amant ne mérite pas les regrets d'une si délicieuse jeune fille. Écoutez-moi, s'il vous plaît. — La jeune femme paraissait sourde à toutes ses paroles. — Allons, continua-t-il, en s'approchant et lui mettant la main sur le cou, cou blanc et potelé, plus frais que la corole d'un lis, au milieu d'un jardin solitaire, cou adorable, dont sa tête, penchée sur son sein, laissait la plus séduisante partie à découvert; allons, j'ai à vous confier un secret qui pourra vous consoler un peu.

Blanche, sentant la main brûlante du vieux Affaubert, releva la tête et le regarda avec effroi.

— Ne craignez rien, mon bel ange, je veux vous tirer du malheur, moi; je veux réparer tous les torts de ces jeunes gens envers vous.

Blanche avait reculé son fauteuil et repoussé la main de l'audacieux vieillard.

— Vous n'avez rien à redouter de moi, poursuivit-il avec une grande apparence de sang-froid. Pour vous mieux prouver combien je vous aime d'un amour pur et loyal, je vous offre ma main ; je vous supplie de consentir à devenir mon épouse.

Blanche le regarda avec étonnement ; elle écoutait ; elle croyait n'avoir pas bien entendu.

— Oui, ma belle enfant, continuait-il, enhardi par le silence de la jeune femme, cela vous étonne peut-être ; mais, je vous l'avoue, il y a longtemps que je me sens épris d'amour pour vos charmes. Je n'osais vous le dire. Aujourd'hui que je vous vois abandonnée cruellement par celui dans l'amour duquel vous aviez mis toute votre confiance,

aujourd'hui je vous découvre le fond de mon cœur. Ma fortune est immense, comme vous le savez sans doute ; je vous en donne dès aujourd'hui la moitié, et votre bonheur est assuré. Allons, répondez-moi, acceptez-vous ?... Quoi, vous ne dites rien ? Ma générosité vous surprend ?... Je ne suis pas un traître, moi, comme ces jeunes gens.

Les yeux si doux et si purs de Blanche s'étaient remplis de colère, d'indignation et de mépris. Affaubert s'était tû, il attendait une réponse ; mais la jeune femme paraissait frappée de mutisme.

— Madame j'attends votre réponse. — Il la lisait admirablement claire, dans les yeux de Blanche, mais il voulait la forcer à parler, afin de pouvoir combattre les raisons qu'elle lui objecterait, et développer ses offres généreuses aux regards éblouis de

celle qu'il avait toujours regardée comme une enfant sans expérience. Elle se leva, marcha droit à la porte, qu'elle ouvrit; Affaubert l'avait suivie machinalement, et comme entraîné et subjugué par l'air imposant qu'elle venait de prendre. Elle se retira un peu pour le laisser passer avant elle, comme par politesse ; il ne comprenait rien à une telle conduite ; il sortit ; aussitôt la porte se referma précipitamment, et il entendit la clé tourner dans la serrure et les verrous se pousser avec force. La honte et la colère le saisirent, il pensa un moment à défoncer la porte, pour forcer Blanche à s'expliquer nettement; il regardait avec des yeux foudroyants cette porte fermée et si bien verrouillée. Cependant Marie et Julie, qui venaient de voir la fin de cette scène extraordinaire, le suivaient attentivement des yeux.

Il tourna de leur côté sa figure noire de fureur et de rage, alors elles ne purent retenir un grand éclat de rire. Il leva sa canne et leur dit à voix basse : si je vous tenais dans quelque lieu écarté !.. Marche devant moi, toi, Marie ; et toi, mauvaise grisette, je te retrouverai, ainsi que ton insolente maîtresse. Oh ! quel affront sanglant ! murmurait-il, en descendant l'escalier. Pourquoi aussi, me suis-je laissé aller à lui avouer mon amour ? Je l'ai crue moins déterminée à me repousser ; l'occasion me paraissait favorable. Quelle audace de la part d'une petite paysanne ! Ah ! je vais me venger !

Il était déjà au bas de l'escalier et près de sortir dans la rue :

Oh ! dit-il, une idée !

Il remonta en courant, frappa doucement à la porte. Julie vint ouvrir ; elle riait encore.

— C'est bien, lui dit-il, mais écoute : si tu vois que ta maîtresse persiste dans sa résolution de partir pour Bagnères ; fais-le moi savoir, envoie moi un exprès, fût-il une heure du matin. Il y a cent francs pour toi. Promets-tu ?

— Certainement. Mais quel est votre dessein ?

— Peu t'importe !.. Tu le sauras bientôt.

— Cent francs comptant !

— Cent francs comptant !

Il redescendit et sortit, se dirigeant à travers les Quinconces. Il aperçut de Pontac assis sur un banc de pierre, et le front appuyé dans sa main.

— Ah ! mon ami, lui dit-il, prenant un air demi-narquois, demi-compatissant, je viens d'apprendre la manière indigne dont vous avez été traité par la belle Bretonne ;

elle a fait la prude avec vous, mais soyez bien persuadé qu'elle n'est pas ainsi avec tout le monde. — De Pontac le considérait d'un air honteux et méfiant. — Ma foi, mon jeune ami, ajouta-t-il, je prends part à votre douleur; votre amour et votre honneur ont été indignement traités. — En parlant ainsi, il laissa échapper un de ces petits éclats de rire sataniques qui lui étaient familiers, quand il se moquait.

De Pontac avait déjà eu l'idée qu'il pourrait bien être la dupe de M. Affaubert, et que celui-ci de son côté travaillait à séduire Blanche; le ton, l'air railleur du vieux roué, la gaîté qu'il affectait avec un art surprenant, tout contribua à confirmer de Pontac dans son soupçon.

— Vieux scélérat, dit-il, avec l'accent concentré de la rage, vieux traître, c'est

à vous qu'elle s'est donnée ; vous m'avez joué !

— Oh ! l'ami, sur quel ton vous le prenez !.. Pas d'injures, s'il vous plaît! Etes-vous fou ? Parce que vous ne plaisez pas, que vos brillantes offres sont repoussées, que vos paroles d'amour sont trouvées fades, vous vous en prenez à moi ! Diable, mon jeune ami ! sachez mieux apprécier ceux qui vous aiment.

— Je vous connais si rusé et si ardent suborneur, que...

— Allons, au lieu de passer votre temps à m'accuser de votre malheur, moi votre meilleur ami, croyez-moi, retournez vers cette femme cruelle, et vous serez peut-être assez heureux pour la fléchir à force d'amour et de constance. Elle part dès quatre heures du matin, et si vous la laissez s'échapper,

c'en est fait; il n'y aura plus d'espoir.

— Oui, elle vous aime! j'en suis sûr maintenant; vous êtes trop joyeux. Vous voulez m'envoyer recevoir un dernier affront, sans doute plus sanglant encore que les deux autres.

— Mais, mon pauvre de Pontac, je crois que vous devenez fou!... réellement!... eh bien! laissez-la partir, qu'elle aille à Bagnères ou en Espagne, qu'est-ce que cela me fait, à moi?

— Ce que cela vous fait?... ah! vieux traître, vieux libertin! mais quand vous êtes venu me troubler ici, tout à l'heure, je méditais un projet... un projet qui vous empêchera bien de la posséder plus longtemps; car, sans doute, vous l'avez déjà flétrie. Je vais l'exécuter; il ne reste plus d'autre moyen de laver la souillure dont vous l'avez cou-

verte et l'affront cruel qu'elle m'a fait par votre ordre,

A ces mots, il se lève et se dirige à pas précipités du côté de la demeure de Blanche. M. Affaubert le rappelle; mais le jeune homme, sans rien entendre, marche toujours et bientôt disparaît.

Il est certainement fou, dit Affaubert en haussant les épaules. Pauvre garçon! il l'aime, comme on aime à son âge, comme une dupe véritable. Il serait capable de faire quelque sottise pour elle, si elle y consentait; mais elle a une bonne tête; c'est une Bretonne!.... et de Pontac est digne de pitié de s'attaquer à cette lionne sauvage. C'est bien, qu'il aille encore la faire souffrir un peu, la faire pleurer. Ils vont faire un beau vacarme tous deux!.. C'est tout juste ce qu'il me faut, n'est-

ce pas, Marie? Tu ne me réponds rien, et me laisses parler seul comme un insensé.

— Ma foi! monsieur, que voulez-vous que je vous dise, moi? Je ne comprends rien à tous vos projets; je ne sais pas ce que vous méditez pour triompher enfin de cette fille.

— De cette fille!... Tu la prends donc pour une créature de ton espèce? Sache que je l'admire et qu'elle est digne d'être adorée.

— Ah! peste! je ne savais pas cela.

— Toi et Julie, ta semblable, vous ne méritez pas d'habiter sous le même toit que cette angélique beauté.

— Vous nous ravalez, monsieur.

— Pas assez. Mais tais-toi, laisse-moi méditer ce qu'il me convient de faire. Car si elle part demain, nos espérances sont détruites pour toujours; elle découvrira

nos ruses, et Léon, qui n'est pas toujours patient, est capable de venir m'en demander raison, et me fourrer une balle dans le cerveau. Tu ris, mais ce que je te dis là est trop vrai, et il nous importe de tout risquer pour arrêter son départ et vaincre sa résistance à mon amour.

— Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire.

— Tais-toi donc et laisse-moi méditer, mûrir mon vieux projet ; je dis vieux, car dès le commencement, j'avais vu ce qu'il y avait à faire.

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas fait?

— Mais je suis encore à temps. Tiens, montons dans ce fiacre. Je vais te reconduire chez toi. Car tu ne peux plus que me gêner dans l'exécution de mon plan.

B'anche était restée seule dans sa chambre;

aussitôt après le départ de M. Affaubert, elle avait envoyé Julie retenir leurs places aux messageries royales. Elle avait le visage en feu, et sur son front, toujours si doux et si pur, éclatait une énergie sublime, une grandeur, une vertu surnaturelles.

Quelle affreuse journée! se dit-elle, en laissant échapper un soupir amer. Les horribles mensonges de ces deux hommes, leurs propositions perfides et insensées m'ont jetée dans un trouble étrange! Mon esprit, comme égaré dans un labyrinthe ténébreux, ne voit que piéges, qu'abîmes sous mes pas... Non, Léon ne m'a pas trahie! Non, il ne s'est pas enfui en Espagne avec la comtesse. Il a quitté sa mère, ses sœurs, toute sa famille, pour moi seule; il m'a toujours témoigné le plus constant amour. Ah! s'il eût été tel qu'on a voulu aujourd'hui me le moutrer, il ne m'eût

pas aimée d'un amour si pur, si angélique; il eût voulu triompher de ma faiblesse ; et il le pouvait, ô mon Dieu ! vous le savez, vous qui lisez au fond des cœurs. La femme qui brûle d'amour ne peut résister à son amant !... Lui, il respectait ma virginité, il l'adorait, comme une fleur du ciel. Cher Léon, il palpitait près de moi de ces platoniques ardeurs qui ne se voient que parmi les anges ! Tout ce qu'ils viennent de me dire, ces deux hommes, est faux. Ce sont d'infâmes embûches tendues à ma jeunesse. Oh! oui, je le sens, une voix intérieure me le crie, une clarté d'en haut me le montre ; ces hommes ont juré ma perte ; ils ont tramé quelque vil complot dont je serai la victime. Mais je vais déjouer leurs coupables projets, je pars demain. Peut-être Léon aussi est-il en proie à l'inquiétude, à l'angoisse, peut-

être lui a-t-on dit aussi que je l'ai trahi pour me donner à quelqu'autre !... Mais Léon, mon adorable ami, pourquoi ne m'as-tu pas écoutée, quand je te priais de ne pas t'éloigner de moi, de ne pas me laisser ainsi seule dans une ville inconnue ?... Ah ! tu as eu tort. Tu t'es laissé aveugler par l'ambition, par le désir de la richesse ; sans doute tu n'as voulu la fortune que pour moi, pour embellir ma vie ! Tu ne savais pas combien les hommes sont méchants, et tu laissais ainsi en butte à leur perversité ton plus précieux trésor, ta Blanche. Tu t'exposais toi-même à la séduction d'une Espagnole au cœur passionné, au sang brûlant !... Mais, misérable que je suis ! à cette heure même n'est-il pas à ses pieds ; ne lui jure-t-il point un amour éternel ? Ne le serre-t-elle point, cette odieuse comtesse, entre ses bras frémissants, sur

son sein gonflé d'amour !... Oh ! quel horrible tourment passe par mon cœur et l'étouffe ! Léon, tu as peut-être détruit pour toujours ce bonheur qui nous souriait déjà, et que nous étions près d'atteindre, cette félicité divine qui n'existe que pour les âmes amoureuses en possession de l'objet de leurs soupirs ! Oh ! mon bel époux ! tu ne pensais pas que les amants ne doivent jamais se quitter, ne fût-ce que pour un seul jour.

Dans ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit subitement et Blanche vit de Pontac. Il portait la tête haute, il était pâle comme un linceul, tous ses nerfs étaient agités ; ses yeux hagards se fixèrent sur la figure de la jeune femme et, dans un silence effrayant, il la contemplait. Blanche épouvantée se leva pour fuir, mais il l'arrêta en saisissant son bras qu'il étreignit convulsivement.

— Que vous êtes savante dans l'art des femmes ! s'écria-t-il ; que vous savez bien jouer votre rôle! Ah! je vous admire, madame !... En vérité, je vous admire ! Vous repoussez avec mépris le dévoué, le brûlant amour d'un jeune homme loyal et sensible, qui vous offre sa main et ses richesses !... et vous vous abandonnez à l'infâme passion d'un perfide vieillard, qui a déjà précipité tant d'infortunées dans le gouffre du déshonneur et de l'infamie !... Malédiction !.. malédiction !...

— Que voulez-vous dire, monsieur? lui répartit Blanche d'un ton assuré. Que signifie ce transport fébrile ? Vous avez perdu la raison !.. sortez à l'instant, où j'appelle à mon secours.

— Ce que je veux dire !.. elle demande ce que je veux dire !.. O Dieu !.. je veux dire

que vous êtes, et, sans doute, depuis longtemps, la maîtresse de cet abominable vieux libertin qui sort d'ici. Il me l'a dit lui-même, l'audacieux vieillard, il me l'a dit, pour me tuer de désespoir, parce qu'il sait que je vous aime, que je meurs d'amour pour vous. Ah! pour une jeune fille, c'est parfaitement calculé, madame! Une coquette expérimentée n'aurait pas mieux fait. Je vous en félicite, madame! Et moi, qui vous croyais naïve et simple comme la marguerite des champs!.. Vous avez calculé qu'il est vieux, lui, qu'il ne pourra vous compromettre... n'est-ce pas? Oh! c'est bien pensé! Car si Léon s'avise, dans quelques mois, de laisser la belle comtesse, pour revenir vers la villageoise, hé bien! la naïve et innocente villageoise se présentera devant lui avec cet air de candeur et de pureté qu'elle sait si bien revêtir;

elle ne craindra pas les discours du public; elle n'aura eu d'autre société, d'autre amant qu'un vieux scélérat, affublé du manteau de l'hypocrisie.

— Vous me calomniez d'une manière atroce, monsieur ! Vous êtes un fou ou un scélérat.

— Oui, oui ! pardieu ! je suis un fou, un scélérat, je la calomnie ! Oh ! oui, je la calomnie !.. N'est-ce pas que je vous calomnie? Que vous êtes une jeune fille sans tache ! O douleur déchirante ! ô rage d'enfer ! Dans le cœur d'une jeune fille que j'adore, je me verrai préférer un odieux libertin, un dégoûtant vieillard !..

— Retirez-vous, s'il vous plaît, monsieur : vous êtes dans le délire.

— Mais oui, je suis dans le délire ; la fièvre, une fièvre brûlante me dévore ; la ja-

lousie, la honte!.. Me préférer un hideux débauché! l'accepter pour amant! me refuser pour époux!.. malédiction!..

Mais, tenez, madame, ma colère s'apaise; mon cœur est calme désormais... Allons, dites-moi que vous m'aimez, madame; que vous voulez n'aimer que moi; consentez à devenir ma belle, ma ravissante épouse.

— Je vous en conjure, monsieur, retirez-vous. Je n'aime, je ne veux aimer que mon Léon. Ne me fatiguez pas davantage.

— Je ne suis plus en colère, madame! Je viens de vous le dire; je vous parle avec le plus grand sang-froid: Acceptez ma main, mon cœur; ou votre existence et la mienne, en même temps, vont cesser!

Il tira un petit poignard de la poche de son habit, et saisissant la jeune fille par le bras, il l'appuya sur sa poitrine en disant:

— Ne criez pas !.. ne criez pas ou vous êtes morte.

— Je ne crains pas la mort, lâche assassin ! Au secours ! au secours !..

Elle saisit la main du furieux et lui arracha le poignard. Julie rentra dans le même instant, et de Pontac, voyant les portes ouvertes, se précipita dans l'escalier et s'enfuit. Toute la maison avait entendu le cri de Blanche. Bientôt sa chambre fut pleine de monde. Mais elle avait déjà caché le poignard et personne, si ce n'est Julie, ne sut au juste ce qui venait de se passer.

— Julie, avez-vous arrêté nos places pour Bagnères ?

— Il n'y avait plus de place pour ce pays-là, c'est le moment où tous les gens riches partent pour cet endroit, à ce qu'on m'a dit, et il faudrait arrêter nos

places quatre ou cinq jours d'avance.

— Alors, vous retournerez demain matin, et vous les arrêterez pour le plus tôt possible.

Le lendemain matin, Blanche et Julie sortirent ensemble, Blanche pour se rendre à l'église; Julie, pour aller au bureau des diligences arrêter leurs places.



CHAPITRE VIII.

La comtesse séduit Léon.

La comtesse de Valiasco, avant son arrivée à son château de Bagnères, avait laissé voir, ou plutôt avait fait tous ses efforts pour prouver à Léon qu'elle l'aimait avec passion. Léon était intimement flatté d'avoir inspiré un violent amour à une telle beauté, il ressentait même déjà quelques vagues dé-

sirs ; il laissait quelques pensées voluptueuses errer par son ardente imagination ; mais il aimait, il adorait une vierge céleste, une fleur au parfum enivrant, une étoile étincelante et pure. Puis la comtesse était mariée, était mère... C'eût donc été un crime de l'aimer, de lui laisser croire qu'elle était comprise : Léon pria Dieu plusieurs fois de lui prêter son aide toute-puissante, de le soutenir sur le bord glissant et escarpé de l'abîme. Dieu entend nos prières sans doute, mais il ne les exauce pas toujours; ses lois éternelles de justice s'y opposent, puis il lit trop souvent au fond de nos cœurs que nous désirons le contraire de ce que nous lui demandons.

Arrivée au château antique, délicieuse demeure voisine d'une jolie petite ville, véritable séjour de plaisirs et d'amour, la comtesse choisit la partie la plus sombre du

vieux manoir pour elle et son précepteur. Cette partie avait cinq pièces assez vastes et décorées avec goût. Un même corridor conduisait à ces cinq pièces et les isolait du reste de la maison. Il y avait deux chambres de chaque côté du corridor et une au fond. La comtesse en fit elle-même la distribution : elle donna la chambre du fond à sa camériste ; les deux qui étaient à droite furent pour Léon, et les deux de gauche pour elle-même. En laissant leurs portes ouvertes, Léon et la belle comtesse habitaient, pour ainsi dire, le même appartement.

La première journée fut employée, par nos voyageurs, à visiter le vieux manoir et ses environs, les jardins, les étangs, le parc, les bois, les prairies. Dans toutes ces promenades, la comtesse fut constamment appuyée sur le bras de Léon. Elle lui répétait sou-

vent : « ne trouvez-vous pas ce séjour tout-à-fait délicieux? votre Bretagne est-elle aussi agreste , aussi sauvage, aussi pittoresque? » Au milieu du parc, assise sur un vieux banc à côté de Léon, dont elle n'avait pas quitté le bras, elle dit : « ne sentez-vous pas, monsieur Léon, qu'ici l'air est imprégné de poésie, d'amour, de toutes sortes d'émanations voluptueuses? » Le jour suivant, on alla à la ville ; on visita ce qui s'y trouve de plus curieux, et surtout les établissements de bains ; on décida qu'on viendrait dans un mois ou six semaines prendre les eaux, et l'on reprit le chemin du château.

Le soir, la comtesse retint Léon dans sa chambre jusqu'à minuit. Elle était enchantée de tout ce qu'elle avait vu, et à l'entendre on se serait imaginé que Bagnères de Bigore était un Eden véritable : nulle part

l'air n'était aussi limpide, aussi diaphane, aussi volupteux; nulle part le ciel n'était aussi calme, aussi bleu, le soleil aussi tiède, aussi vivifiant; la brise aussi fraîche, aussi harmonieuse. Madame la comtesse n'avait jamais éprouvé un tel état de bien-être intérieur; son âme était enivrée. Elle était persuadée que c'était le climat délicieux de son nouveau séjour qui produisait déjà sur elle un effet si heureux: mais si elle eût descendu un peu dans l'abîme de son cœur, elle y aurait lu que le contentement, l'espèce de béatitude non encore éprouvée dont elle jouissait, n'avait d'autre cause que son amour pour son jeune précepteur, que l'espoir de le posséder bientôt et de le voir partager sa dévorante passion. Mais la brune et amoureuse espagnole ne savait que sentir, elle n'analysait pas les doux sentiments qui l'enchan-

taient, elle en jouissait en toute plénitude. Léon, lui, qui n'était pas encore tout-à-fait fasciné par l'amour, et qui par habitnde savait sonder les cœurs, comprit toute l'étendue, toute la violence de la passion qu'il inspirait; il vit et mesura d'un œil effrayé la profondeur du gouffre où il allait tomber. Ce gouffre, du reste, lui paraissait délicieux, pourvu qu'il pût en sortir un jour. Il voyait le péril, il n'en était que plus coupable! Quand il quitta la comtesse, vers minuit, pour aller prendre quelque repos, elle s'approcha si près de lui, qu'il sentit sa brûlante main effleurer timidement la sienne; il lut, dans les yeux noirs et sur le front luisant de la brune espagnole, tant de langueur et de volupté; il sentit son haleine si chaude que, dans un transport involontaire, il lui donna un baiser et s'enfuit, plein

de trouble et d'effroi, s'enfermer dans sa chambre. Là, il se jeta sur son divan et voulut appeler à son secours quelques réflexions philosophiques, mais sa tête était tellement troublée, qu'il ne pouvait penser. Toute son âme était absorbée dans la contemplation de l'image fantastiquement séduisante qui était là, devant ses yeux, qui s'approchait, attirée par une puissance occulte, par un magnétisme surnaturel. Il était enivré, fasciné par des yeux qui, fixés sur les siens, parlaient un langage muet si intelligible, si passionné; par des lèvres vermeilles, puis pâles tout-à-coup, tranquilles, puis frémissant subitement; par une voix au timbre clair, tantôt timide, tremblante, tantôt calme et mélodieuse, ensuite étouffée et soupirante. Il aimait, il adorait la comtesse, mais ce n'était pas de la même ma-

nière qu'il aimait Blanche ; ce n'était plus cette passion tendre, brûlante même, mais pure, angélique, qui ne veut que l'amour de l'objet aimé, qui ne désire que le bonheur de la femme chérie, qui passerait les heures de l'éternité à la voir, à la contempler, à l'adorer, comme les bienheureux prosternés devant le trône du Très-Haut, adorent, plongés dans un saint ravissement, dans une ineffable extase, la source de toute joie, de toute béatitude ; non, ce n'était plus ce délicieux amour qui enivrait le cœur de Léon. C'était cet autre amour bien moins suave, bien moins poétique, quoique doux à l'âme de l'homme, c'était cet amour qui nous trouble les sens, et qui, loin de nous élever vers les régions éthérées, semble, au contraire, nous rapprocher des êtres privés de la raison. Léon, quoique âgé de vingt ans

était vierge encore, mais, s'il n'avait pas cédé à l'attrait du plaisir, à la voix énergique et si impérieuse des sens, il le devait à l'amour tout séraphique de Blanche. Maintenant cette étoile tutélaire était loin, et sa puissante et salutaire influence était neutralisée par l'influence d'un autre astre moins brillant, mais dont les émanations voluptueuses plongeaient dans une léthargie magique. O Blanche ! si, par une clarté surnaturelle, tu pouvais voir ton amant à demi-couché sur son divan, rêvant la félicité des plaisirs impurs que va bientôt lui prodiguer sa nouvelle amante, se demandant même s'il ne repassera pas dans la chambre voisine, où il trouverait, sans nul doute, deux bras blancs et potelés s'ouvrant pour le recevoir et l'étreignant ensuite avec toute la délirante énergie de la passion ; ô Blanche ! tu tomberais

comme frappée de la foudre, et jamais les yeux célestes ne se rouvriraient à la lumière!

Après avoir vu passer devant son imagination somnolente de délire les fantômes riants des plaisirs charnels, il se réveilla tout-à-coup et se dressa sur son divan, à l'idée que cette femme qu'il désirait posséder avait été sensible aux caresses d'un autre homme, qu'elle était mère, qu'elle était liée par le mariage. Il semblait que cette réflexion subite fût une découverte toute nouvelle pour lui ; il en ressentait une douleur plus aigüe qu'un coup de poignard dans le cœur. Il y a plus, se dit-il en lui-même: cette brûlante Andalouse a peut-être appartenu à bien d'autres, peut-être!... Il n'osa pas en penser davantage. Puis il résolut de lui demander le récit détaillé de sa vie, ou, si elle ne cédait pas de bonne grâce à ce vœu,

de la quitter aussitôt et sans rien lui dire pour retourner près de sa Blanche. Ici, un remords de la trahison dont il se rendait coupable envers sa jeune amante voulut entrer dans son cœur, mais il le secoua bien vite, et se reprit à imaginer les délices sensuelles dont il allait jouir, dès le lendemain, s'il voulait. Enfin il se mit au lit, mais il ne s'endormit que vers le matin.

La comtesse, dans la chambre voisine, éprouvait des sentiments plus calmes peut-être, mais non moins voluptueux : elle arrêtait avec délices sa rêveuse contemplation sur la scène amoureuse qui venait de se passer ; elle sentait encore dans ses veines quelque chose de l'extatique frémissement qui les avait parcourues sous le baiser du bien-aimé précepteur. « Il m'aime donc bien réellement, pensait-elle ; il a compris mon

âme altérée de son amour. Oh! je suis vraiment heureuse! un jeune homme, beau, aimable, savant; un poète divin, semblable à Apollon lui-même; un philosophe, enthousiaste amant de la sagesse, de la vertu, du beau dans les arts et la nature; un ange enchanteur, dont la voix mélodieuse me fait tressaillir, dont le regard mélancolique me charme; son front pur et tranquille publie hautement sa nature élevée, sublime! Quelles orientales senteurs, quels aromates enivrants voltigent autour de lui, s'échappant de tous ses pores comme un fluide divin, qui jette l'âme dans un ravissant délire! O mon bel amant, mon magique enchanteur, viens dans mes bras, que je te presse sur mon sein palpitant, sur ma poitrine altérée! » En parlant ainsi, elle avait le visage en feu; son haleine

était courte; elle était comme suffoquée.

Elle reprit enfin ses sens, mais elle était abattue, et des pleurs longs et brillants coulèrent lentement sur ses belles joues d'Andalouse; car elle pensa que les plus doux plaisirs étaient mêlés d'amertumes; que son bel amant aimait une jeune fille sans doute bien difficile à faire oublier; que, elle-même, elle était sous la domination d'un époux jaloux et cruel, qui n'aurait pas de plus doux plaisirs au monde que de tremper ses mains dans le sang de son épouse, s'il venait à découvrir le mystère de son amour.

« Je ne serai donc jamais heureuse, s'écria-t-elle! je ne pourrai donc jamais aimer en liberté! jamais jouir, tranquille, de la félicité que Dieu a créée pour nos cœurs!.. Qu'il reste en Amérique, cet homme qui déjà a versé le sang si pur de mon malheu-

reux Antonio, qu'il reste au milieu de l'Océan, lui et toutes ses richesses! je le haïs! » Elle prononça ces derniers mots avec une espèce de rage. Peu à peu elle recouvra quelque calme et bientôt, mollement étendue sur le duvet de son lit, elle s'occupa de la conduite qu'il lui faudrait tenir pour s'attacher indissolublement le beau précepteur, pour le détacher de la jeune villageoise et la lui faire renvoyer chez son père, enfin pour échapper à la jalouse vengeance de son époux, qu'elle serait peut-être assez infortunée pour voir reparaître dans quelques mois. Elle forma des projets audacieux et criminels, puis s'endormit d'un sommeil si tranquille, que vous eussiez cru, à la voir, qu'elle avait passé sa journée à prier pour son mari ou à faire des œuvres de charité.

CHAPITRE IX.

Léon près de succomber.

Il était dix heures du matin, quand la comtesse se réveilla dans un transport d'amoureux délire; elle rêvait être dans les bras de Léon. Elle se complut, au moins une demi-heure, à repasser dans son esprit toutes les délicieuses sensations qu'elle venait d'éprouver; puis elle sonna sa camériste : — Mon Dieu! dit-elle, il me semble qu'il est bien tard? M. Léon est-il levé?

— Depuis plus d'une heure, madame, il est sorti avec M. Antonio. Il a dit qu'ils seraient ici vers onze heures.

— Mais la pendule en marque déjà dix. Allons, hâte-toi de m'habiller.

Quand elle descendit au salon, le déjeuner était servi, et Léon avec son élève étudiait et classait des plantes qu'ils avaient cueillies sur les collines et dans les prairies.

— Bonjour, monsieur Léon! dit-elle d'un ton joyeux; bonjour, mon bel Antonio! vous avez été plus matinals que moi. Allons, mettons-nous à table, vous devez avoir appétit, nous nous occuperons ensuite de botanique.

L'enfant embrassa sa mère; Léon, troublé, balbutia un timide bonjour; on se mit à déjeuner. Pendant tout le repas, la comtesse fut gaie, folâtre, plus aimable qu'elle ne l'avait jamais été. Léon, lui, paraissait in-

quiet; il parla peu et n'osa lever les yeux sur ceux de l'amoureuse espagnole, qui ne voyait que lui, ne parlait qu'à lui, ne respirait plus que pour lui. Le déjeuner ne fut pas long, et, comme la journée était assez fraîche, que l'ardeur du soleil était tempérée par une brise légère, et qu'une abondante pluie d'orage, tombée pendant la nuit, avait donné aux herbes et aux feuilles des arbres un vert plus doux et plus vif, la comtesse voulut sortir. Bientôt on fut au milieu des bois, sur le versant d'une colline. Antonio avait voulu être de la promenade, et il n'avait pas été possible de lui faire entendre raison, à ce petit obstiné. A l'enfant on avait joint la bonne, afin de pouvoir, quand on le désirerait, s'écarter dans les sentiers détournés et feuillus.

Madame la comtesse, voyant son fils animé et bien disposé à courir, feignit d'être fatiguée et s'assit au milieu d'une mélancolique clairière, tapissée de mousses et de gramen. C'était une circonférence bien régulière, autour de laquelle s'élevaient de grands chênes, dont les cimes, agitées par un vent léger, projetaient sur la verdure des îles d'ombres noires et flottantes.

— Allons, monsieur Léon, faites-nous le plaisir de nous lire quelque touchante histoire.

— Mais, maman, dit Antonio, effrayé d'une telle proposition, moi, je voulais courir par le bois; puis, M. Léon n'a pas apporté de livre.

— Il est assez probable que M. Léon, tout philosophe qu'il est, n'a pas apporté

de livre ; mais ta maman en a mis un, même deux, dans le cabas de ta bonne.

— Oh ! maman, je n'ai pas envie d'écouter la lecture ; laissez-moi me promener avec ma bonne. Nous ne nous écarterons pas beaucoup, et nous reviendrons vous joindre ici.

— Avoue, cher Antonio, que tu n'aimes guère à t'instruire.

— Mais je vous demande bien pardon, ma charmante petite maman, c'est par hasard qu'aujourd'hui j'ai fantaisie de visiter ces jolis taillis. Permettez-le moi ; demain j'étudierai bien.

— Va donc, enfant gâté, mais ne t'écarte pas et ne fais pas fâcher ta bonne. Ne monte pas dans les arbres, et sois ici dans une heure, dans deux tout au plus.

— Qu'elle est aimable, cette jolie maman !

Antonio part, et sa bonne lui a déjà dit deux fois de ne pas aller si vite, qu'elle ne peut le suivre, quand madame la comtesse lui crie :

— Antonio, mon ami, écoute !

L'enfant s'arrête et se retourne :

— Quoi donc, maman ?

— Je te prie de te rappeler que je ne te donne que deux heures.

— Oui, maman, je sais bien !

— Si par hasard tu ne me retrouvais pas ici, à ton retour, c'est que je me serais ennuyée de rester assise, et que j'aurais fait quelques pas aux environs. Mais il faudrait m'attendre ici, je ne tarderais pas à revenir.

— Je comprends, maman.

— Mais tu es bien pressé, tu ne me donnes pas le temps de...

— Mais si, maman. C'est que, voyez-vous, deux heures, ça passe vite.

— Il semble que le frais gazon te brûle les pieds. Je vous recommande bien de ne rien oublier de mes ordres, Marguerite, et surtout de nous attendre ici, si nous ne nous y trouvions pas.

— Oui, madame ; soyez bien tranquille.

L'enfant disparaissait dans les broussailles ; la bonne prit sa course et disparut aussi elle.

Léon n'avait encore rien dit depuis leur entrée dans la clairière ; il paraissait occupé de quelque pensée triste, et son front n'était pas radieux comme d'ordinaire. Il avait beau se contraindre, l'inquiétude, l'angoisse de son âme donnait à ses traits

ordinairement si calmes et si doux, un air sévère, une grandeur nuageuse qui eût déplu à une femme médiocrement amoureuse, mais qui ne pouvait refroidir le cœur passionné de l'ardente Espagnole.

Léon pensait à Blanche, et la comtesse l'avait deviné. Il s'effrayait des conséquences de son nouvel amour, mais il brûlait d'un feu impur. Il y a toujours au fond de l'âme une voix surnaturelle qui crie à l'approche de l'écueil, et Léon prêtait l'oreille à cette voix, il hésitait; mais le précipice où il allait tomber était si délicieux, si enchanté!... Oh! ce n'était pas un précipice!... c'était un abîme!... mais un abîme de félicité!

— Nous voilà donc seuls, mon beau précepteur! que j'aime à me trouver ainsi avec vous!... Que je me trouve bien dans

la solitude des forêts !... Mais quelle sombre idée vous attriste, vous ? Depuis le déjeuner vous paraissez sous l'influence de quelque ennui.

— Des idées étranges me tourmentent, madame !... des idées !... un ennui !...

— Qui vous empêche donc, mon adorable jeune ami, de me dévoiler vos peines ? peut-être pourrais-je !...

— Et si cette révélation vous offensait, charmante comtesse ? Il lui passa le bras autour de la taille ; il tremblait ; il n'aurait pu proférer une parole de plus.

La comtesse se pencha vers lui et lui donna un baiser de feu, qui les enivra tous deux. Elle se possédait encore un peu, elle... et ses lèvres laissèrent échapper ces deux mots : « Vous m'aimez donc ! » Le jeune homme ne répondit pas.

— Que je vous aime ! que je t'aime, ô mon bel ange !

Elle lui dévora le front, les yeux et les lèvres de baisers furieux, délirants, comme la femme andalouse seule en peut donner. Léon avait perdu le souvenir de tout ce qui existe ; il ne voyait plus dans l'univers entier qu'une femme !...

La comtesse, quoique furieuse d'amour, se contenta de jouir de la contemplation du délire que ses charmes produisaient dans l'âme du jeune homme.

Les deux amants se levèrent de dessus la pelouse, et, comme de concert, jetèrent des regards inquiets autour de la clairière, mais les arbres seuls, et peut-être quelques ramiers amoureux avaient été témoins.

— Entrons dans cet étroit sentier, dit

la comtesse, en montrant le côté opposé à celui par lequel étaient sortis l'enfant et sa bonne.

— Nous ne pourrons jamais nous frayer un passage dans ces halliers.

— Oh! si, fit la comtesse, relevant avec son ombrelle les branches flexibles des coudriers.

Léon donna la main à la comtesse et s'ouvrit, à travers le feuillage, un sillon qui se refermait derrière eux, comme sur l'Océan s'efface la trace du vaisseau. Il la conduisit longtemps sans penser à s'arrêter; mais à chaque moment il se retournait pour admirer sa belle séductrice. Celle-ci essayait de le faire asseoir dans quelques-uns de ces petits vides qui se trouvent toujours, de distances en distances, dans les bois les plus fourrés; mais

le jeune homme s'y refusait, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. L'ange de la virginité lui criait sans doute d'une voix forte et alarmée : « Marche toujours, marche, ô mon fils ! le démon de la concupiscence est caché sous la mousse verte qui couvre la terre. »

Enfin ils s'assirent sur un long chêne, abattu depuis peu ; et là, il se passa ce que tout lecteur imagine sans peine. Il ne faut pourtant pas croire que Léon fût plus audacieux, qu'il ne l'avait été le moment précédent, sur la molle pelouse de la clairière. Près de deux heures se passèrent sur ce pied de chêne, en étreintes passionnées, en baisers de feu. Quoique de telles amours ne pussent pas suffire à la voluptueuse comtesse, accoutumée à des sensations plus enivrantes, elle goûtait néanmoins un bien délicieux plaisir

à se voir cajoler par un gracieux jeune homme au cœur naïf et débordant de vie, d'amour et d'enthousiasme. Puis c'était un poète, un savant, un philosophe, et, quoiqu'elle désirât depuis longtemps l'amour d'un tel homme, c'était la première fois qu'elle en jouissait. Elle eut plusieurs fois envie de parler de Blanche, de faire à Léon la proposition de fuir en Italie ou en Angleterre, pour vivre tranquilles dans leur amour; mais elle fut toujours arrêtée par quelque réflexion. En rappelant l'idée de Blanche, elle risquait de refroidir pour elle, et d'inquiéter son amant; il valait mieux, pensait-elle, laisser périr, par l'éloignement et l'oubli, une passion faible encore, puisqu'elle n'avait jamais été cimentée par l'acte du véritable amour. Il valait mieux écarter tout souvenir du passé, et entretenir les illusions si puis-

santes, si douces, sous l'empire desquelles il se trouvait. Elle garda donc un prudent silence et parut, comme Léon, ne songer qu'à aimer et à jouir du présent.

Ils retournèrent à la clairière, où Antonio sa bonne les attendaient depuis une demi-heure. On se mit en route, et l'enfant commença à raconter tout ce qu'il avait vu et fait dans sa promenade au milieu du bois.

La mère et la bonne écoutaient avec plaicet sir le babil joyeux de l'enfant, et riaient de ses aimables saillies, mais Léon marchait, taciturne et rêveur. Il avait oublié qu'il donnait le bras à la comtesse, et ses traits altérés, la pâleur de son front, le trouble de ses yeux et la lenteur de ses pas inquiétèrent bientôt la belle Espagnole. Est-il malade? pensa-t-elle d'abord. Elle ouvrait la bouche pour le lui demander, quand cette

autre pensée se présenta : ne songe-t-il point à sa mère, à sa Blanche, à sa vocation de prêtre? Mais elle résolut de ne rien dire et d'observer; elle continua à faire jaser son fils et à rire; elle était torturée au dedans, mais gaie, folâtre à l'extérieur. On marchait toujours, l'enfant parlait toujours, la comtesse riait et donnait des baisers à son fils; mais Léon, absorbé dans ses pensées, n'entendait rien, ne voyait rien. L'enfant, fin et espiègle, fit plusieurs fois signe à sa mère de regarder son précepteur, mais celle-ci détourna adroitement l'attention de son fils, sans paraître le comprendre. Quels regards d'anxiété elle jetait à la dérobée sur son précepteur! Enfin on arriva à l'hôtel, et le rêveur quitta froidement le bras de la comtesse et courut s'enfermer dans sa chambre. La comtesse resta pétrifiée d'é-

tonnement et de dépit, mais elle ne laissa rien percer; sa figure demeura calme; elle donna un baiser à son fils et l'envoya se reposer. Elle alla aussi, elle, se renfermer; elle médita ce qu'il convenait de faire pour s'attacher sans retour ce jeune homme fantasque et, sans doute, inconstant. Mille idées lui passèrent par la tête; elle s'arrêta au projet de retenir après le dîner Léon dans sa chambre, et, s'il était possible, dans son lit. Laissons-la préparer ses batteries amoureuses et entrons chez Léon pour voir ce qui s'y passe :

Il est assis à son secrétaire, il écrit, de temps en temps des larmes tombent sur le papier. Sa lettre est bien courte, bien laconique! Que dire à une jeune et belle vierge qui vous adore, à qui mille fois vous avez juré une fidélité éternelle et que, dès la

première épreuve, vous avez oubliée?... Quels amers reproches la conscience de Léon lui fait!.. Il souffre cruellement! Son cœur entend trois voix de femme l'accabler de malédictions. Il a empoisonné la vie de toutes les trois; toutes les trois lui sont également chères. L'une est sa mère, femme tendre et dévouée, femme pieuse et consumée par l'amour de son Dieu, par l'amour de son fils; l'autre, c'est l'innocente vierge, l'ange de beauté, qui depuis son enfance, brûle pour lui d'un amour chaste et parfumé comme le lis du fond de la vallée, d'un amour ineffable, d'un amour tout céleste, tout d'extase; la troisième, femme moins pure, moins séraphique, mais aussi aimante, aussi dévouée: c'est la comtesse de Valiasco. Quelle voluptueuse créature! Que de jouissances dans les bras d'une telle divinité!

divinité terrestre, il est vrai, idole présentant la coupe enivrante et magique qui, quelquefois finit par empoisonner, mais, qui toujours plonge dans des délices étranges, enchantées. Le malheureux jeune homme aime ces trois femmes, mais hélas! il ne peut rendre l'une heureuse, sans dévouer l'autre à la peine. Il a rempli d'amertume et de deuil le cœur de sa chère mère, en s'abandonnant à son amour pour Blanche; il l'a ulcéré peut-être mortellement, en fuyant avec la jeune fille loin du lieu natal. Maintenant, il va abîmer dans la douleur cette même jeune fille; ah! il ne devait voir en Blanche qu'une ombre des beautés, des attraits de Dieu; il devait pour faire à sa mère, des jours dorés, finir sa théologie et embrasser le saint ministère; voilà comme il raisonne intérieurement, ayant devant lui sa

lettre inachevée. « Les plus grands philosophes, se dit-il tout haut, les types sublimes dont s'enorgueillit l'humanité n'ont pas connu la femme : Platon et le Christ. Je ne suis donc, moi, qu'un homme ordinaire! Si je m'abandonne à l'amour de la femme, je ne pourrai jamais rien faire de grand, de beau ; tous ces rêves magnifiques que j'ai faits tant de fois resteront des rêves ; mais je veux les incarner ces rêves. Si j'étais prêtre, j'irais prêcher la religion du Christ aux peuplades sauvages des forêts américaines ou des sables brûlants de l'Asie ; j'irais semer partout, par les cités et les déserts la morale divine, le baume céleste de l'Evangile ; ou je resterais dans ma patrie à méditer, à écrire de ces livres profonds et en même temps faciles à comprendre, où le peuple irait puiser la connaissance de ses devoirs et de

ses droits, l'amour de Dieu et des hommes. Mais si je me laisse entraîner par l'amour sensuel, c'est fait de moi, je passerai sur cette terre une vie inutile, sans vertu et sans gloire. Il finit toutes ces réflexions par prendre la ferme résolution de ne pas se laisser aller à l'amour, où voulait l'entraîner l'Espagnole; de reconduire Blanche dans son village, dès qu'il le pourrait ; enfin de rentrer au séminaire, pour n'en ressortir que ministre de Dieu. Mais, comment triompher des ardeurs passionnées de la comtesse? lui témoigner de la haine pour son amour serait cruel et grossier!... Il continuera donc à lui rendre amour pour amour, — mais sans jamais... oh! non, jamais!... — Le plus qu'il se permettra, ce sera de lui donner quelquefois, mais rarement! un léger et honnête baiser, — mais, sans jamais!!. — Cette résolution

bien prise, bien affermie dans la simplicité de son cœur, bien jurée inviolable devant Dieu, il se sentit déchargé d'un fardeau; sa poitrine put respirer à l'aise; il remercia Dieu de la grande résolution qu'il venait de lui inspirer, et pour s'y affermir encore davantage, il lut le chapitre de l'Imitation qui commence par ces paroles : *Seigneur, mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi la grâce dont vous m'avez montré l'excellence*, etc. Il adressa ensuite une prière à la Vierge, mère de Jésus, tout en se demandant néanmoins, si ce n'était pas une superstition, comme il le croyait depuis quelque temps, d'adresser des vœux à une créature. Il cacheta ensuite sa lettre, appela un domestique et lui recommanda de la porter sur-le-champ à la poste.

Le soir, la comtesse, effrayée de l'air froid et contraint qui n'avait pas un instant cessé de régner sur le visage et dans toutes les manières de Léon, depuis leur départ du bois jusqu'à la fin du dîner, chercha dans son imagination un moyen de bannir du cœur du jeune homme le souvenir de Blanche. Elle ne trouva rien de meilleur que de le retenir dans sa chambre, le plus qu'elle pourrait. Mais, que dire à un homme qui, absorbé dans la mélancolie, ne semble pas même vous entendre? quel prétexte employer pour le retenir ainsi?... Ah! quelle idée heureuse! Il faut avoir des livres, des romans, et Léon restera jusqu'à minuit près d'elle, à lire et à s'attendrir sur les infortunes des amants malheureux. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que déjà le précepteur était dans la chambre de la com-

tesse, assis devant une petite table et lisant *Atala*. La belle Espagnole était si près de lui qu'on l'aurait crue sur son genou. Le petit Antonio, fatigué du voyage de la veille et de la promenade du jour, s'était couché aussitôt après le dîner, et dormait déjà depuis une heure. Rien ne pouvait donc venir déranger les amants.

Cependant le jeune précepteur paraissait lire sans prêter le moindre intérêt, la plus légère attention à ce qu'il lisait ; vous eussiez dit un novice de quelque communauté, récitant son office en latin, langue dont il n'a jamais compris un mot. Il lisait vite, ou plutôt psalmodiait avec une telle distraction, une si étrange absence d'esprit, qu'il prenait un mot pour un autre et continuait toujours, sans s'apercevoir des contre-sens, des absurdités qu'il substituait aux poétiques phrases

de Châteaubriant. La comtesse souffrait dans son orgueil de femme ; elle savait trop certainement que ce n'était pas l'amour de sa personne qui troublait ainsi le jeune précepteur.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, vous êtes étrangement distrait ce soir, mon charmant précepteur ! Vous trouvez dans ces jolies pages les plus étonnantes fautes typographiques, et vous oubliez de les corriger.

— Oh ! je l'avoue, je suis un peu distrait.

— Un peu !... ce n'est cependant pas moi qui vous trouble, balbutia-t-elle avec une grande émotion.

Léon n'osait lever les yeux de dessus son livre, mais il ne lisait plus.

— Comment ai-je donc pu, mon cher Léon, vous fâcher contre moi ?... sans doute à force d'amour ?

— Je ne suis nullement fâché, madame... je suis malheureux !

— Malheureux !... parce que je vous aime ?... Ah ! c'est moi qui le suis, malheureuse ! de brûler ainsi d'un amour qui ne m'attire que le mépris. Léon ! Léon ! aime-moi au moins un peu ! Pourquoi, si tu ne veux pas m'aimer, m'as-tu dit aujourd'hui dans la clairière que tu m'adores ? Pourquoi m'as-tu couverte de baisers ? m'as-tu pressée sur ton sein ?

En parlant ainsi elle avait passé ses bras autour du cou du jeune homme, et elle lui donnait des baisers ; elle pressait si fortement son beau sein sur le cœur de Léon, que celui-ci le sentait se soulevant et s'abaissant tour à tour. Léon, oubliant alors les belles résolutions qu'il venait de former, rendit baisers pour baisers, étreintes

frénétiques pour étreintes frénétiques.

— Ne dis plus que je ne t'aime pas, adorable déesse, divinité de l'amoureuse Andalousie ! Tu allumes dans mon sein une ardeur plus délicieuse que les félicités du paradis ; jamais je n'avais ressenti ces transports ! O belle, cent fois belle Antonia ! pose tes lèvres sur celles de ton amant ; enivre-le de ton haleine chargée des émanations magnétiques de ton âme amoureuse. O mon Antonia ! ma divine Antonia !

Et il était comme oppressé par un être surnaturel ; il respirait avec peine ; son front, ses joues, ses lèvres étaient d'une pâleur de mort. La comtesse avait presque peur ; jamais elle n'avait vu un amant dans une semblable frénésie. « Si la violence de son amour allait altérer sa raison ! » pensait-elle. Alors elle songea à le calmer.

— Léon, mon ange adoré, lui dit-elle, calme-toi, je t'en prie ; ne m'aime pas avec cette sauvage fureur ! La fièvre de la passion altère les traits de ton beau visage. Allons, mon céleste enchanteur, laisse-moi me dégager de tes bras, et séparons-nous; demain je t'accorderai tout ce que veut l'amour ; allons, laisse-moi, laisse-moi ; demain ! demain !... (Elle se dégagea des bras du jeune homme.) Tu souffres, pauvre enfant !... Ah ! comme il est pâle et défait !...

Léon se leva de son fauteuil et se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! Léon, mon idole bien aimée, tu es faché contre ton amante ? reviens dans mes bras, mais...

Il se retourna, se rapprocha d'un pas, lui donna un petit baiser et, sans dire un mot, ouvrit la porte, et passa dans sa chambre.

La comtesse resta debout, interdite, les yeux fixés sur la porte par où il venait de sortir: « Il est incompréhensible, se dit-elle, il me quitte malgré moi, et au moment où, touchée de ses souffrances, j'allais céder à ses désirs. Les amants les plus passionnés sont-ils donc toujours les plus bizarres? »

Rentré chez lui, Léon se jeta à genoux et remercia Dieu de l'avoir retenu sur le bord de l'abîme où il avait été près de tomber, où il avait voulu tomber. Il demanda pardon à Dieu d'avoir violé un serment fait depuis si peu d'heures; mais il n'osa le renouveler.

Les jours suivants furent plus calmes. La fierté de la comtesse s'était piquée de la manière dont Léon l'avait quittée avec un froid baiser, au moment où elle s'abandonnait avec tant d'amour. Léon évoquait sans

cesse le souvenir de Blanche, pour avoir le courage de vaincre les tentations qui le tourmentaient jour et nuit.

Cependant tous les soirs, madame la comtesse était assise à côté de son précepteur, qui lisait un roman bien sensible dont elle-même avait fait choix dans un cabinet de lecture. Vers minuit, quand il fallait se séparer, Léon donnait un baiser, en recevait deux, trois, quatre, et se retirait dans sa chambre. Les deux amants semblaient donc n'être déjà plus que deux vieux amis. Mais il n'y avait dans cette conduite, d'un côté que dépit, calcul et fierté; de l'autre que contrainte morale, qu'effort désespéré d'une chasteté expirante. Ces deux cœurs brûlaient secrètement d'un feu dévorant et cruel. Ils se comprenaient merveilleusement l'un l'autre, et leurs amours ne pouvaient long-

temps demeurer dans cette indifférence hypocrite. Un soir donc, la comtesse résolue de triompher complètement des scrupules qui arrêtaient Léon, le pria, vers dix heures, de suspendre un moment sa lecture. — J'ai à vous parler, fit-elle d'une voix douce et émue.

Le jeune homme s'arrêta, releva la tête et regarda la comtesse.

— Que vous êtes cruel ! que vous êtes orgueilleux, monsieur Léon ! Il faut que ce soit moi qui vous délare que je ne puis plus vivre ainsi, que je meurs d'amour.

Elle jeta ses bras presque nus autour de son amant et l'attira sur elle.

Léon, surpris d'abord de cette subite attaque, se sentit bientôt dévoré des feux de la concupiscence. Il s'abandonna un moment aux caresses de l'Espagnole furieuse ; il allait

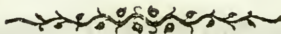
céder à l'ardeur de son sang, à la soif brûlante qui s'allumait dans son âme; c'en était fait! il ne pouvait plus résister à l'aiguillon de la chair, lorsqu'il se rappela un de ces remèdes dont on conseille quelquefois l'emploi dans les séminaires, un de ces remèdes contre la violence de la tentation, remède terrible, désespéré, mais dont les plus grands saints ont éprouvé l'efficace. Il plongea sa main droite dans son sein, et arrachant une longue épingle qui attachait sa cravate il se l'enfonça dans la chair; il pâlit, et la comtesse s'écria : Ah! cher Léon, vous vous trouvez mal! Qu'avez-vous donc?

— Je n'ai rien! rien!

A ces mots, il se leva et se retira dans sa chambre.

La comtesse resta encore une fois immo-

bile et muette, le regard attaché sur la porte par où son amant était sorti.



CHAPITRE X.

La comtesse a triomphé.

« Voilà douze jours que je ne lui ai écrit ! Si elle avait reçu ma lettre, elle m'aurait répondu dès le lendemain, dès le jour, à l'instant même. Je suis un peu inquiet, car enfin... »

Après ce petit monologue, Léon cessa d'errer à grands pas par sa chambre, et se

mit à écrire une seconde lettre à sa Blanche. Il s'arrêtait à chaque phrase, pour se demander qui avait pu empêcher sa première lettre de parvenir à son amante. Enfin il finit par s'abandonner à l'idée que c'était la comtesse; que sans doute elle s'était fait remettre sa lettre par le domestique chargé de la porter à la poste. Il cacheta celle-ci et s'apprêta à la porter lui-même.

C'était le matin. Tout était tranquille dans le château ; les fenêtres de la comtesse ne s'étaient point encore ouvertes et le jeune précepteur pensa qu'elle reposait. En passant devant sa porte il marcha doucement, écouta et crut entendre un long soupir... Il écouta encore... Réellement la comtesse gémissait.. De temps en temps elle élevait la voix et, avec des sanglots, s'échappaient de sa poitrine oppressée quelques unes de ces

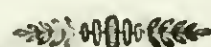
exclamations : « Il ne m'aime pas !... S'il a semblé m'aimer quelquefois, c'était hypocrisie !... Il me méprise !... Que je souffre !.. Je l'aime tant !... Oh ! s'il voulait m'aimer !.. Il en aime une autre !... Elle est plus jeune que moi !... Mais elle n'est pas plus belle !.. Je saurai enfin ce soir !... S'il ne m'aime pas, je veux retourner dès demain à Bordeaux ! Ce vieux manoir n'est beau que pour des amants !... »

Le jeune précepteur descendit lentement l'escalier en spirale, son cœur battait fortement dans sa poitrine en feu ; il réfléchissait, et bientôt il finit par s'accuser de cruauté envers une femme qu'il aimait tant et dont il était si ardemment aimé. Arrivé à la poste, il jeta sa lettre dans la boîte, sans même penser à celle pour qui était cette lettre. Il marchait absorbé dans ses

réflexions, et l'on eût dit une machine ambulante. En entrant, il rencontra la comtesse au bas de l'escalier; elle était pensive et triste, mais plus belle que jamais: toute sa toilette consistait en un corset de satin bleu, qui lui faisait la plus élégante taille, dessinant parfaitement ses formes amoureuses. Ses petits pieds étaient serrés dans des pantoufles de satin blanc brodées et coquettes. Son jupon était court, et blanc comme ses pantoufles, mais d'une ampleur digne d'une comtesse du temps de Louis XV; sa gorge n'était cachée que par un petit fichu qui ne la voilait qu'en partie, la faisait plus blanche, plus rebondie, et en redoublait l'irrésistible fascination; ses noirs cheveux, dans un délicieux désordre, se roulaient sur ses fraîches épaules et autour de son cou de neige. Pas un homme

n'eût vu, dans cette toilette matinale, une si puissante beauté, sans être troublé dans tous ses sens, sans être fasciné, enivré de voluptueux désirs. Léon était, comme vous le savez, un homme plein de bonnes et philosophiques idées, d'une religion éclairée et sublime, mais il était aussi un poète à l'âme sensible et toute débordante de passions. La vue de la comtesse, dans un tel état, lui fit perdre le peu de sang-froid que lui avaient laissé les plaintes amoureuses et secrètes qu'il avait entendues en sortant; il enlaça la taille svelte de la femme dans ses bras convulsifs, et la dévora de baisers. La comtesse avait aussi, elle, perdu toute raison. Sans se rien dire, ils remontèrent le sombre escalier, s'arrêtèrent assez longtemps sur le vaste palier, où ils recevaient, par une étroite fenêtre, un air chaud et voluptueux.

Là, ils échangèrent quelques paroles étouffées et se firent de coupables serments. Se dirigeant instinctivement vers la chambre de la comtesse, ils demeurèrent dans le corridor qui y conduisait, au moins une grande demi-heure, mais ils ne s'aperçurent pas même s'y être arrêtés. Enfin, la comtesse ouvrit la porte de sa chambre, et les deux amants y entrèrent!... Pauvre philosophe, voilà donc où est venu échouer ta prétendue sagesse!... C'est ainsi que tu conserves à ta belle Blanche, cette vertueuse jeune fille, la fidélité que mille fois tu lui as jurée!... Quelle délicieuse et enivrante, mais fatale heure tu passas dans cette chambre!... Que de larmes elle te coûtera!



CHAPITRE XI.

La comtesse est jalouse.

Il y avait plusieurs semaines que Léon et la comtesse goûtaient toutes les voluptés de l'amour. Les journées s'écoulaient dans une douce ivresse !... Un soir, les amants étaient allés chercher le frais au fond du parc ; sur le bord d'un grand vivier, où se jouaient des milliers de poissons. Une légère brise

agitait le feuillage des grands chênes et des trembles plaintifs, qui miraient leurs têtes noires dans le cristal des eaux ; la lune dormait mélancolique sur les bois qu'on apercevait à l'horizon des montagnes, sur les hauts peupliers, et les cimes des pins du parc ; le silence n'était troublé que par les chants des loriots solitaires, qui suspendent leurs nids aux plus hautes branches des châtaigniers et des chênes, ou par ceux des rossignols, célébrant leurs amours dans les sombres grottes des buissons, amours d'autant plus douces et plus voluptueuses, qu'elles sont mieux cachées.

Après bien des paroles d'amour et des caresses passionnées, Léon dit à la comtesse : — Ma divinité, ma voluptueuse Vénus, je ne pourrais plus vivre loin de toi.

— Si, cependant, tu veux encore aimer

cette jeune fille que tu as fait la faute d'amener à Bordeaux, il faudra bien que nous nous séparions, et le temps de nos amours aura passé plus rapide que la flèche traversant l'espace. Consens-tu toujours à la renvoyer dans son village dès que nous serons de retour?

— Mais, comtesse, je ne vous ai jamais fait un telle promesse...

— Serait-il vrai?... Alors, fais-là moi tout de suite. Jure-moi de suivre en cela mon unique volonté, c'est par amour que je le veux, c'est pour ton bonheur et même pour celui de cette petite fille. Son bon ange l'a conservée vierge; ainsi l'on ne peut te faire aucun reproche, tu t'es comporté en vrai Caton, et même, sans doute, *la jeune vierge* t'aurait autant aimé un peu moins séraphique en amour. — Léon ne répondait rien, il

se reprochait intérieurement son infidélité envers Blanche et son coupable amour pour la comtesse ; il tenait les yeux fixés sur l'eau argentée du petit vivier.

— Voyons, reprit la comtesse, c'est un petit sacrifice que vous demande mon amour jaloux. Quoique je sache combien vous me préférez à cette jeune fille, quoique vous m'ayez avoué que votre passion pour elle n'était, comme on dit, qu'un amour d'enfant, cependant je ne puis vous le cacher, je la voudrais déjà loin de Bordeaux. Je sais que vous l'aimez plutôt comme une sœur que comme une maîtresse, mais..... Si réellement vous l'aimez en frère, vous la ferez reconduire dans son village ; c'est là qu'elle pourra vivre vertueuse et au sein du bonheur tranquille et doux pour lequel elle est née. Que voudriez-vous qu'elle

devînt dans notre Sodome bordelaise? Une prostituée? Vous le savez comme moi, c'est par là que finissent toutes ces pauvres filles qui quittent leur village pour venir chercher fortune à la ville. Je vois que ce qui vous effraie, c'est que vous ne savez par quel moyen la faire reconduire chez son père; soyez tranquille, je me charge de faire disparaître toute difficulté. Si vous voulez même, je la ferai reconduire par une vieille dame habituée à voyager, une femme pleine de prudence et de sagesse. J'en serai quitte pour quelques centaines de francs... Hé bien! ces arrangements vous conviennent-ils! allons, parlez..... Vous ne dites rien! cela vous inquiète un peu, sans doute! je n'en suis pas surprise... Mais croyez-moi, il vaut mille fois mieux trancher d'un coup cette grande affaire.

— Il est bien possible, ma belle comtesse, que vous ayez raison ; mais...

— Vous ne voulez pas avoir raison, vous.

— Je ne dis pas cela ; seulement je désirerais avoir un peu le temps de la réflexion.

— Quel raisonnement d'enfant! avoue, bel ange, que malgré ta science et ta philosophie, tu as des idées, — rarement sans doute, mais enfin tu en as, — des idées bien vulgaires. Comment, tu ne vois donc pas que si tu gardes auprès de toi cette petite paysanne, c'est fait de ton avenir. Si tu l'épouses, tu te fermes l'entrée du monde, puisque tu restes pauvre, et, par conséquent forcé, pour vivre, de donner à de vils travaux le temps que tu aurais employé à des études grandes, sublimes; à des ouvrages glorieux, immortels. Au lieu de t'élever dans

la sphère enivrante de la célébrité, où parvient toujours le génie secondé de la fortune, tu végèteras dans la médiocrité, la gêne; peut-être, hélas! dans la misère. En fais-tu ta maîtresse; voilà encore un obstacle à ta fortune, à ton élévation, au développement de ton génie; car elle te coûtera beaucoup, et de plus empêchera de s'intéresser à toi nombre de femmes qui autrement se feraient un plaisir de te protéger. Oh! si tu étais riche, tu pourrais, comme tant d'autres, avoir une, deux, même trois maîtresses, sans que personne trouvât là rien de blamable, sans que cela te nuisît. Mais le sort t'a jeté dans une tout autre position, et déjà cette jeune fille que tu traînes à ta suite a failli te perdre à jamais : tu as été forcé pour elle de renoncer à ton état d'ecclésiastique, chemin sûr de la fortune,

quand on a de l'ambition et du génie comme toi, chemin des plaisirs et des plus douces voluptés même ; tu as été forcé de te confiner, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces misérables maisons dont tu m'as fait toi-même de si affreuses peintures, antres infects, où tu semblais devoir passer une vie de tortures, quand tout à coup l'ange du ciel qui veille sur toi m'a envoyée te sauver. Dès que je t'ai vu, quand tu m'amenas, un jour, à mon hôtel, mon fils, qui te donnait la main comme à un tendre ami, j'ai ressenti pour toi un amour généreux, dévoué, un amour qui me donnait à toi, moi et ma fortune. Mon Léon, tu me possèdes corps et âme, et je ne veux jamais être à d'autre ; je ne pourrai jamais aimer que mon beau poète ! rends-toi donc à mon conseil ; permets-moi de faire reconduire Blanche dans

son village; allons dis-moi : Oui, je le veux!

— Que deviendrai-je ensuite?

— Tu ne vivras plus que pour moi! Toute inquiétude sera bannie de ton âme; tu te livreras avec beaucoup plus de fruit à l'étude. En quittant cette demeure des vieux chevaliers, ce séjour, où j'ai éprouvé, où je goûte à toute heure, près de toi, des délices célestes; dès que l'hiver menacera de venir avec ses frimas, nous partirons pour Paris. Là, nous jetterons les fondements de ton brillant avenir.

En parlant ainsi, elle fondait en larmes; elle pressait Léon sur son cœur. Le jeune homme, que l'amour et la reconnaissance dominaient, ne put résister plus longtemps à la puissante séductrice, qui lui répétait toujours :

— N'est-ce pas, mon divin poète, n'est-ce pas, tu veux que je la fasse reconduire chez son père?

Il répondit enfin d'une voix faible :

— Oui, je le veux. Ma belle Blanche, ma séraphique divinité, pardonne-moi! la fortune nous sépare. Oh! mon Dieu! je ne la reverrai peut-être jamais!

La comtesse ressentit un dépit féroce, en entendant parler ainsi son amant Celui-ci leva sur elle des yeux suppliants :

— Comtesse, lui dit-il, pardonne-moi un dernier adieu à celle que j'ai aimée dès mes premiers ans, à qui tant de fois j'ai juré une fidélité éternelle. Qu'il faut t'aimer! Qu'il faut de puissance à tes charmes!...

— Allons, dit la comtesse revenue de son effroi, c'est entendu : cette chère petite retournera auprès de son père, et nous allons

nous arranger une vie toute d'amour et de délire.

— Cependant je mets deux conditions au consentement que vous venez de m'arracher.

— Vous l'aimez plus que moi!... Vos conditions?...

— Elle ne partira pas avant notre retour à Bordeaux; et, si elle ne veut pas partir de bon cœur, je ne l'y contraindrai pas.

— Léon, vous me retirez d'une main ce que vous m'accordez de l'autre. Vous vous jouez de mon amour. Il ne faut pas que vous la revoyiez; pas même que vous lui écriviez. Combien avez-vous reçu de lettres de sa part? combien lui en avez-vous écrit? Je suis malheureuse; la jalousie me consume. Que cette rivale soit loin, le plus loin possible!

— Je n'ai pas encore reçu une seule lettre de Blanche.

— Combien lui en avez-vous écrit?

— Un assez grand nombre.

— Elle vous a trahi !

— Blanche est une vierge pure. Mes lettres ne lui sont pas parvenues. Je vais lui écrire ce soir, à elle et à de Pontac.

— Elle a reçu vos lettres; mais elle a quelque forte raison de garder le silence. Il serait heureux pour vous qu'un amateur vous en eût débarrassé. Mais elle a peut-être cédé au désir de revoir le pays : elle aura repris le chemin de la Bretagne.

La comtesse triomphait déjà, persuadée qu'elle n'avait plus de rivale. Léon souffrait horriblement ; il voyait la profondeur de l'abîme où il était tombé : il aimait deux femmes ! Sans doute ces deux amours étaient

bien différents, mais il n'en était pas moins dans la nécessité d'en sacrifier un: le pur, le céleste, à l'impur, au terrestre. Il s'accusait de faiblesse, de lâcheté.

— L'air devient trop frais, dit-il d'une voix altérée ; rentrons.

— Oui, mon bel amant, rentrons. Mais je passerais ici avec vous la nuit entière; j'y goûte une telle volupté !...

— Femme ravissante ! Beauté de l'antique Grèce, n'exerce pas sur moi toute la puissance de tes charmes! Tu me consumes de feux qui abrégent ma vie.

Il parlait ainsi parce que la comtesse, enflammée dans ce moment d'un amour sans nom, avait, à dessein, laissé glisser à terre son grand cachemire, et paraissait les épaules et le sein nus. Elle était debout, et, en vérité, à sa grandeur, à son port majestueux,

à ses formes puissantes, vous l'eussiez prise pour une antique statue de Vénus, apportée d'Athènes sur la pelouse, à l'ombre des grands chênes, au milieu du silence mystérieux du parc.

Une demi-heure après, Léon et la comtesse étaient appuyés sur la vieille balustrade en fer rouillé de la fenêtre de madame. Ils admiraient dans une muette contemplation la voûte du ciel, où scintillaient des myriades d'étoiles, et où passaient à de rares intervalles de légers nuages diaphanes; ils écoutaient les bruits mystérieux des montagnes et les chants langoureux et traînants des jeunes villageois. Le bras droit de Léon serrait la taille de la comtesse. Tout à coup celle-ci dit, en tressaillant d'un subit effroi :

— C'est peut-être la plus belle soirée de ma vie !

— Je n'en ai jamais imaginé une si délicieuse, répondit Léon ; mais nous avons encore longtemps à rester ici.

— Longtemps !. . Il faudrait une éternité, et nous n'avons qu'un ou deux mois... Que c'est court, deux mois ! Puis il me vient des idées si tristes !

— Et à moi des remords ! Je viens de te permettre de commettre un crime; et de plus un crime inutile. Cette innocente et faible jeune fille était moins à craindre pour notre amour que...

— M. le comte !...

— Vous y pensiez, comtesse ?

— Oui. Mais nous pourrons sans peine lui cacher nos amours. D'ailleurs il ne reviendra pas avant un an. Nous avons le temps d'arranger notre plan de conduite.

— Son retour, cependant, vous inquiète?

— Je ne sais. Ce sont des idée vagues, tristes, qui, sans doute, n'ont aucun fondement. M. le comte est jaloux, cruellement jaloux! mais... Je le hais, je l'abhore!

— Pourquoi donc, chère comtesse?

— Je te le dirai un jour.

— Tu m'as promis, chère amie, de me compter quelques chapitres de ta vie passée.

— Si mon histoire peut te faire plaisir, mon beau Léon, je te la raconterai tout entière.

— Ici, par cette soirée silencieuse, sous les rayons rêveurs de l'astre mystérieux; ici, sur le gothique balcon, ce récit sera pour mon âme, un chant harmonieux! Commence, mon amoureuse déité.

—Ton imagination te représente, sans doute, ma vie passée plus belle, plus suave qu'elle ne l'a été. Mais tu me permettras de passer

sous silence certaines parties de cette histoire.

— Tu ne passeras rien, si tu m'aimes de cet amour confiant et parfait qui, de deux amants, ne fait qu'un tout harmonieux.

— Il faut donc que je rougisse ?

— Ah ! tu voudrais me cacher tes amours passées; tu ne voudrais pas me faire la peinture des sentiments passionnés qui ont, peut-être dès la plus tendre jeunesse, agité ton cœur. Tu me priverais ainsi du plus vif plaisir que puisse me procurer ton récit. Avant que tu m'aies dit un mot, je sais que toute ta vie n'a été qu'un bouquet odorant d'amour et de volupté ; je lis, et tout homme un peu penétrant lira, dans tes yeux noirs et enthousiastes, sur ton front lisse et fier, sur tes lèvres fraîches et animées, dans tous tes traits enchanteurs, sur ton cou onduleux, à la souplesse vigoureuse de ta taille arrondie,

sur ton sein que ne peut contenir ton ample corset de soie, à la petitesse de tes pieds, à la douceur de ta voix vibrante, oui, je lis l'histoire de ton passé, moins les noms des acteurs et les lieux des scènes. Oh ! je sais que tu as été adorée par d'autres avant de l'être par moi ; je sais que tu as rendu d'autres hommes heureux avant moi, que pas un ne pourrait t'approcher sans se sentir dévoré de désirs.

— Tu parles de moi comme d'une...

— D'une divinité qui mériterait des autels.

— Tu veux donc tout savoir ?

— Tout !

— Tu seras jaloux : on est jaloux du passé.

— Je le suis déjà, mais je veux connaître les objets qui surent te plaire, je veux juger s'ils étaient dignes de ton amour.

— Moins que tu ne l'es de mon idolâtrie.

toi !... Je te supplie de me permettre de te taire...

— Rien ! Je t'en conjure par l'amour qui fond mon âme. Plus tu me prouveras que tu as aimé depuis l'âge de quinze ans, plus je t'adorerai. Tiens, j'aurais passionnément aimé cette courtisane qui, grande et majestueuse comme toi, alla autrefois se jeter aux genoux de Jésus ; cette Marie-Madeleine, dont il est dit : Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

— Que pourrais-je te refuser, mon bel ange ? Mais je me cacherai plus d'une fois le visage.



CHAPITRE IX.

La comtesse raconte l'histoire de sa première jeunesse.

Je vins au monde à Séville, le 20 janvier 1804 : mon père, le riche et puissant prince de Balbazès, grand d'Espagne de première classe, mourut peu de jours après ma naissance ; il n'avait guère que quarante ans. Ma mère, d'une famille encore plus illustre que celle de mon père, puisqu'elle était l'unique

enfant du célèbre duc de Los Careros, cousin germain du roi, a fait jusqu'à l'âge de trente ans le plus bel ornement de la cour. Elle était grande, majestueuse, ornée de grâces et d'attraits. A la mort de mon père, elle se retira dans son château, à une lieue de Séville. Là, elle vivait oubliée du monde et ne paraissait plus avoir de passions que l'amour de Dieu, et peut-être, comme je l'ai entendu dire quelquefois, celui d'un jeune prêtre son aumônier. Elle me donna pour gouvernante madame Lorida, qui depuis ne m'a pas quittée et que nous avons laissée pour gardienne de notre hôtel, à Bordeaux; et pour institutrice, une ancienne religieuse, fort instruite, mais peu dévote. A quatorze ans j'étais déjà grande et forte, et dès lors je commençai à rêver au bonheur d'aimer et d'être aimée; souvent je passais la plus belle partie

de mes journées dans les sombres petits bois de lauriers et d'orangers qui entourent le château. Je lisais les vieux romans espagnols dont la bibliothèque du château était composée en partie. Je priais Dieu de m'envoyer, pour m'aimer, quelque jeune seigneur beau, vaillant et généreux comme les héros de mes lectures ; je me disais que le bonheur ne pouvait exister que dans l'amour ; puis je m'admirais dans un petit miroir que je portais toujours sur moi. Quelquefois je m'enfermais dans la bibliothèque. C'est une vaste chambre assez obscure. Sur d'antiques tablettes vermoulues sont rangés, d'un côté les classiques latins et grecs, de l'autre les livres espagnols : histoires, traités de philosophie et de théologie, romans et poèmes de toutes sortes. Il règne dans cet appartement un air de vétusté, un désordre de librairie char-

mant. Tous ces trésors de poésie et de science sont encore, comme ils étaient alors, enfouis dans la poussière. J'aimais, dans cette vieille bibliothèque. la table vermoulue, les chaises délabrées, un pupitre que vous eussiez brisé d'un coup de poing; j'aimais l'âtre spacieux et recouvert de fer que ronge la rouille. Là, il me semblait voir les châtelaines d'autrefois assises écoutant, ébahies, les aventures merveilleuses que racontait un noble chevalier à son retour de la Palestine. Quand j'étudiais dans cette bibliothèque, j'étais moins rêveuse, moins amoureuse, plus occupée de m'instruire. Je lisais quelquefois l'histoire au lieu du roman; je me hasardais même à ouvrir des livres de médecine et de théologie; mais je dois vous avouer, ce que probablement vous devinez bien, que je ne cherchais dans ces

ouvrages que les chapitres qui traitaient de l'amour. Les mémoires, souvent pleins de chroniques scandaleuses, de récits lascifs et franchement exprimés, m'attachaient d'une singulière façon. J'apprenais donc, dès l'âge le plus tendre, que la plupart des événements humains ont pour cause et pour but l'amour. Quelles inexprimables émotions me causaient toutes ces lectures! J'étais quelquefois si absorbée dans la contemplation, la rêverie, qu'on était forcé de me laisser au milieu de tous mes livres et de dîner sans moi. Ma mère s'en inquiétait, elle disait que je deviendrais folle. Plusieurs fois elle fit fermer la bibliothèque, mais je sus toujours la faire rouvrir; elle pria mon institutrice de faire tous ses efforts pour me détourner de l'étude et surtout de la lecture : je triomphai de tous les obstacles. Enfin, j'avais quinze

ans et la vieille religieuse qui jusqu'alors m'avait enseigné la grammaire, la géographie et toutes ces sciences qu'on apprend aux enfants, ne se sentait plus assez instruite pour continuer mon éducation ; il fut décidé que j'entrerais pensionnaire dans un couvent à Séville.

Ma mère resta dans son vieux château, avec son aumônier. De ce moment, je n'ai plus eu aucune connaissance de la vie qu'elle a menée; sans doute elle continua à savourer les délices de la retraite, au sein des plus gaies, des plus riches campagnes de l'Andalousie, sous le ciel le plus délicieux de l'univers.

Ma gouvernante me suivit au couvent. Je ne vous décrirai pas cette maison, qui est située sur le penchant d'une colline, dans le faubourg le plus aristocrate, au milieu de vastes et élégants jardins. Je ne veux vous

parler que de la bibliothèque, immense et riche trésor de tout ce que l'Espagne a produit d'ouvrages de littérature et de sciences. Ce n'étaient pas, comme au château de ma mère, des livres à demi rongés par les vers et par les rats; c'étaient des volumes richement reliés, toujours en ordre sur des rayons en bois d'acajou. Dans toute la longueur de la salle s'étendait une table soutenue par des statuettes d'une sculpture légère. C'étaient des saintes représentées si jeunes et si belles que vous en seriez devenu amoureux, si elles eussent été vivantes. Cette vaste salle était éclairée par six grandes fenêtres aux vitraux peints, représentant toutes sortes de sujets sacrés.

A l'une des extrémités étaient deux petites chambres : l'une, pour l'abbesse, qui n'y venait jamais; l'autre, pour le bi-

bliothécaire, qui y était au contraire presque toujours. Ce bibliothécaire était un jeune diacre, neveu de l'aumônier. Quand une fois il avait aidé son oncle dans la célébration des offices, il élisait son domicile dans la bibliothèque, où il étudiait toujours, où il composait quelquefois; car il était poète aussi, lui. Les pensionnaires pouvaient aller travailler dans la bibliothèque, pendant les récréations. Profitant de cette permission, ainsi que plusieurs de mes compagnes, j'y passais des heures entières; et, certains jours de congé ou des fêtes, je n'en sortais que pour les offices et les repas. Je n'y avais pas paru trois fois, que je m'aperçus que le jeune diacre m'avait remarquée. Il ne paraissait plus attentif à sa lecture; il ne pouvait plus écrire deux lignes, sans jeter

furtivement les yeux de mon côté ; il était quelquefois comme absorbé dans de longues méditations ; souvent , au contraire , agité et comme souffrant. Il ne pouvait rester à son pupitre. Il venait fureter dans les rayons les plus près de moi ; il entassait sur la table, à mon côté, les in-folio qu'il tirait de la bibliothèque pour les y remettre aussitôt. Il parlait souvent à la sœur qui surveillait les pensionnaires et distribuait les livres.

Il y avait environ un mois que j'allais à la bibliothèque ; il était venu plus de cent fois à mes côtés ; il m'avait même plusieurs fois touchée , comme par maladresse , mais il ne m'avait pas encore dit un mot , pas même un *je vous demande pardon.* Cependant j'avais deviné son secret , j'étais sûre qu'il m'aimait. Un après-

midi d'un jour de fête, je me trouvai seule avec lui. Comme à l'ordinaire, il tira des rayons beaucoup de livres, qu'il entassa à mes côtés, puis il s'assit et en feuilleta un; je n'osais lever les yeux, mais je le voyais inquiet, et comme en proie à une fièvre brûlante : il me regardait à la dérobée, puis baissait subitement les yeux sur son livre. Ses lèvres s'agitaient de temps en temps pour articuler quelque parole, mais aussitôt elles se refermaient si hermétiquement que vous les eussiez crues soudées. Si, par mes lectures, je n'eusse su que c'étaient là les effets de l'amour naissant, je l'aurais cru agité de convulsions; une bonne religieuse l'eût pris pour un possédé du malin esprit. Il finit par s'approcher de moi au point que je sentais son haleine : elle

était oppressée et chaude. Sans doute il aspirait la mienne, qui était aussi tiède d'amour et de désirs. J'étais déjà maligne en amour, quoique je n'eusse jamais aimé ni été aimée : je mis comme par inadvertance ma main sur le bord de la table ; aussitôt il l'effleura de sa main tremblante, puis il se leva tout-à-coup et commença à replacer ses in-folio. Enfin, il jeta les yeux sur mon livre, et sa douce voix prononça ces mots : « Mon Dieu, mademoiselle, je vous demande pardon, mais vous lisez précisément le livre que je cherche. »

— Monsieur l'abbé, je vous le cèderai avec plaisir.

— Vous êtes une trop charmante demoiselle.

Il prit le livre et se dirigea vers son

pupitre, mais, près d'y arriver, il se retourna brusquement et revint sur ses pas ;

— Je désirerais savoir votre nom, mademoiselle, car, en vérité, vous êtes si belle, si aimable...

— Antonia, monsieur.

— Je porte le nom d'Antonio.

Sans plus de façon, il saisit ma main droite avec vivacité et colla dessus ses lèvres altérées d'amour. Je fus tellement saisie, que je ne pensai pas à la retirer. Il s'enfuit aussitôt, hors de lui-même, vers son cabinet, tandis que moi-même, épouvantée, je sortis précipitamment.

Vous dire si je fus heureuse de me voir aimée, n'est pas nécessaire ; vous savez trop combien mon âme est sensible. Mais je fus triste d'être aimée d'un abbé, et je pris la résolution de le repousser, la pro-

chaine fois qu'il me témoignerait son amour. C'était moins sa qualité de prêtre qui m'éloignait de lui, que sa soutane : j'ai toujours, par un instinct invincible, détesté la soutane. Je ne pouvais me figurer que ce fût vraiment un homme que cachât cette espèce de vêtement. Je pensais malgré moi aux eunuques de l'Orient, et je méprisais intérieurement ces misérables prêtres, qui, soit par faiblesse ou par ineptie, soit plus souvent par ambition, ont renoncé à la sublime prérogative que leur accorda Dieu, d'aimer, de rendre heureuse et mère la femme, créée pour l'amour et le plaisir.

Je restai deux jours sans paraître à la bibliothèque. Le troisième, lorsque j'y fus assise, avant même d'avoir ouvert mon livre, je vis le diacre se lever de son

siége et s'avancer de mon côté. Pour rester près de moi, il eut encore recours à sa ruse. La sœur de surveillance ce jour-là, suivit des yeux, pendant quelques instants, le frétillant abbé, qui lui paraissait plus agité que de coutume. Cependant, elle se mit à lire, fort tranquille, et ne soupçonna nullement la cause de l'émotion et du trouble de l'abbé. Comme je viens de vous le dire, j'avais pris la résolution de le recevoir mal, s'il avait l'audace de me parler. Pour voir à quoi il se déterminerait, et aussi par coquetterie, contente d'exciter l'amour, je restai la dernière à lire. Aussitôt que le diacre vit qu'il n'y avait plus que nous deux dans la bibliothèque, pensant, comme il me l'a dit depuis, que j'acceptais son amour, et, enhardi par cette peu-

sée, il vint s'asseoir à mon côté, et avant de m'avoir adressé une parole, avant que j'eusse levé les yeux, il me donna un brûlant baiser sur le cou. C'était le premier baiser d'amour que je ressentais, aussi un frémissement de plaisir parcourut-il tout mon être ; j'eus un moment de volupté inexprimable, mais, voulant cacher mon bonheur, mon trouble et ma honte.

— Monsieur !... dis-je d'un ton sévère.

— Je vous adore, vierge divine !

— Je ferai connaître votre conduite à madame la supérieure, et votre oncle en sera instruit.

— Bel ange, ayez pitié de moi !

— Monsieur, laissez-moi tranquille !

— Je vous aime, je vous idolâtre, ô la plus belle des femmes !

— Vous oubliez que vous êtes prêtre?

— Hélas! je ne l'oublie point; c'est ce qui me rend malheureux, digne de pitié. Quand j'ai eu la faiblesse, la démence plutôt, de prononcer le serment de n'aimer aucune femme, je ne vous avais pas vue, vous, adorable divinité; je n'avais pas senti bouillonner dans mon cœur les flots de lave qui le consument. Ange du ciel, ayez pitié de moi! Aimez-moi et j'oublierai mes maux, et la félicité du paradis inondera mon âme!

Il me serrait dans ses bras et me couvrait de baisers.

— Peut-être je vous aimerais, si vous n'étiez pas prêtre; mais je ne puis me figurer qu'un homme qui porte la soutane soit réellement un homme; qu'il ressente le feu de l'amour et aime une femme comme le fait un autre homme.

— Que je suis à plaindre ! Si vous voyiez combien j'ai bonne mine dans mes habits séculiers ! mais le règlement de la maison s'oppose à ce que je puisse y entrer en laïque. Aimez-moi donc, cher ange ! Quoique prêtre, je saurai mieux vous aimer qu'aucun homme.

— La vue seule de la soutane bannit de mon cœur toute pensée d'amour. Laissez-moi !

Je me dégageai de ses bras, car il me tenait toujours étroitement enlacée, et je m'enfuis, quoique, en vérité, je ressentisse un plaisir bien doux à être caressée. Je me promenai longtemps, rêveuse, dans les ombreuses charmilles du jardin, repassant dans ma mémoire les paroles passionnées de l'abbé. Je l'aimerais, me disais-je avec amertume, s'il ne portait ce maudit habit ! Qu'il

m'aime ! Il est vraiment beau, sensible ! Il doit souffrir : j'ai eu tort de ne pas lui témoigner quelque intérêt.

Le lendemain, aussitôt que la bibliothèque fut ouverte, j'y courus ; il ne s'y trouvait encore personne. Il vint au devant de moi, me donna un baiser sur les lèvres, un autre sur le cou, sans que je fisse la moindre résistance, et il exhala comme un soupir ces mots :

— Divinité de mon cœur, vous êtes adorable !

Puis, après un court silence :

— Je tremble, je frissonne d'amour ! Tantôt, dès que la sœur surveillante sera retirée, ainsi que les lectrices, je me montrerai à vous sous l'habit séculier ; j'ai tout ce qu'il me faut là, dans ma petite chambre.

Il entra une pensionnaire, il s'enfuit. Je

ne pus pas lire une page dans l'espace de deux heures : je ne pensais qu'au bonheur que j'avais d'être aimée, qu'à l'effet que produirait sur moi la métamorphose de l'abbé. Enfin, la cloche sonna la fin de la récréation ; les pensionnaires et la sœur se retirèrent ; le jeune diacre me fit signe d'attendre, s'enferma dans son cabinet, et, cinq minutes après, accourut à moi, radieux, enivré d'amour. Il était bien sous la soutane et le petit collet ; sous l'habit séculier, il était adorable !... Ne va cependant pas t'aviser d'en être jaloux, Léon ; il était bien loin de toi pour les grâces et l'élégance des formes.

— Je ne suis pas jaloux, comtesse, quoique, en vérité, je serais plus heureux, si tu n'eusses jamais appartenu qu'à moi. Mais puisque le passé ne peut s'anéantir, je le veux savoir tout entier ; fais-moi exactement

le portrait de cet homme qui le premier a régné dans ton âme. Était-ce un blond, un brun, un noir? Etait-il petit, grand, sérieux, gai, cet amoureux diacre?

— Je t'obéis, au risque de te faire du mal, car la jalousie te pique déjà cruellement le cœur.

— Raconte; je te le dirai tantôt.

— Il avait vingt-six ans. Il était moins svelte que mon beau précepteur; cependant il l'était. Il avait les cheveux noirs comme la plume du corbeau, mais moins fins, moins doux, moins luisants, même moins noirs que ceux de mon séduisant Apollon (elle attire doucement la tête de Léon et lui donne un baiser). Ses yeux étaient noirs et pleins de feu; son front vaste et poli : on eût presque dit les yeux noirs, le front vaste et poli de mon Léon. Mais cette auréole de

génie qui brille autour de la tête de mon ange manquait à la sienne.

— Je t'en conjure, comtesse, ne me prodigue pas ainsi la flatterie.

— Laisse-moi épancher mon âme tout entière : l'abbé avait la peau légèrement safranée des Andalous ; tu as, toi, le teint doré des séraphins. Ses mains étaient petites et blanches comme celles de mon amant, mais moins délicatement arrondies, et bien moins tièdes d'amour. Ses pieds étaient petits et cambrés; mais, pour le disputer à ceux de mon bien-aimé, il leur manquait d'être plus légers, et de porter des jambes moelleusement élastiques. Autant les épaules et les hanches de mon Léon sont bien dessinées, autant les siennes étaient anguleuses et rétrécies.

— Sa voix était-elle mélodieuse ?

— Comme celle de la brise au bord de la mer, par un beau soir d'automne.

— Vous l'aimiez éperdument?

— Beaucoup moins que mon Léon.

La comtesse n'osait continuer.

— Eh bien ! dit Léon, l'abbé était adorable en habits séculiers... Voyons donc la suite. Vous hésitez?... Je ne suis point jaloux. Vous ne me connaissiez pas alors.

— Il m'entraîna dans son cabinet; mon cœur battait fort : Ne tremblez pas, ma timide amie; venez, dit-il. Il me saisit par la taille et me porta sur un grand fauteuil. Là, ivres d'amour, nous nous adorâmes quelques instants; puis les paroles étouffées, les soupirs ardents, les hallucinations amoureuses, la perte complète de notre raison !...

Elle fixa des yeux inquiets sur Léon, essayant de découvrir l'impression produite

en lui par le terrible aveu qu'elle venait de lui faire. Mais le jeune homme, bouleversé au fond de l'âme, montrait un visage calme et plein d'indifférence. La comtesse en fut piquée ; elle l'aurait voulu ouvertement jaloux.

— Et comment tournèrent les choses ?

— Comment? c'est bien simple : nous nous aimâmes de plus en plus, et trois ans s'écoulèrent dans des voluptés ineffables. N'en soyez pas jaloux, mon bel ange !... Mon âme goûta alors des plaisirs presque aussi vifs que ceux qui l'enivrent aujourd'hui.

— Dites plus vifs ; car votre cœur était neuf alors, et maintenant l'habitude, la satiété...

— Ah ! Léon , vous êtes injuste ; mais pardonnez-moi mes anciennes amours.

Elle était délicieusement flattée de le voir enfin sorti de cette apathie où elle l'avait cru plongé, un moment auparavant. Elle continua ainsi :

— Le couvent devint pour moi un vrai séjour de délices. Le chant des psaumes et des hymnes faisait vibrer les fibres les plus harmonieuses de mon âme. Toujours je rêvais, toujours j'habitais les palais fantastiques des régions aériennes ; toujours j'étais dans le ravissement, l'enthousiasme. J'étudiais l'histoire, la poésie, la peinture ; je m'enivrais de toutes les harmonies de la nature et de l'art. L'amour embellit tout ce qui nous environne ; et je jugeai dès lors que la source de toutes nos jouissances, même de celles qui y paraissent le plus étrangères, c'est l'amour. Celui qui s'ennuie dans la vie, n'aime plus, ou n'est plus aimé ; celui qui

met un terme à son existence, n'a jamais connu l'amour, ou du moins ne vit plus sous son heureux empire.

Je voyais mon amant à la chapelle où il officiait, où il chantait au lutrin, où il priait à genoux devant le tabernacle ; à la bibliothèque, où il était l'objet de l'admiration de toutes les pensionnaires, de toutes les novices ; je l'admirais dans les jardins, se promenant avec son oncle et quelquefois seul. Quoique plusieurs de mes compagnes me l'enviassent, car on soupçonnait fortement nos amours, j'étais tranquille, il ne témoignait d'attention à aucune : il paraissait froid pour les plus jolies et les plus coquettes.

Je jouissais donc de tous les plaisirs d'une vie sensuelle, de tous les délirants transports d'un amour secret, sans jalousie, sans

autres inquiétudes que la fort petite appréhension de nous voir découverts. Antonio m'avait juré de ne jamais se faire prêtre, de quitter la soutane aussitôt que je sortirais du couvent, pour venir vivre avec moi dans quelque château solitaire de mes domaines, au milieu des montagnes et des bois. Moi, de mon côté, je lui avais fait serment de ne jamais accepter d'époux, quelque beaux, quelque riches, quelque aimables que pussent être les prétendants qu'on me présenterait. Quels délicieux tableaux nous nous faisions de notre félicité future !

O solitude des déserts inconnus, comme nous soupirions après toi !

Mais, comme il arrive trop souvent, nos doux rêves, notre délicieuse quiétude, tout fut détruit du même coup... Un matin, je vomis, j'eus des frissons, puis une fièvre

assez forte. Le médecin attribua cette petite maladie de deux jours à l'excès du travail, et tout le monde pensa comme lui. Un vague pressentiment vint m'inquiéter ; bientôt l'anxiété instinctive succéda au vague pressentiment. Je fis part de mes idées à l'abbé, qui parut encore plus effrayé que moi, quoiqu'il cherchât à me consoler par de vaines paroles. Nos doutes, nos perplexités augmentaient tous les jours. Nous vécûmes plus de trois mois dans un malaise inexprimable. Enfin un matin que j'étais réveillée, que je pensais au malheur qui allait nous atteindre, qu'étendue dans mon lit délicieusement tiède, je priais Dieu d'avoir pitié de mon amant et de moi, il me sembla sentir quelque chose remuer dans mes entrailles; je frissonnai de terreur et de plaisir tout à la fois ; je restai tranquille comme si j'eusse été in-

animée, et j'attendis. Oh ! comment vous peindre ce qui se passa en moi, lorsque se firent dans mon sein deux bons successifs, comme en font les poissons au milieu de l'étang sur lequel luit un soleil doux et vivifiant. Il n'y avait plus à en douter, je portais en moi un être vivant, un fruit de nos amours. Après avoir pleuré deux ou trois heures, me cachant sous les draps et les rideaux, je pensai au bonheur d'être mère, à l'amour d'Antonio, et je fus consolée, et je ris de la faiblesse qui venait de me faire répandre des larmes, et j'eus honte des inquiétudes qui nous avaient tant fait souffrir depuis trois mois. Ce jour-là, je fus la première entrée à la bibliothèque : je contai tout à mon amant. Me voyant gaie, en lui faisant ce récit, il crut d'abord que c'était un conte pour l'épouvanter et jouir ainsi de sa terreur;

mais, jugeant enfin, par les détails circonstanciés, que je disais vrai, il pâlit et chancela; je crus qu'il allait tomber. « Allons, lui dis-je, serais-tu moins fort que moi, faible et timide jeune fille. Qu'avons-nous à craindre? Je suis riche et libre et nous allons nous retirer dans mes possessions situées dans les montagnes. Voilà le moment d'exécuter tous nos beaux projets de solitude et d'amour.

— Mais que va-t-on dire dans le couvent, dans le monde? Que va dire mon oncle? madame la supérieure? et ta mère?

— Nous pouvons dérober à tous la connaissance de mon état. Puis on viendrait à découvrir ma grossesse, qu'on ignorerait toujours le nom de mon amant.

— Me le promets-tu, ma belle maîtresse?

— Bien sincèrement!

J'écrivis à ma mère que m'ennuyant au couvent, je voulais vivre libre et tranquille et, à cet effet, me retirer dans mon château au pied de la Sierra-Nevada.

Depuis la mort de mon père, ce château n'était habité que par un intendant.

Ma mère répondit que, puisque j'étais lasse de la vie du couvent, et de la tranquille insouciance de jeune fille, elle avait un mari à me donner, un seigneur des plus puissants, un de ses plus fidèles amis depuis trente ans. Elle me priait donc de me tenir prête; elle allait écrire à ce seigneur et m'envoyer prendre au couvent.

Je fus consternée. Ma mère était une femme absolue : lui résister, c'était la pousser à la violence.

La fuite seule pouvait me soustraire à la tyrannie et à la honte.

J'avais un vieil oncle paternel qui habitait la France depuis dix ans.

Il s'y trouvait aussi heureux qu'on peut l'être hors de sa patrie. Il avait été assez habile pour sauver son immense fortune. Il était exilé pour avoir embrassé le parti du peuple contre la royauté. Il n'avait jamais eu d'enfant. Avant de passer dans le monde inconnu (c'était son expression), il voulait déposer sur mon front son baiser d'adieu à la terre. Dès que je sus la volonté de ma mère, je n'hésitai pas à venir chercher un refuge près de cet aimable oncle ; je ne craignis pas qu'il me blamât ; je savais qu'il n'admettait comme base de la morale que les préceptes de la loi naturelle ; c'était un philosophe guerrier, un J.-J. Rousseau en pratique. Il était retenu

dans sa chambre par une goutte cruelle. Antonio et moi, nous le trouvâmes donc là, tenez, dans ce grand fauteuil.

La comtesse montrait du balcon, où elle était assise auprès de Léon, un vieux et large fauteuil.

— C'était le château de votre oncle ?

— C'est là que je vis, pour la première fois, le frère de mon père ; qu'il me pressa dans ses bras avec le transport d'une jeune âme. Il me dit, en me montrant Antonio : « C'est ton mari ? » Non, lui répondis-je, c'est mon bien-aimé, avec lequel je fuis ma mère, qui voulait me faire épouser un vieux seigneur. Par Dieu ! reprit-il avec chaleur, tu as bien fait de la fuir : elle voulait te sacrifier à quelqu'un de ses anciens amants ; elle en a tant eu dans cette infâme cour d'Es-

pagne ! Jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Antonio, vous m'avez l'air d'un honnête garçon, vous me plaisez. Il fallut dîner auprès de lui, dans sa chambre, et lui raconter toutes nos aventures, qu'il écouta avec un vif intérêt. Il fronça le sourcil, quand Antonio lui dit que je portais le fruit de nos amours ; et il fit un signe de désapprobation, quand je lui avouai qu'Antonio était diacre. Ce qui le contrariait, ce n'était pas l'impossibilité qu'il voyait à notre union, mais l'abandon qu'il prévoyait pour moi, de la part d'un homme élevé dans les idées étroites et fausses du clergé. Mes enfants, dit-il, vous vivrez ici l'un pour l'autre, personne ne contrariera votre amour. Je commence à être vieux, j'ai soixante-douze ans ; je vous laisserai ma fortune, et vous

la trouverez assez jolie. Je serai le parrain du poupon, et tout sera dit. Mais que personne ne sache que vous n'êtes pas mariés ; le monde est un sot, mais il faut vivre avec lui, en France comme en Espagne. Encore quelques siècles, et l'homme, débarrassé des préjugés, vivra aussi heureux que le veut la nature. Ma foi, c'est une belle chose que l'amour ! et je plains ces imbécilles de prêtres, qui font le stupide vœu de n'être plus hommes. Il est vrai qu'il ne le tiennent jamais, ce vœu!

Nous passâmes huit jours dans une félicité parfaite. Tu as été renfermé des années dans ton séminaire, et personne, mieux que toi, Léon, n'est en état de juger ces sensations dont l'âme s'enivre, dès qu'elle peut, en liberté, jouir des harmonies, des scènes douces et gracieu-

ses, ou âpres et sauvages de la nature. Pauvres enfants ! nous nous voyions deux anges bienheureux, dans un paradis terrestre.

Mon oncle jouissait de notre félicité : il aimait à nous surprendre, nous embrassant avec transport, ou sommeillant l'un près de l'autre, sous quelque gros arbre. Il s'arrêtait au milieu d'une allée de son jardin à nous contempler, soit qu'au loin nous gravissions les versants des montagnes, soit que nous nous promenassions, à petits pas, sur la pelouse de la prairie.

Mais notre bonheur était trop parfait ! Le neuvième jour depuis notre arrivée, j'étais ici, sur ce même balcon, Antonio dormait encore ; sur les sept heures du matin, je vis s'avancer vers le château, par le sentier

étroit de la prairie, que vous voyez là-bas, à gauche, un vieillard s'appuyant sur son bâton ; ses souliers étaient baignés de la rosée du matin. Bientôt je reconnus l'oncle d'Antonio, le vénérable aumônier du couvent. Un tremblement convulsif agita tous mes membres. Je courus réveiller Antonio; je lui dis l'effrayante nouvelle. Un quart d'heure après, l'oncle d'Antonio était ici, et Antonio, prosterné à ses pieds, fondait en larmes. C'est mon oncle qui m'a raconté cette scène; car moi, je m'étais renfermée dans la chambre de ma gouvernante. « Je viens, mon fils, disait le vieillard, je viens vous chercher comme le bon pasteur doit aller chercher une brebis égarée. O mon fils! que vous êtes criminel! Vous avez séduit une jeune vierge ; vous vous êtes enfui avec elle, et vous êtes dans

les ordres sacrés!... Un prêtre du Seigneur s'est abandonné à la fornication! Misérable! ton âme doit être en proie aux remords! Tu as dû bien souffrir! mais Dieu te pardonnera : tu te repens. Allons, mon cher Antonio, suis-moi.» Antonio sanglottait. Son oncle l'entraîna jusqu'à la porte de cette chambre. Là, le diacre s'écria avec fureur : « Laissez-moi, mon oncle, que j'aille dire adieu, donner le dernier baiser à ma jeune épouse. — Tu blasphêmes! depuis quatre ans, tu ne peux avoir d'épouse que la sainte Eglise. Fuyons! il n'est de remède à ton mal que la fuite. »

Mon oncle voulut l'arrêter et l'invita à se reposer un moment; mais le vieux prêtre jetant sur lui son regard foudroyant :

— Monsieur, vous avez reçu dans votre maison ces deux jeunes pécheurs! Ah!

monsieur, où sont vos principes de religion et de morale?

— Vous plaisantez! répartit mon oncle. Y a-t-il d'autre bonne morale que celle qui est basée sur la raison? Il y a-t-il une autre religion digne de Dieu et de l'homme que la religion écrite dans les lois de la nature? Eh bien! ni la morale, ni la religion que nous révèlent les ouvrages du Créateur, ne défendent à votre neveu d'aimer ma nièce.

— Quelle philosophie! Voilà donc la philosophie des Français, ces impies, pour lesquels vous avez creusé l'enfer, ô mon Dieu! Vous n'êtes cependant pas Français, monsieur?

— Monsieur, je suis votre compatriote.

— Convertissez-vous, monsieur! convertissez-vous! — Il descendit l'escalier poussant son neveu devant lui.

— Mais comment l'oncle d'Antonio avait-il découvert votre retraite ?

— Un intrigant, un traître, un..... mon Dieu ! quel nom est assez affreux pour cet homme?.... avait appris, de ma bouche même, l'adresse de cet oncle, et lui avait secrètement écrit.

— Et qu'est-il devenu, ce cher diacre ?

La comtesse garda un moment le silence, puis les larmes aux yeux :

— Il est mort!.... il fut assassiné avec son vieil oncle à quelques lieues d'ici.

— Ah! comtesse!

— La justice ne découvrit pas l'assassin ; moi seule l'ai découvert, quelques mois après.

— Tu l'as fait punir ?

— Hélas! je ne le pouvais.

— Tu ne le pouvais? pourquoi ?

— Je te le dirai, dans un moment.

— Mais voyons, tout de suite !

— Alors, écoute :

Mon oncle détestait déjà assez le clergé, en sa qualité de républicain et de philosophe; mais depuis le lâche abandon d'Antonio, un prêtre fut pour lui un monstre sans nom; néanmoins il pleura la mort de mon amant et de son oncle, et fit faire lui-même pour découvrir l'assassin d'autant plus de recherches, qu'il voyait qu'on pouvait le soupçonner. Mon oncle faisait profession de rire des préjugés, de juger chaque chose d'après les seules règles de la raison; néanmoins il me recommanda de cacher ma grossesse. Il n'osait pousser ces principes jusqu'à sacrifier ma réputation. Nous examinâmes longtemps quel parti prendre pour sauver ce qu'on nomme l'honneur d'une femme. Je voulais me retirer dans une ville

voisine, chez quelque sage-femme pour y accoucher en paix. J'aurais fait élever mon enfant par une jeune paysanne, fraîche et proprette. Quand il aurait eu six à sept ans, je l'aurais mis en pension, enfin je l'aurais fait passer pour un neveu orphelin. Mon oncle, avait dans son château en qualité d'ami, de compatriote malheureux, d'intendant, de valet, d'espion, de conseiller, de tyran quelquefois, etc., etc., un homme, sans éducation, rusé et méchant, hypocrite et délié, ambitieux et capable des plus grands crimes pour acquérir la fortune. Cet homme n'avait pas manqué de prendre un intérêt hypocrite à ma fâcheuse position, et d'exagérer aux yeux du vieillard le péril que courait ma réputation. Comme il connaissait parfaitement mon pauvre oncle, il s'était habitué à philosopher sur tout, à tran-

cher d'un seul mot les questions les plus ardues, à déclamer contre les préjugés, contre la méchanceté des hommes, à faire le républicain zélé, prêt à tout sacrifier pour le bonheur de l'humanité, pour la propagation des lumières, pour la régénération du monde. Il était d'une grande ignorance, mais en l'entendant parler avec son aplomb de sophiste, vous l'eussiez pris pour un profond philosophe. Il n'avait que de la mémoire pour retenir les conversations de mon oncle; mais il s'en servait si adroitement, que mon cher vieillard y était le premier trompé, et ne s'aperçut jamais que cet homme n'était qu'un miroir qui réflétait ce qu'on lui présentait. Cet homme avait eu une idée. Il l'avait tenue fort secrèteet s'était mis aussitôt à y préparer mon oncle. Enfin il conduisit si bien son plan qu'il amena

mon oncle à lui offrir ma main. Il feignit d'accepter avec répugnance, pour obliger mon oncle et sauver mon honneur. Mon oncle eut heureusement l'idée de faire ce mariage sous le régime dotal. Cet homme me déplaisait étrangement ; je ne voyais en lui que de la bassesse et de l'ambition ; j'avais pénétré sa pensée, je l'avais observé, marchant à petits pas vers son but ; je le méprisais. Il était laid, grossier ; il ne soupçonnait pas même la sublime passion de l'amour : c'était un homme tout matériel. J'eus beau me défendre ; j'eus beau jurer en présence de cet homme que jamais je ne l'aimerais, qu'il n'aurait jamais part à mon lit, que je le regarderais tout au plus comme mon domestique, il fallut céder. Mon oncle se fâchait tout de bon, et la chose alla si loin qu'il me menaça de me désché-

riter en faveur de cet intrigant. Si tu aimes quelqu'un, me dit-il, un jour, qu'il soit prince, seigneur, bourgeois, ouvrier, paysan, peu m'importe, fais le venir, qu'il sois ton mari ou ton amant, et tout sera dit. Mais, si tu n'as personne qui soit assez généreux pour t'aimer dans l'état où te voilà, accepte la main de l'homme désintéressé que je te présente.

— Un homme désintéressé, mon oncle?

— Mais certainement!

— Je vais vous prouver le contraire.

J'esquissai un portrait fort ressemblant de cet hypocrite, je prouvai au vieillard qu'il était aveuglé sur les défauts et les vices de celui qu'il aurait dû avoir honte d'appeler son ami. Je le menaçai de retourner auprès de ma mère. Il se prit à rire :

— Que tu es enfant! Pourquoi n'épou-

serais-tu pas Félix! c'est un bon diable. Il consent à passer pour le père de l'enfant que tu portes, voilà tout ce qu'il faut.

— Ton oncle était un vrai philosophe, interrompit Léon; je m'étonne qu'il ait tant insisté pour te marier.

— Il n'agissait ainsi qu'à l'instigation de l'intrigant, qui savait, depuis longues années, lui imposer ses idées et ses volontés avec tant d'adresse que le pauvre vieux s'imaginait ne vouloir et n'agir que par lui-même.

— Autrement le vieux philosophe n'aurait pas jugé ton honneur perdu, parce que tu aurais eu un enfant d'un amant adoré.

— Dans le monde ceux qui crient le plus fort contre les préjugés sont souvent ceux qui y cèdent le plus facilement : mon oncle tenait quelquefois une conduite opposée à ses discours.

— Homme bizarre, plus philosophe par l'imagination que par la raison!

— Peut-être aussi l'âge lui avait-il ôté l'énergie, pour ne lui laisser que l'entêtement des résolutions que savait si bien lui faire prendre le vil ambitieux qui le tenait sous son empire. Enfin j'obéis et je fus mariée.

— Tu as été mariée deux fois?

— Non.

— Cet homme, c'est M. le comte?

— C'est M. le comte! tu es étonné?

— Beaucoup!

— Tu ne t'étais donc pas aperçu que ses manières sont celles d'un laquais; son langage, le langage d'un laquais.

— J'ai senti qu'il n'avait pas reçu une éducation distinguée; mais je ne me serais jamais imaginé... Il y a tant de gentilshommes qui, dépouillés de leurs noms, de

leurs habits et de leurs richesses, seraient au-dessous de l'homme du peuple!

— Mais je n'ai su que depuis l'origine de cet homme. C'est le fils d'un boucher de Barcelone. Il a lui-même été boucher jusqu'à l'âge de vingt ans. Il s'était enfui d'Espagne pour n'être pas pendu : il avait assassiné une jeune fille de quinze ans, sa maîtresse. Il y avait dix ans qu'il était en France, où il se faisait passer pour un réfugié politique. Dans ces dix ans, il avait changé cinq fois de nom, et enfin il s'était fait comte de Valiasco.

— Comment as-tu tout découvert?

— J'ai payé un homme habile qui s'est occupé de ces recherches. Trois semaines après ce mariage, je savais une partie des crimes de ce monstre.

— Et tu n'as pas divorcé? C'était facile.

— C'était le faire guillotiner, flétrir mon nom et celui de mon cher enfant.

— O ma belle comtesse ! tu as bien souffert depuis ce fatal mariage.

— Tu es le premier, mon Léon, qui m'ait fait éprouver le bonheur depuis que je suis attachée à ce misérable.

— Ne pleure pas, ma déesse ; je veux t'aider à briser ton odieuse chaîne. Mais remercie Dieu de t'avoir accordé la grâce de ne point concevoir d'enfant de cet homme.

— Oh ! il n'a jamais couché dans ma chambre. Je l'avais menacé !. . car enfin je ne t'ai pas encore dévoilé tous ses crimes. Tu as oublié qu'Antonio et son oncle furent assassinés quelques heures après avoir quitté ce château ?

— Ciel ! tu me fais frémir !... C'est lui qui...

— C'est lui qui les fit assassiner ; c'est lui qui avait écrit à l'oncle... Il avait dès lors formé le dessein de m'épouser, pour devenir le maître de la fortune immense que je devais posséder, et dont j'avais déjà une partie.

— Qu'avait-il besoin de faire assassiner Antonio et son oncle, puisqu'ils s'en retournaient en Espagne?

— Il savait qu'Antonio m'aimait trop pour rester longtemps loin de moi, et que mon oncle ne me donnerait à personne tant qu'il aurait l'espoir du retour de mon amant.

— Affreux calcul ! Ah ! que tu as de bonheur qu'il passe la plus grande partie de sa vie loin de toi, et qu'il ait consenti à ne posséder que tes richesses !

— J'ai su l'y contraindre. Dès que j'eus découvert ses crimes, je le menaçai de la

vindicte publique, et je le forçai, par la peur, à se tenir dans l'humble soumission où il a toujours vécu depuis. Aussi il ne se trouve bien que loin de moi, au Mexique, où mon oncle m'a laissé des possessions immenses. Il me rend un compte exact de mes revenus, et paraît se trouver heureux de pouvoir vivre dans l'opulence et le luxe, avec quelques esclaves dont il a fait ses maîtresses.

— N'a-t-il jamais essayé de la violence pour te soumettre à ses volontés ?

— Jamais ! Il se sentait coupable ; il est lâche, vil ; il redoute la justice

— Et ton oncle ?

— Il mourut six mois après m'avoir engagée dans cet odieux mariage. J'ai toujours soupçonné le boucher de l'avoir empoisonné, pour jouir plus tôt des biens de ce bon

vieillard. Le monstre s'imaginait que, mon oncle mort, il triompherait d'une faible femme, éloignée de tous ses parents, dans un pays étranger. De plus, mon oncle avait appris de ma bouche même la naissance et les crimes de cet infâme, et il lui avait témoigné toute son horreur, tout son regret de m'avoir livrée aux mains sanglantes d'un assassin.

— Et ta mère, vit-elle encore ?

— Elle est morte deux mois après mon oncle. Je te l'ai dit, Léon, je n'ai plus sur la terre que deux êtres qui me soient chers : toi et mon fils.

— Tu m'es bien chère, toi aussi, ma belle Antonia!

— Dès que mon oncle vit clairement à quel scélérat il avait donné sa nièce, il voulut le faire partir pour l'Amérique;

mais il ne le put pas, et nous fûmes forcés d'avoir continuellement sous nos regards cet être hideux. Il prit un air indifférent dès qu'il fut sûr qu'il n'aurait de moi qu'une partie de mes richesses, et jamais depuis il n'a paru se souvenir que j'étais sa femme de par la loi, si ce n'est devant les étrangers. Il affecte, en public, de me témoigner beaucoup d'égards et d'amour, et il a l'audace, comme tu le sais, d'appeler mon enfant *son fils*.

Dix jours après la mort de mon oncle il partit pour l'Amérique, et depuis huit ans il a reparu quatre fois; puisse-t-il ne pas reparaître une cinquième!

Voilà ce qui t'explique pourquoi je vois peu la société à Bordeaux, et pourquoi, malgré tous les efforts de la haute aristocratie pour m'attirer dans ses salons, je vis depuis sept

ans dans la solitude, au sein du beau monde et des plaisirs de la plus joyeuse ville de France.

— Comment se fait-il qu'il soit jaloux, puisqu'il ne t'a jamais possédée?

— C'est une raison de plus au contraire. Je te le répète, il est cruellement jaloux; et s'il venait à découvrir... je craindrais une vengeance de tigre. Il voudrait d'un seul coup me punir de tous les mépris, de tous les affronts que je lui ai fait endurer. Je ne sais, mais il m'est venu mille fois à l'idée, qu'il n'attend que le moment propice pour !....

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

Paris. Imp. de LACOUR, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.

